1523699

ESSAI
SUR LES
ERREURS
POPULAIRES,
OU
EXAMEN DE PLUSIEURS opinions reçues comme vrayes, qui ſont fauſſes ou douteuſes.

Traduit de l'Anglois de Thomas Brown, Chevalier & Docteur en Médecine.

Ex libris colligere quæ prodiderunt auctores longe eſt periculoſiſſimum : rerum ipſarum cognitio vera è rebus ipſis eſt. Jul. Scalig.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques, proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Auguſtins, près du pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. D. CC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Chapitres du tome ſecond.

LIVRE V.

De pluſieurs choſes douteuſes ſelon qu'elles ſont repreſentées en des tableaux.

Chap. 1. *De la repreſentation du pélican.* 1.
Chap. 2. *De la figure des dauphins.* 5
Chap. 3. *De la figure des ſauterelles.* 7
Chap. 4. *De la figure du ſerpent qui tenta Eve.* 10
Chap. 5. *Des tableaux qui repreſentent Adam & Eve avec des nombrils.* 13
Chap. 6. *De la maniere dont on repreſente les orientaux, & les juifs dans leurs feſtins, & le Sauveur en particulier, dans la ſolemnité de la Pâque.* 17
Chap. 7. *Du tableau qui repreſente le Sauveur avec une longue chevelure.* 29
Chap. 8. *De la repreſentation d'Abraham ſacrifiant Iſaac.* 31
Chap. 9. *De la repreſentation de Moyſe avec des cornes.* 32
Chap. 10. *Des armes des tribus d'Iſraël.* 34
Chap. 11. *De la repreſentation des ſybilles.* 40
Chap. 12. *Des tableaux qui repreſentent la mort de Cléopatre.* 42
Chap. 13. *De la repreſentation de pluſieurs heros.* 44

TABLE

Chap. 14. *Des tableaux qui repreſentent la ſacrifice de Jephté.* 49

Chap. 15. *Des tableaux qui repreſentent S. Jean-Baptiſte.* 53

Chap. 16. *Des repreſentations de S. Chriſtophle.* 56

Chap. 17. *De la repreſentation de S. George.* 58

Chap. 18. *De la repreſentation de S. Jerôme.* 61

Chap. 19. *Des repreſentations des ſyrênes, des licornes, &c.* 64

Chap. 20. *Des figures hieroglyphiques des egyptiens.* 69

Chap. 21. *Des tableaux qui repreſentent Aman pendu.* 72

Chap. 22. *De pluſieurs coutumes, opinions, repreſentations, obſervations populaires, leſquelles ſont douteuſes.* 76

Chap. 23. *De quelques autres opinions, ou pratiques douteuſes.* 92

LIVRE VI.

De pluſieurs opinions qui ont rapport à la coſmographie ou à l'hiſtoire.

Chap. 1. *Qu'il eſt impoſſible de ſçavoir préciſément le temps de la création.* 102

Chap. 2. *Que les recherches ſur la ſaiſon préciſe où le monde a été créé ſont*

incertaines & frivoles. 123
Chap. 3. *De la diviſion des quatre ſaiſons de l'année ſelon les aſtronomes & les phyſiciens.* 126
Chap. 4. *Des opinions touchant certains jours de l'année.* 134
Chap. 5. *Digreſſion ſur la ſageſſe de Dieu par rapport au mouvement & à la poſition du ſoleil.* 139
Chap. 6. *On examine l'opinion qui veut qu'avant le déluge, la terre ne fût que médiocrement habitée.* 147
Chap. 7. *De l'Orient & de l'Occident.* 171
Chap. 8. *Du Nil.* 184
Chap. 9. *De la mer Rouge.* 200
Chap. 10. *De la noirceur des Négres.* 205
Chap. 11. *Continuation du même ſujet.* 222
Chap. 12. *Digreſſion ſur la noirceur.* 229
Chap. 13. *Des Bohêmiens.* 240
Chap. 14. *De quelques autres points concernant la coſmographie ou l'hiſtoire.* 243

LIVRE VII.

De pluſieurs opinions hiſtoriques communément reçues, & de quelques-unes ſurtout qui ſont tirées des livres ſaints.

Chap. 1. *Du fruit défendu.* 248
Chap. 2. *Si l'homme a une côte moins que la femme.* 253

TABLE

Chap. 3. *De Mathuſalem.* 256
Chap. 4. *Où l'on examine s'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge.* 260
Chap. 5. *De Sem, Cham, & Japhet.* 265
Chap. 6. *Si la tour de Babel fut bâtie contre un nouveau déluge.* 267
Chap. 7. *Des mandragores de Lia.* 270
Chap. 8. *Des trois rois de Cologne.* 276
Chap. 9. *De la nourriture de S. Jean-Baptiſte dans le déſert.* 279
Chap. 10. *Si S. Jean l'Evangéliſte ne devoit point mourir.* 282
Chap. 11. *De quelques autres opinions.* 289
Chap. 12. *De la ceſſation des oracles.* 293
Chap. 13. *De la mort d'Ariſtote.* 298
Chap. 14. *Du ſouhait de Philoxéne.* 305
Chap. 15. *Du lac Aſphaltite.* 310
Chap. 16. *De quelques autres traditions.* 315
Chap. 17. *De quelques autres traditions.* 320
Chap. 18. *Où l'on traite plus ſuccinctement de quelques autres traditions.* 330
Chap. 19. *De quelques relations que l'on ſouhaiteroit qui fuſſent fauſſes.* 339

Fin de la table des Chapitres du tome ſecond.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un manuſcrit intitulé *Eſſai ſur les erreurs populaires, traduit de l'Anglois ;* & j'ay crû que cette traduction ſeroit utile & agréable au public. Ce premier Décembre 1731.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE WITTE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public pluſieurs livres qui ont pour titre *Eſſai ſur les Erreurs populaires traduit de l'Anglois de Thomas Brovvn ; les Oeuvres du Sr. Clermont, contenant ſon Arithmétique militaire & ſa Geometrie pratique pour les Ingénieurs ; ouvrages en Eſpagnol ; Aventures de Telemaque ; Vie de Guzman d'Alfarache : Catechiſme hiſtorique ; l'Imitation de notre Seigneur Jeſus-Chriſt ; Hiſtoire de Don Quichotte ;* S'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contre-ſcel des Preſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdits livres ci-deſſus ſpécifiez, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée ſous notred. Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix années* conſecutives, à compter du jour de la date deſd. Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire aucuns deſdits livres ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere, en langue Eſpagnole ou autrement, ſans

la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en ventes, les manuſcrits ou imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. livres, ſeront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-ſeptiéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil ſept cent trente-deux, & de notre regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, FAURSON.

J'ay aſſocié pour moitié au droit du preſent Privilege, Monſieur Didot, Libraire à Paris, accordé pour l'Eſſai ſur les erreurs populaires, les Oeuvres de Clermont, le Telemaque, Don Quichotte, & Don Guzman d'Alfarache en Eſpagnol, & me ſuis réſervé le ſurplus. A Paris ce premier Décembre 1732.
WITTE.

Regiſtré enſemble la ceſſion ſur le regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 446. fol. 429. conformément aux anciens Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris le 2. Décembre 1732. G. MARTIN, Syndic.

ESSAI

ESSAI
SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE CINQUIE'ME.

De plusieurs choses douteuses selon qu'elles sont representées en des tableaux.

CHAPITRE PREMIER.

De la representation du pelican.

ON a coutume de representer le pelican s'ouvrant la poitrine avec le bec, & nourrissant ses petits du sang qui en découle. Ce n'est pas seulement sur des enseignes que l'on voit cette representation, on la voit aussi dans les armes de plusieurs maisons. Le fait est d'ailleurs attesté par plusieurs écrivains, & c'est pour cela que les Egyptiens ont fait du pelican le sym-

bole de la charité, & que par cette raiſon ils n'oſoient en manger. Mais on ne trouve rien de pareil dans les anciens qui ont écrit l'hiſtoire des animaux, comme Ariſtote, Elien, Pline, Solin &c, bien qu'ils oublient rarement des proprietés de cette nature, & qu'ils ſe ſoient étendus ſur des articles moins conſiderables. J'avoue pourtant que cette repreſentation n'eſt pas ſans fondement.

Pourquoi refuſeroit-on au pelican un caractere ſi marqué de tendreſſe pour ſes petits ? Elien parlant des cicognes & de leur affection pour leurs petits qu'elles inſtruiſent à voler, & qu'elles nourriſſent des viandes qu'elles ont été obligées d'avaler pour les apporter, dit en finiſſant, que les herons & les pelicans en uſent de même.

Pour les témoignages des anciens peres & des auteurs eccleſiaſtiques, nous devons plus y chercher des ſymboles que des realités. De l'aveu d'Eucherius le pelican eſt l'emblême de notre Seigneur. Et peut-on prendre dans un autre ſens ce que dit S. Jerôme, que lorſqu'il s'apperçoit que ſes petits ont été tués par les ſerpens, il ſe perce le côté, & les reſſuſcite avec ſon ſang ? Ce qui pouvoit figurer la deſtruction de l'homme par le vieux ſerpent, & ſon rétabliſſement par le ſang de Jeſus-Chriſt. Nous adopterons en ce ſens ce que diſent

du pelican S. Auguſtin, S. Iſidore, Albert le Grand &c.

Chés les Egyptiens c'étoit un hieroglifphe qui deſignoit l'amour paternel, lequel éclate dans le pelican par le ſoin qu'il prend de ſauver ſes petits, lorſque le feu prend à ſon nid. Pour ce qui regarde cette effuſion de ſang, ils n'en diſoient rien. Il ſemble que l'on ait emprunté ce trait du vautour pour l'attribuer au pelican, comme le dit Pierius : *Sed quod pelicanum, ut etiam aliis pleriſque perſuaſum eſt, roſtro pectus diſſecantem pingunt, ita ut ſuo ſanguine filios alat, ab Ægyptiorum hiſtoria valde alienum eſt; illi enim vulturem tantum id facere crediderunt.*

Si l'on conſidere enfin cette repreſentation par rapport au ſens naturel, elle contient des traits qui n'ont aucun rapport au pelican. Au lieu qu'on le depeint verd ou jaune, il eſt blancheâtre, excepté le bout de ſes aîles qui eſt brun. On lui donne la groſſeur d'une poule, au lieu qu'il égale toujours, & que ſouvent il excede la groſſeur d'un cygne. On le repreſente avec un bec court, au lieu qu'il eſt large, plat, un peu recourbé. On le peint avec des pieds fendus, comme la plûpart des oiſeaux, au lieu qu'il eſt *palmipede* comme les cygnes, les oyes, les canards, ſuivant l'inſtitution de la nature qui donne des nageoires à tous les oiſeaux qui ont le bec large &

plat, parce qu'ils ont beſoin de nager pour chercher leur ſubſiſtance ; excepté pourtant les cormorans, qui bâtiſſent leurs nids comme les herons. Enfin dans les repreſentations ordinaires on omet ce qu'il a de plus curieux, je veux dire ſon jabot. Il lui prend ſous le bec, & deſcend le long du col ; c'eſt une poche d'une capacité preſqu'incroyable, & dont cet oiſeau ne peut ſe paſſer. Il y met des huitres, & d'autres coquillages, qu'il y retient, juſqu'à ce que le poiſſon ſorte de lui-même, parce qu'il ne peut en ouvrir les coquilles ; & lorſqu'il s'apperçoit que le poiſſon eſt ſorti, il le rejette, puis l'avale de nouveau, & le mange. C'eſt cette partie que les curieux gardent dans leurs cabinets ; & Sanctius nous apprend qu'on y a trouvé quelquefois des enfans.

Il ſe peut qu'ils s'ouvrent la poitrine, & qu'ils en tirent du ſang ; mais il eſt probable qu'ils en uſent de la ſorte pour leur propre ſoulagement, & non pour nourrir leurs petits ; ſur tout quand l'acrimonie ou la quantité de leur ſang leur cauſe quelque demangeaiſon. Ce qui rend le fait plus croyable, c'eſt que ſuivant les relations, leurs plumes à cette partie ſont ordinairement rouges & teintes de ſang.

CHAPITRE II.

De la figure des dauphins.

SI les peintres repréſentent les dauphins courbés, c'eſt l'opinion generale qu'ils n'ont point d'autre figure, & les anciens ont penſé de même ſur cet article ; outre les deſcriptions d'Ovide & de Pline, on trouve dans Geſner, Goltzius, & Lævinus Hulſius d'anciennes monnoyes où les dauphins ſont repreſentés de la ſorte.

Cependant ils ont une figure droite, & leur dos n'eſt pas plus courbé que ceux des marſouins, des baleines &c. comme l'aſſure Scaliger : *Corpus non habet magis curvum quam reliqui piſces.* Il ne faut que les voir, pour s'en convaincre ; & ceux qui ne ſont point à portée d'en voir en trouveront la repréſentation naturelle dans Geſner, Rondelet, & Aldrovand. On peut même s'en convaincre par quelques tableaux, car le dauphin qui porte Arion eſt repreſenté l'épine enfoncée ; & dans les médailles de Tarus & de Fulius on voit des dauphins courbés autrement que ceux des médailles de Commode & d'Agrippa.

Si donc on repréſente les dauphins courbés, ce n'eſt pas qu'ils le ſoient en effet, mais ils le paroiſſent lorſqu'ils s'élancent audeſſus des flots, & qu'ils s'y replongent ſubite-

ment. Les yeux ſont trompés alors, car les corps droits que l'on jette obliquement d'un lieu élevé paroiſſent courbés, c'eſt ainſi que l'explique Bellon. On peut dire encore que les dauphins ſont droits lorſqu'ils nagent, & qu'ils ſe tiennent dans leur poſition naturelle ; mais qu'ils ſont recourbés lorſqu'ils ſautent, ou qu'ils tournent leurs corps avec impetuoſité, & c'eſt le ſentiment de Geſner. Enfin il y a une troiſiéme maniere de prendre cette repreſentation ; c'eſt dans un ſens emblematique. Le dauphin étant le ſymbole de la viteſſe, parce qu'il eſt le plus rapide des animaux, les hommes ont cru mieux exprimer cette proprieté par la figure d'un arc. Et dans le blaſon on diſtingue, le dauphin droit, & le dauphin courbé. C'eſt encore dans un ſens emblematique qu'il faut prendre le dauphin entortillé à une anchre ; car il eſt faux que par affection pour l'homme il la conduiſe au fonds de la mer. C'eſt un emblême ſelon Pierius ; & l'union du dauphin & de ce corps peſant nous apprend qu'il faut toujours agir avec prudence ſans trop ſe précipiter. *Feſtina lente.*

CHAPITRE III.

De la figure des ſauterelles.

SElon que le mot *cicada* eſt differemment traduit, on voit differentes repreſentations des ſauterelles, & ſur tout dans les tableaux emblematiques, & dans les armes des familles. Si par là on entend cet animal que les Grecs nommoient τεττιξ, & les Latins *cicada*, il eſt certain que les peintres ſe trompent groſſierement, & nous n'avons pû découvrir un pareil animal dans toute l'Angleterre. 1° L'animal que les François nomment ſauterelles, les Anglois *grashopper*, les Grecs l'appelloient ακρις, les Latins *locuſta*, mot que les Anglois ont employé dans la traduction du texte ſacré où il eſt parlé de la nourriture de ſaint Jean, & dans un autre où il eſt dit que les ſauterelles n'ont point de roi, & pourtant qu'elles marchent en troupes; ici les Anglois ſe ſervent du mot *locuſt*. 2° La ſauterelle & la cigale different en beaucoup de choſes, comme on peut s'en convaincre en les comparant, ou en conſultant les deſcriptions de Mathiole, d'Aldrovand &c. Elles ont des chaperons differens ſur la tête & ſur le dos, & les yeux des cigales ſortent plus que ceux des ſau-

terelles. Les ſauterelles ont par devant des cornes fort longues, & une longue queue fourchue; & lorſqu'elles veulent ſauter, leurs jambes de derriere excedent conſiderablement celles de devant. La locuſte ou ſauterelle angloiſe a des dents; la cigale n'en a point; à peine même a-t-elle une bouche, ſi l'on en croit Ariſtote. La cigale eſt preſque toujours ſur des arbres, ſon cri eſt plus aigu que celui de la locuſte, & ſa vie l'été eſt ſi courte, qu'elle n'a guere beſoin d'implorer en hiver le ſecours de la prudente fourmi.

Ainſi où l'on devroit entendre la cigale, les deſcriptions ou repreſentations ne ſont pas exactes. Et pour rendre juſtice ici à notre verſion de la bible, nous remarquerons, que dans l'Exode 10, où il eſt queſtion des pluyes de l'Egypte, le mot ἀρκις eſt traduit par *locuſt*, au lieu que dans le livre de la Sageſſe 16, où il s'agit exactement du même animal, on le rend par *grashopper : car les morſures des cigales & des mouches les tuerent.* Or les cigales, comme nous l'avons dit, n'ayant point de dents, & vivant ſelon quelques-uns de la roſée, il auroit fallu traduire ſauterelles.

Je trouve que *Muffetus* a fait la même remarque, & qu'il n'eſt pas du ſentiment de Langius & de Lycoſthene qui avancent que les cigales avoient détruit les fruits en

Allemagne. Or, dit-il, on n'y trouve point de ces insectes ; d'où il conclut de la sorte : *tam ipsos quam alios deceptos fuisse autumo, dum locustas ticadas esse vulgari errore crederent.*

Cette mépriſe aura fait commettre une erreur dans la compoſition de quelques remedes pris de cet animal, ſur tout dans le *diateltigon* que Ætius recommande dans les maladies des reins.

On ne doit pas prendre à la lettre ce que dit Iſidore, & que l'on ſoutient encore aujourd'hui, que les cigales viennent de cette roſée ou *exudation* écumeuſe que l'on trouve en Angleterre vers la fin de May, ſur les plantes, & principalement ſur les branches du romarin & de la lavende. Car ce n'eſt pas de cette roſée que ſe forme la cigale ; mais il eſt certain qu'il en ſort une eſpéce de ſauterelle qui n'eſt d'abord qu'un petit inſecte d'un verd pâle, & qui reſſemble en tout à la ſauterelle.

Enfin le nom de ſauterelle ne convient point à la cigale ; car dans celle-ci les organes ne ſont pas formés pour le ſaut, & ſes jambes de derriere ne ſçauroient s'étendre autant qu'il lui ſeroit néceſſaire pour s'élancer & avancer en ſautant. C'eſt pourtant ce que l'on remarque dans la ſauterelle; ſes jambes de derriere ſont plus longues que tout ſon corps, & forment aux ſe-

conds articles des angles aigus fort élevés au deſſus du dos.

On peut d'abord attribuer cette mépriſe au defaut de notre langue ; car cet inſecte ne ſe trouvant point dans nos climats, ſon veritable nom nous a échapé, & nous avons donné un nom commun à des animaux d'eſpéce differente ; au lieu que les autres nations ont deux noms diſtinctifs pour ces deux eſpeces. Les Italiens nomment l'un *cicada*, les Eſpagnols *cigarra*, & les François *cigale*, noms conformes à l'original, & qui diſtinguent bien cet inſecte des ſauterelles ; au lieu que notre mot eſt emprunté du Saxon *grashop*, & que nos ancêtres l'ont également adopté aux cigales, ſans en avoir jamais vû.

CHAPITRE IV.

De la figure du ſerpent qui tenta Eve.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir dans les tableaux qui repreſentent le paradis terreſtre, & la chute du premier homme, le ſerpent qui le tenta, dépeint avec une face humaine, à peu près comme Cadmus & ſa femme dans l'inſtant de leur métamorphoſe. Or ceci ne doit pas être entierement imputé à l'imagination du peintre, mais à une vieille tradition rapportée par Bede & beaucoup d'autres auteurs. Cette

tradition porte que Satan ne ſe montra point à Eve ſous la ſimple forme d'un ſerpent, mais avec la tête d'une vierge, afin de préparer une entrée plus facile à ſes diſcours ſéducteurs. Cependant on doit rejetter cette tradition, & il eſt plus raiſonnable de croire qu'il ſe preſenta ſous ſa forme naturelle.

Car 1° la figure humaine, ſuivant la remarque de Barcephas & de Piérius ne lui eut pas été favorable. Eve à la vue d'une troiſiéme créature humaine eût été frapée d'étonnement, elle auroit conçu quelque ſoupçon de l'artifice, & ſe ſeroit du moins excuſée de s'être laiſſé perſuader par ſon ſemblable, comme Adam le fit avec moins de fondement.

2° La forme du ſerpent n'étoit ſujette à aucun inconvenient, & ne devoit point l'empêcher de réuſſir. On s'imagine qu'elle devoit en être effrayée & le fuir plus tôt que d'en approcher. Mais on ſe trompe. Dans le paradis & dans l'état d'innocence nulle créature ne devoit inſpirer de la terreur à l'homme, & ce ne fut qu'après ſa chute qu'elles purent lui nuire. Il ſe pouroit même que Satan eût emprunté la forme du baſiliſc, comme l'a crû Ergubinas, ſans que l'on doive craindre qu'Eve fût morte à ſon aſpect. Car les animaux en les ſuppoſant malfaiſans ne pouvoient pas

plus leur nuire dans le jardin de délices, qu'ils nuiſirent à Noé dans l'arche ; & s'ils ſe nuiſirent entr'eux, au moins comme ils avoient reçû paiſiblement leurs noms, ils continuerent à être doux & traitables pour l'homme. Et s'il eſt vrai, ſuivant l'opinion la plus générale, qu'il n'y en eût d'abord que deux de chaque eſpece, il leur étoit difficile de ſe détruire, ou de nuire à l'homme ; en ſe détruiſant ils auroient rendu inutile le commandement de la multiplication, & gâté l'ouvrage de la création. Ainſi ſuppoſé que Caïn fût le premier fils d'Adam, c'eſt par lui que le meurtre devint poſſible. Car auparavant ni le ſerpent, ni Adam ne pouvoient tuer Eve, & Adam & Eve ne pouvoient mutuellement s'ôter la vie, parce qu'ils auroient renverſé le but de la création, & qu'ils auroient obligé le Créateur à recommencer l'ouvrage du ſixiéme jour.

Mais comme on pourroit, à cauſe de l'entretien qu'eut le ſerpent avec Eve, s'imaginer que Satan préfera la forme humaine à celle du ſerpent ; on peut répondre que ſi dans la ſuite il a pû tirer des ſons articulés du ventre de ſa pythoniſſe, & d'un chêne même à Dodone, il ne lui fut pas impoſſible alors de faire parler un ſerpent.

Enfin, ſi l'on ſe perſuadoit que la for-

me humaine convenoit davantage au deſſein de Satan, parce qu'il eſt probable qu'Eve devoit être ſurpriſe d'entendre parler un ſerpent, je répons qu'elle pouvoit encore ignorer que ce fût un privilege de l'homme. Car nouvellement ſortie du néant, & deſtituée d'experience, elle put n'en être point ſurpriſe. D'ailleurs, comme elle ignoroit les noms des animaux, elle pouvoit ignorer auſſi leurs facultés, car elle n'étoit point à la revue générale des animaux, lors qu'Adam leur impoſa à chacun des noms ſuivant leur nature.

Et ce ſentiment ne m'eſt pas particuler; c'eſt encore celui de Lombard & de Toſtat, & c'eſt ce que répondit ſaint Cyrille à l'objection de l'empereur Julien qui comparoit cette hiſtoire aux fables grecques.

CHAPITRE V.

Des tableaux qui repreſentent Adam & Eve avec des nombrils.

ON peut remarquer encore une autre faute dans les tableaux qui repréſentent nos premiers parens; c'eſt qu'on leur donne un nombril comme à leur poſterité. Les plus grands peintres comme Raphael, Michel Ange ont commis cette faute, qu'on ne peut leur pardonner, parce qu'il ſuivroit de là que le Créateur auroit donné

au chefd'œuvre de ſa puiſſance des parties ſuperflues.

L'uſage du nombril eſt de nourrir le fœtus, par la communication qu'il établit entre la mere & lui. Les vaiſſeaux dont il eſt compoſé ſont la veine umbilicale qui eſt une branche de la veine porte, & qui aboutit au foye de l'enfant, puis deux arteres, & l'uraque ou le ligament qui ſort du fond de la veſſie, par où le fœtus vuide la partie aqueuſe de ſa nourriture. Or quand il ſort de la matrice, quoiqu'il écarte & qu'il déchire les peaux qui l'envelopoient, ces vaiſſeaux pourtant reſtent dans leur entier, & tiennent l'enfant attaché à la matrice, même quelque tems après qu'il en eſt ſorti. Alors on le coupe, & on le noue près du ventre, ce qui fait ce trou que nous nommons le nombril. Or le nombril étant une partie qui ſuit notre naiſſance, on ne doit pas la ſuppoſer dans Adam qui fut formé par le Créateur; ni dans Eve qui fut formée d'une partie d'Adam.

Si, de ce que nous avons cette partie, nous concluons qu'Adam l'avoit auſſi, notre conſéquence n'eſt pas ſoutenable. Car ſi nous penſons qu'il a été produit de la même maniere que ſes deſcendans, & que nous croyions la même choſe de tous les premiers animaux, nous ſerons obligés de conclure qu'Adam fut créé ſans dents, que les vaiſ-

ſeaux & la communication du cœur & des poumons étoient tels qu'ils ont été depuis dans les enfans, & qu'ils ſubirent les mêmes changemens. Il ſera inutile auſſi de diſputer ſi les oiſeaux ont été créés avant les œufs, & nous pouvons croire que les chiens furent d'abord aveugles, comme on voit qu'ils naiſſent tous. Or nous changerions la création en géneration, & nous confondrions les actes de Dieu avec ceux de la nature qui furent déterminés par ce commandement général : *Croiſſez & multipliez* ; c'eſt à dire reproduiſez-vous mutuellement, non pas tels préciſément que vous êtes maintenant, mais tels que vous puiſſiez arriver au même état par une ſucceſſion réguliere des cauſes ſéminales. Car la premiere formation des choſes fut differente de la génération qui ſuivit. Elles n'avoient rien qui les précedât, mais elles étoient éxactement formées pour ce qui devoit les ſuivre.

Ainſi quoi qu'Adam ait été formé ſans nombril, parce qu'il lui étoit inutile, ſes deſcendans en eurent, parce que dans ſa compoſition il en contenoit les principes, & le pouvoir de les diſpoſer pour les fins neceſſaires aux beſoins de ſa poſterité. Adam n'a donc point eu de partie qui le liât aux créatures ; il n'avoit de liaiſon qu'avec le ciel, parce qu'il tenoit l'être immediate-

ment de Dieu. Et comme il n'a dépendu d'aucune cauſe efficiente que de lui ſeul, ne pourroit-on pas concevoir une connexion umbilicale, mais pourtant figurée dans l'acte même de ſa production ? & bien que par rapport à ſon exiſtence corporelle, cette connexion ne paroiſſe autre choſe que celle de l'effet avec ſa cauſe, il ſemble que par rapport à ſa partie immortelle il ait eu une liaiſon plus immediate avec Dieu, comme étant ſorti du ſein de la divinité même. Ainſi quoique pluſieurs eſpeces d'animaux n'ayent point de nombril, ils ont pourtant tous une connexion commune qui prouve qu'ils doivent tous leur exiſtence à l'Etre ſouverain, & qu'ils en dépendent comme de leur createur ; connexion ſi neceſſaire à leur exiſtence, qu'ils retomberont dans le neant, quand il plaira à Dieu de les abandonner à eux-mêmes.

Ceux qui ſoutiennent que l'œuf a été créé avant l'oiſeau, oublient ce qu'ils ont remarqué en d'autres animaux. Car les oiſeaux ſont nourris par les vaiſſeaux umbilicaux, & quelques jours après qu'ils ſont éclos on voit encore l'umbilic. S'il eſt vrai que la moindre portion de l'œuf ſerve à la formation, & que la plus grande ſoit deſtinée à ſa nourriture, la même choſe eſt probable dans les excluſions ovi-

pares,

pares, dans les œufs des ſerpens, dans les grenouilles, dans les vermiſſeaux mêmes, quoique toute la ſubſtance de ceux-ci ſuffiſe à peine à la production d'une mouche, & qu'il n'en reſte aucune portion, comme je l'ai obſervé dans le progrès journalier de quelques-uns.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont on repreſente les orientaux & les juifs dans leurs feſtins, & le Sauveur en particulier, dans la ſolemnité de la pâque.

LEs ſentimens ſont fort partagés ſur la maniere dont les juifs & les orientaux ſe plaçoient dans leurs feſtins, & particulierement ſur la ſituation du Sauveur dans la celebration de la pâque. On le repreſente d'ordinaire aſſis ſur une eſpece d'eſcabeau à une table quarrée au milieu de ſes douze apôtres; mais nous ne croyons pas qu'il y ait été dans cette ſituation.

Sans obliger perſonne à embraſſer notre ſentiment, nous regardons comme un fait conſtant que bien des peuples mangeoient couchés ſur des lits. Les Perſes en uſoient de la ſorte; car on lit dans Eſther 7. que quand Aſſuerus revint dans la ſalle du feſtin, Aman étoit ſur le lit de la reine Eſther. Ce que dit Athenée après Poſſidonius, que le roi des Parthes étoit couché ſur

un lit plus élevé que les autres, prouve que ces peuples étoient dans le même uſage. Athenée nous apprend encore que telle fut la pratique de Cleopatre dans ſes feſtins avec Antoine, quand il dit qu'elle avoit fait dreſſer douze *triclinium*. Outre pluſieurs paſſages des ſympoſiaques de Plutarque, le mot *triclinium* qui eſt grec d'origine, prouve que les Grecs s'en ſervoient auſſi. Ariſtote declare dans ſes politiques que les jeunes gens ne doivent point aſſiſter aux ſpectacles avant le tems où il leur eſt permis de ſe coucher à table avec les perſonnes pſus âgées. Lipſe, Mercurialis, Saumaiſe, Ciaconius, qui ont traitté la matiere à fonds, démontrent que les Romains mangeoient de même couchés ſur des lits. Or de ces lits il y en avoit un que l'on nommoit *ſtibadion* ou *ſigma*. Il étoit fait en croiſſant, & d'une grandeur indeterminée ; c'eſt pour cela qu'on le nommoit encore *exaclinon* & *octoclinon*, comme le prouvent ces vers de Martial :

Accipe lunata ſcriptum teſtudine ſigma :
Octo capit, veniat quiſquis amicus erit.

placez le lit fait en maniere de croiſſant, le lit qui tient huit convives : quiconque eſt de nos amis, il ſera bien reçu.

La place honorable étoit tantôt le côté droit, & tantôt le côté gauche ; & le maître du feſtin ne la prenoit jamais : une au-

tre ſorte de lit ſe nommoit *triclinium*, c'eſt-à-dire trois lits, comme on le peut voir dans pluſieurs repreſentations, & ſur tout dans celle du *triclinium Rhamnuſianum* décrit par Mercurialis dans ſon art gymnaſtique.

Il eſt à preſumer que cet uſage dut ſa naiſſance à celui des bains frequents. Dans les premiers tems au ſortir du bain on alloit ſe coucher & l'on mangeoit dans ſon lit; enſuite on ſe fit porter des bains dans les ſalles à manger, pour y prendre ſes repas ſur des lits.

Pour ce qui regarde la poſition ſur ces lits, les hommes étoient couchés, & s'appuyant ſur le coude gauche, ils avoient le dos ſoutenu par quelque couſſin. Celui qui étoit le ſecond ſur le même lit, étoit dans la même attitude, tournant le dos au premier, de façon que ſa tête étoit un peu inclinée ſur ſa poitrine; & ainſi des autres. Les femmes ſe plaçoient quelquefois ſéparément des hommes; quelquefois auſſi elles étoient mêlées avec eux, ſelon qu'elles en étoient aimées :

Gremio jacuit nova nupta mariti.

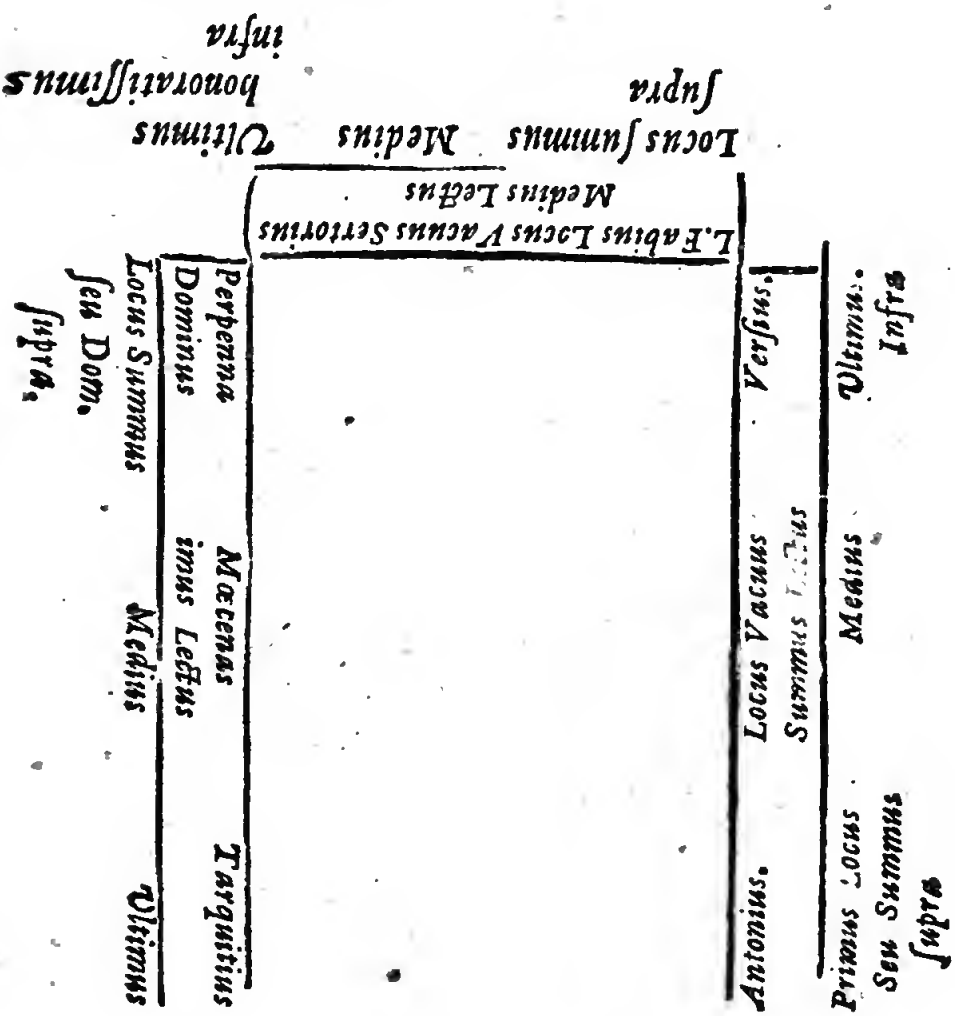
dit Juvenal. Suetone rapporte que Caligula faiſoit aſſeoir ou coucher ſucceſſivement au deſſous de lui toutes ſes ſœurs avec qui il avoit eu des commerces inceſtueux. D'ailleurs, comme il y avoit trois lits, chacun ne contenoit communément

que trois places, ſuivant cet ancien proverbe qu'il falloit commencer par les graces, & finir par les muſes. Auſſi regarda-t'on comme une ſingularité que Lucius Verus eût onze convives. Il dérogeoit en cela, dit Jules Capitolin, à la coutume des anciens, qui excepté en des feſtins publics, n'avoient jamais tant de perſonnes à table. Le nombre de ceux qui aſſiſtérent à la céne du Sauveur exceda auſſi le nombre ordinaire. Et ſelon Joſephe, pour celébrer la pâque, il falloit être au moins dix, aſſemblés.

Enfin, pour ce qui regarde l'arrangement des convives; le premier lit, & celui du milieu étoient deſtinés aux etrangers. Le troiſiéme qui étoit reputé le moins honorable, le maître du feſtin l'occupoit avec ſa famille, lui-même étant toujours placé au haut de ce troiſiéme lit, c'eſt-à-dire immediatement après ceux du milieu. Mais ſi la femme ou les enfans n'y étoient point, c'étoit les *ombres*, ou ceux qui venoient familierement ſans être invités qui ſe plaçoient auprés du maître, comme dit Juvenal: *locus eſt & pluribus umbris.*

Par rapport aux étrangers, la place la plus honorable étoit la derniere du lit du milieu, comme la plus proche du maître du feſtin; enſuite la premiere de chaque lit, comme on le verra par la deſcription

que Salluſte fait du repas que Perpenna donna à Sertorius. Nous liſons avec Saumaiſe : *Igitur diſcubuere, Sertorius inferior in medio lecto, ſupra Fabius, Antonius in ſummo, infra ſcriba Sertorii Verſius, alter ſcriba Mœcenas in imo, medius inter Tarquitium, & dominum Perpennam.*



Il n'y eut que ſept perſonnes à ce repas.

Les places du milieu du premier & du ſecond lit étoient vuides ; & c'eſt dans cette occaſion que Sertorius qui étoit le plus honoré dans ce feſtin, fut aſſaſſiné. On peut entendre par là ce que dit Plutarque dans ſa vie, que pendant qu'il étoit couché ſur le dos, & qu'il vouloit ſe lever, Perpenna ſe jetta ſur ſa poitrine. Ce qui lui étoit facile ; puiſqu'étant le maître du feſtin, il étoit placé immediatement auprès de Sertorius. Cette diſpoſition des trois *triclinium* peut encore faciliter l'intelligence de cet endroit où Seneque dit que le nord ſouffloit au milieu, le nord-eſt au haut bout, & le nord-oueſt au plus bas ; car le nord-eſt répondoit au *triclinium* d'Antoine, & le nord-oueſt à celui de Perpenna.

Pluſieurs interpretes employent ce paſſage d'Ezéchiel : *Tu étois aſſis ſur un lit pompeux, & il y avoit devant-toi une table ſplendidement ſervie*, pour prouver que les Hébreux ſe mettoient à table dans la même attitude. L'uſage où ils étoient de quitter leurs chauſſures auparavant, ſemble confirmer cette opinion, & prouver qu'ils craignoient de gâter leurs lits. Et ce qui montre qu'en effet ils ſe déchauſſoient avant le repas, c'eſt la défenſe que Moïſe leur fit de quitter leur chauſſure pour manger l'agneau paſchal ; puiſqu'autrement cette défenſe eût été inutile. Mais quelqu'ait été l'uſage

de ces premiers ſiécles, il y a bien de l'apparence que les ſiécles ſuivans imiterent l'exemple des Aſſyriens, & des Orientaux, & même des Romains, quand Pompée eut ſubjugué l'Orient.

Or que cet uſage fût pratiqué au tems du Sauveur, c'eſt ce que pluſieurs de ſes diſcours indiquent nettement. *Lorſque vous ſerez invité à un repas*, dit-il dans S. Luc, *ne vous couchez point à la premiere place*. Et dans S. Mathieu reprenant les ſcribes & les phariſiens, il dit qu'ils aiment les premieres places dans les feſtins, *primos recubitus in cœnis*, & les premieres chaires dans les ſynagogues, *primas cathedras*. Et cette antitheſe fait ſentir la difference qu'il y avoit entre s'aſſeoir dans les ſynagogues, & ſe coucher ſur des lits pour manger. La conformité des Juifs & des Romains ſur d'autres uſages dans leurs feſtins rend celui-ci vraiſemblable. Les Romains ſe lavoient, ſe parfumoient avant le repas; ils avoient même des habillemens particuliers pour la table. Du reproche que fait le Sauveur à Simon ſur ce qu'il ne lui lavoit point les pieds, & qu'il ne répandoit point d'huile ſur ſa tête, on peut inferer que les juifs pratiquoient les mêmes cérémonies. En S. Mat 22. il parle de la robe nuptiale, ou ſelon quelques-uns de la robe de lin du diſciple bien aimé, laquelle pouvoit être la même que celle

qu'il avoit le ſoir précedent au repas qu'il fit avec ſes Apôtres.

Qu'ils fuſſent couchés en célebrant la pâque, c'eſt ce qui ſemble démontré par les témoignages des anciens écrivains juifs, & ſur tout par celui de Ben-maimon que cite Scaliger dans ſon ouvrage *de emendatione temporum.* Après la ſeconde coupe, ſuivant ce qui avoit été ordonné Exod 12. le fils de la maiſon demanda que ſignifie cette maniere de ſervir. Alors celui qui devoit répondre, dit ce jour eſt different de tous les autres; car au lieu que nous ne lavons qu'une fois les jours ordinaires, nous lavons en celui-ci deux fois. Les autres jours nous mangeons du pain ſans levain; de la viande bouillie ou rôtie indifferemment: celui-ci nous ne mangeons que du pain levé & de la viande rôtie. Les autres jours nous mangeons enſemble aſſis ou couchés, mais nous nous couchons toujours pour prendre ce repas. Et cette attitude marquoit qu'ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Egyptiens, comme autrefois.

Il eſt très vraiſemblable que J. C. & ſes apôtres mangerent de la ſorte la derniere pâque. Les termes grecs dont les Evangeliſtes ſe ſont ſervis l'inſinuent clairement. Ils ont employé ces mots ἀναπίπτειν, ἀνακεῖσαι, κατακεῖσαι, ἀνακλεῖσαι, qui dans Ariſtote, Athenée, Euripide, Sophocle, & dans

dans le paraphraſte Nonnus, expriment litteralement cette attitude.

Enfin quand on ne conviendroit pas que ce fût la maniere uſitée de celébrer la pâque, il nous paroît pourtant indubitable que celle-ci fut obſervée dans la derniere. Les ſçavans diſtinguent pluſieurs parties dans ce repas; la premiere diſent-ils, fut obſervée ſuivant la loi de Moïſe, on y mangea l'agneau paſchal avec des herbes ameres, & toutes les cérémonies de la loi. S. Mathieu & S. Jean diſent de celle-ci que le ſoir étant venu, le Sauveur s'aſſit avec les douze, & que le ſouper étant fini, il prit un linge, & lava les pieds de ſes diſciples. La ſeconde partie de ce repas fut ſemblable aux repas ordinaires, elle conſiſtoit en viandes indifferentes. Et c'eſt à celle-ci qu'il faut appliquer ce qui eſt dit du Sauveur qu'il prit ſa robe, qu'il ſe remit à table, après avoir lavé les pieds de ſes diſciples, & pratiqué tout ce que le maître du repas avoit coutume d'obſerver. C'eſt encore au ſentiment des ſçavans, dans cette partie, que J. C. preſenta le morceau à Judas. Le terme original inſinue que c'étoit du pain trempé dans quelque ſauce ou bouillon, dont on n'uſoit point dans la célébration de la pâque. La derniere partie fut ſacramentale; elle commença par la bénédiction & par la fraction du pain, ſuivant

ce que dit S. Mathieu ; & pendant qu'ils mangeoient, Jeſus prit du pain & le benit.

Et ceux-là même qui ont cru que le Sauveur avoit celebré debout ſa premiere pâque, ont reconnu qu'il en avoit été autrement de la derniere. Tels ſont S. Chryſoſtome, Theophylacte, S. Auguſtin &c. Si l'on doit ajouter foi à la tradition, le fait eſt inconteſtable, puiſque l'on montre encore à Rome le *triclinium* ſur lequel J. C. & ſes Apôtres ſe coucherent alors, & que l'on aſſure que l'empereur Veſpaſien l'y avoit fait tranſporter tel qu'il eſt décrit par Caſalius.

On ne peut guere expliquer autrement ce paſſage de S. Jean où il eſt dit : *Erat recumbens unus ex diſcipulis ejus in ſinu Jeſu quem diligebat.* Un des diſciples que Jeſus aimoit étoit couché ſur ſon ſein : ce qui convenoit à des perſonnes couchées & ne peut s'entendre de perſonnes qui auroient été aſſiſes. On trouve la même expreſſion dans Pline, qui parlant de l'empereur Nerva, & de Vejento ſon favori dit : *Cœnabat Nerva cum paucis; Vejento recumbebat propius atque etiam in ſinu*; & c'eſt de là qu'eſt venu ce mot ἐπιστήθιος, pour ſignifier un ami intime. Auſſi Caſaubon abandonne-t-il Theophylacte, qui ſans faire attention à cet ancien uſage taxe de groſſiereté le diſciple bien aimé. Quelques interpretes

croyent encore que dans notre ſentiment il eſt plus facile d'entendre ce qui eſt dit de Marie Magdelaine qu'elle ſe tenoit aux pieds du Sauveur & derriere lui ; qu'elle arroſoit de ſes pleurs les pieds de J. C. & qu'elle les eſſuyoit avec ſes cheveux. En effet eût-elle pû lui rendre ces devoirs ſi elle avoit été debout, & le Sauveur aſſis ? elle ſe ſeroit alors trouvée plus aiſément derriere lui qu'à ſes pieds. Ainſi Raphael n'a point conſulté le texte ſacré, quand il a repreſenté Magdelaine ſe tenant à genoux devant le Sauveur.

Quoique la verſion angloiſe rende les differens paſſages que nous avons allegués par le mot *aſſeoir*, on ne peut en rien conclure contre notre ſentiment, puiſque les verſions italiennes & françoiſes évitent la difficulté en diſant que J. C. ſe mit à table; il paroît que la verſion angloiſe qui porte, *il s'aſſit à table*, n'a prétendu qu'exprimer le fait ſuivant l'uſage du tems où elle a été faite. Elle ſuit ailleurs la même méthode ; car au lieu que S. Luc dit πτύξας τὸ βιβλίον, ce que la vulgate rend par ces mots, *cum plicaſſet librum*, la verſion angloiſe porte, *après qu'il eut fermé le livre.* Ce qui convient à nos livres compoſés de pluſieurs feuilles, & non pas aux grands rouleaux de parchemins dont ſe ſervoient les juifs, & qui ſont encore en uſage par-

mi eux. Les paſſages où on lit que le ſamaritain donna deux deniers pour la proviſion du levite, & que le pere de famille fit marché avec des ouvriers à un denier par jour, devoient être rendus par ſept ſols & demi monnoye d'Angleterre, & ne doivent pas être pris litteralement du denier qui fait la ſeiziéme partie de l'once. Car le denier chés les grecs & les romains étoit la huitiéme partie de l'once; & l'once étant évaluée à cinq *ſhelins* d'Angleterre, le denier ſe montoit à ſept ſols & demi de la même monnoye.

Enfin, comme on pourroit croire que les juifs celébroient la pâque debout, plus tôt qu'aſſis ou couchés, ſelon ce qui leur avoit été ordonné. Exod 12. *Vous mangerez de la ſorte, vos reins ceints, vos ſouliers à vos pieds, un bâton à la main*, je répons que les juifs eux-mêmes nous apprennent que les générations ſuivantes ne furent point aſſujéties à ces pratiques qui ne regardoient que la pâque d'Egypte. D'autres ordonnances furent de même négligées, comme de prendre un agneau de dix jours; de le manger chacun dans ſa famille; de marquer de ſon ſang les portes de leurs maiſons; & de le manger avec précipitation. Et comme ils omirent ces differentes cérémonies, ils changerent auſſi l'uſage de le manger debout; & parce qu'ils n'avoient plus rien

à craindre de leurs ennemis, ils celébrerent deſormais leur pâque dans la même attitude qu'ils prenoient leurs autres repas.

Mais il eſt moins facile de déterminer l'ordre dans lequel ſe placerent J. C. & ſes diſciples en cette occaſion. Caſalius s'appuyant ſur la figure du triclinium qui eſt à Rome dans l'égliſe de S. Jean de Latran, ſoutient qu'ils étoient cinq couchés ſur le premier lit, cinq ſur le dernier, & trois ſur celui du milieu, & que le Sauveur occupoit la premiere place de celui-ci. Il paroît indubitable que le diſciple bien aimé étoit ſur ce même lit, puiſqu'il étoit panché ſur le ſein du Sauveur. Et de ce que Pierre lui fit ſigne de demander à J. C. qui d'entr'eux devoit le trahir, on conjecture qu'il étoit le troiſiéme. Il eſt vraiſemblable que Judas n'en étoit pas éloigné puiſqu'il trempa ſon pain dans le même plat, & que J. C. étoit à portée de lui preſenter un morceau.

CHAPITRE VII.

Du tableau qui repreſente le Sauveur avec une longue chevelure.

ON montre un autre tableau où le Sauveur eſt repreſenté avec une longue chevelure, ſuivant la coutume des juifs, & la deſcription que Lentulus en avoit

envoyée au ſénat romain. Nous ne blâmons pas le peintre ſur cet article ; mais nous condamnons les ſpectateurs ordinaires qui ſe ſont perſuadés que J. C. porta ſes cheveux longs, parce qu'il étoit nazaréen, confondant ainſi cette eſpece de religieux avec les habitans de Nazareth.

Les Nombres font mention des nazaréens de profeſſion ; il leur étoit défendu de boire du vin, de couper leurs cheveux, & d'approcher des cadavres. Tel fut Samſon. Mais il n'y a rien qui nous mene à croire que J. C. ait été nazaréen en ce ſens, il buvoit du vin, puiſque les phariſiens en prirent occaſion de l'outrager ; il approchoit des cadavres, puiſqu'il reſſuſcita Lazare, & la fille de Jaïr.

Une autre eſpece de nazaréens, c'étoit ceux qui avoient pris naiſſance à Nazareth ville de Galilée dans la tribu de Nephtali. Or J. C. n'étoit pas même nazaréen en ce ſens, puiſqu'il étoit né à Bethléem de la tribu de Juda ; cependant on a pû l'appeller ainſi, puiſqu'il avoit été conçu à Nazareth, & qu'après ſon retour d'Egypte, il y avoit paſſé la partie cachée de ſa vie, comme nous l'apprend S. Matthieu. Or ces deux eſpeces de nazaréens ſe diſtinguent auſſi facilement dans le grec que dans l'hébreu ; en hébreu on les diſtingue par les lettres zain & tſade, comme en

grec par l'α & l'ω. Car ſuivant la remarque de Janſenius, lorſqu'il s'agit du nazaréen de profeſſion, on écrit Ναζαραῖος, Levit. 6. & Lament. 4. & lorſqu'il eſt queſtion de J. C. dans S. Mathieu & dans les autres Evangeliſtes, on lit Ναζωρεῖος, excepté dans S. Marc, qui écrivant à Rome a latiniſé le mot grec & a ecrit Ναζαρηνος.

CHAPITRE VIII.

De la repreſentation d'Abraham ſacrifiant Iſaac.

DAns les tableaux qui repreſentent le ſacrifice d'Abraham, Iſaac eſt ordinairement peint comme un enfant; ce qui ne s'accorde ni avec le texte ſacré, ni avec l'explication des interpretes. Selon le texte ſacré Iſaac avoit porté lui-même le bois de ſon ſacrifice. Or ce ſacrifice devant être un holocauſte qu'il falloit reduire en cendres, c'étoit ſuivant les apparences de gros bois, & un fardeau trop peſant pour un enfant. Iſaac fut en cette occaſion type du Sauveur qui porta lui-même ſa croix, laquelle étoit ſi peſante qu'il eut beſoin du ſecours de Simon le Cyrenéen.

Mais bien loin qu'Iſaac fût alors dans l'enfance; ſi nous en croyons Joſeph, il avoit atteint l'âge de 25. ans. Il eſt vrai

que dans la vulgate il eſt nommé *puer*; mais ce terme eſt relatif à ſon pere qui avoit alors plus de cent ans. En quoi Iſaac fut encore la figure du Sauveur, qui ſe laiſſa conduire tranquillement à la boucherie, tandis qu'il avoit des legions d'Anges à ſa diſpoſition. En effet ſi Iſaac avoit voulu reſiſter à ſon pere, celui-ci n'eut jamais pû le contraindre. Au même âge David avoit déja terraſſé un ours & un lion; Pompée avoit déja merité le ſurnom de grand, Alexandre étoit déja generaliſſime de toute la Gréce, & Annibal faiſoit déja la guerre aux Romains.

CHAPITRE IX.

De la repreſentation de Moïſe avec des cornes.

MOïſe eſt ſouvent, & même dans des bibles anciennes, repreſenté avec des cornes. On le voit de la ſorte ſur une medaille d'argent, & le revers porte la défenſe de tailler des images. On ſuppoſe que cette medaille a été frappée par quelques juifs qui vouloient inſulter aux chrétiens, comme s'ils avoient les premiers repreſenté de la ſorte leur legiſlateur.

La ſource de cette erreur eſt la fauſſe interpretation que l'on a donnée à quelques expreſſions employées dans les livres

ſaints, lorſqu'il eſt queſtion de Moïſe deſcendu de la montagne. Le mot hébreu dans l'Exode 34. 29. 35. ſignifie également corne ou lumiere ; & la vulgate a traduit : *ignorabat quod cornuta eſſet facies ejus ; & qui videbant faciem Moſis eſſe cornutam* &c. la paraphraſe chaldaique ſuivant la verſion de Fagius : *Moſes neſciebat quod multus eſſet ſplendor gloriæ vultus ejus ; & viderunt filii Iſrael quod multa eſſet claritas gloriæ faciei Moſis.* L'expreſſion des ſeptante revient au même : δεδοξασαι ἡ ὄψις τῦ χρώματος τῦ προσώπυ : *glorificatus eſt aſpectus cutis ſeu coloris faciei.*

Et ce paſſage de l'ancien Teſtament eſt expliqué par un paſſage du nouveau, 2. Cor. 3. où il eſt dit qu'à cauſe de l'éclat du viſage de Moïſe, les Iſraelites ne pouvoient le regarder διὰ τὴν δοξαν τυ προσώπυ. De même ceux qui dans l'hiſtoire de la courtiſane Rahab ont pretendu que le mot hebreu ſignifioit auſſi *hoteſſe*, ne doivent point être ſuivis dans leur expoſition ; car S. Paul dans ſon épitre aux Hebreux la nomme πόρνη ; mot qui ne ſignifie point hoteſſe, mais ſeulement une proſtituée, mot par lequel les grecs ont déſigné la célébre Lais, & qui eſt different du mot ἑταιρα, *une maitreſſe*, comme on le peut voir dans le 13. livre d'Athenée. Qui voudra de plus grands éclairciſſemens ſur Ra-

hab peut conſulter Camerarius dans ſon Livre *de vita Eliæ.*

Si quelqu'un veut trouver ici un ſens emblematique, parce que la corne eſt un ſymbole de la puiſſance & de l'autorité, & que cette metaphore eſt frequente dans les livres ſaints ; j'avouerai qu'en cela on ne fait aucun tort ni à Moïſe, ni à la verité : & l'on voit ſur d'anciennes medailles Alexandre le grand & Attila repreſentés avec des cornes. Mais ſi l'on veut avec le peuple, que Moïſe ait été réellement cornu, on lui ôte une prerogative précieuſe, je veux dire cet éclat myſterieux.

CHAPITRE X.

Des armes des tribus d'Iſrael.

NOus ne conviendrons point que les armes ou ſymboles que l'on aſſigne d'ordinaire à chaque tribu ſur les cartes de la Paleſtine & ailleurs, ſoient veritablement leurs caracteres diſtinctifs. On donne à Ruben trois barres ondoyantes ; à Juda un lion rampant ; à Dan un ſerpent entortillé ; à Simeon un glaive la pointe en haut &c. & tout cela fondé ſur la derniere benediction de Jacob, qui tire des comparaiſons de ces mêmes objets.

Nous ſommes à la verité diſpoſés à

croire qu'une partie de cette tradition n'eſt pas ſans fondement ; mais nous doutons avec raiſon que telles fuſſent en effet les armes de chaque tribu, & qu'elles euſſent le ſens emblematique qu'on a coutume de leur donner.

Car 1° on ne les trouve point exactement dans la benediction prophetique de Jacob. Simeon & Levi y ont des armes differentes, quoique Jacob les ait reunis dans la même prédiction, ſçavoir un glaive & les deux tables : *Simeon & Levi ſont freres ; les inſtrumens de cruautés ſont dans leurs tabernacles.* Ainſi on donne à Joſeph un bœuf pour arme, quoiqu'il n'en ſoit point fait mention dans cette prophetie, dont voici les propres termes. *Joſeph eſt une branche fertile, une branche fertile près d'une fontaine.* Repetition qui préſageoit les deux tribus qui devoient deſcendre de lui, Ephraim & Manaſſé, dont il n'y a qu'Ephraim à qui on donne un bœuf pour armes. Il eſt vrai que long-tems après, Moïſe dans ſa benediction dit de Joſeph, que ſa gloire eſt comme les premiers nés d'un jeune taureau ; c'eſt pour cela comme nous en convenons avec le ſçavant Voſſius, que les Egyptiens repreſentoient Joſeph par le ſymbole du bœuf : ce qui répondoit parfaitement au ſonge de Pharaon qu'il expliqua, & ſignifioit auſſi l'abondance que ſes ſoins

procurérent à l'Egypte ; c'eſt pour cela encore qu'ils mettoient un boiſſeau ſur la tête de Serapis.

2° Les bénédictions de Jacob ne s'accordent pas avec les bénédictions de Moïſe par rapport à ceux qui en ſont l'objet. Ce que Jacob dit de Juda *qu'il eſt un jeune lion*, Moïſe le dit de Dan : *Dan eſt un jeune lion, il ſautera de Baſan*, & l'applique encore à Gad en ces termes ; *ſa demeure eſt comme celle d'un lion.*

3° Suppoſé que *le lion* fût affecté à Juda, ce ne ſeroit pas un lion rampant comme on le repreſente d'ordinaire ; mais un lion couchant ſuivant le ſens litteral du texte : *recumbens dormiſti ut leo.* Il eſt couché comme un lion, comme un jeune lion, qui oſera l'éveiller ?

Enfin ce qu'on lit au ſecond chapitre des Nombres, que les enfans d'Iſrael camperont chacun autour de leur étendard, & qu'ils porteront les armes de leur maiſon, n'eſt pas ſi clair qu'on ſe le perſuade ; & ceux qui examinent ce texte n'y trouvent pas toujours la prédiction de Jacob. Nos interpretes ſont obligés de s'en rapporter aux Rabbins ; or ceux-ci ne s'accordent que rarement ſur leurs traditions, & ne confirment point l'idée que l'on a de ces armoiries. Quant aux marques inferieures qui diſtinguent les familles, ils n'en diſent

tien. Et pour les quatre étendards militaires de Juda, de Ruben, d'Ephraim & de Dan, ſous chacun deſquels ſe rangeoient trois tribus, ils s'expliquent differemment. Jonathan compilateur du *targum* conçoit que ces étendards imitoient par leur couleur celle des pierres précieuſes qui étoient ſur l'ephod, & portoient les noms des tribus. Le P. Fagi eſt dans le même ſentiment. Ainſi l'étendard de Juda étoit de trois couleurs qui répondoient à celles de la chalcedoine, du ſaphir, & du ſardonix qui portoient les noms de Juda, dIſſachar, & de Zabulon, & au milieu avec la figure d'un lion, cette inſcription : *Levez-vous Seigneur, que vos ennemis ſoient diſſipés, & que ceux qui vous haiſſent fuyent devant vous*, num. 10. L'étendard de Ruben étoit auſſi de trois couleurs, & ſur le ſardonix, le topaſe, & l'amethyſte étoient gravés les noms de de Ruben, de Simeon & de Gad ; puis on voyoit au milieu avec la figure d'un cerf cette inſcription : *Ecoute Iſrael le Seigneur notre Dieu, le Seigneur eſt un.* Deut. 6. Mais Aben Eſra, & quelques-uns encore ajoutent d'autres figures aux couleurs du champ. Dans celui de Ruben la figure d'un homme, ou une mandragore ; dans celui de Juda un lion ; dans celui d'Ephraim un bœuf ; dans celui de Dan la figure d'un aigle.

Il eſt vrai que les quatre figures des ban-

nieres répondoient ainſi aux chérubins de la viſion d'Ezéchiel, chacun repreſentant un de ces animaux. *Pour ce qui eſt de la forme qui y paroiſſoit, ils avoient tous quatre une face d'homme; tous quatre à droite une face de lion; tous quatre à gauche une face de bœuf; & tous quatre au-deſſus une face d'aigle. Ezéch.* 1. C'eſt là ſans doute qu'on a puiſé les marques diſtinctives des Evangeliſtes; car on donne le bœuf à S. Mathieu, le lion à S. Marc, l'ange à S. Luc, & l'aigle à S. Jean. Et ceux-ci repreſentent ſymboliquement l'office des anges ou des miniſtres des volontés divines; ils doivent avoir de l'intelligence comme l'homme; du courage comme le lion; de la docilité, comme le bœuf; & de l'activité comme l'aigle.

On peut donc remarquer que les plus authentiques de ces deſcriptions ne s'accordent ni entr'elles, ni avec les armoiries dont il eſt queſtion. Celles-ci y répondent au bœuf & au lion dans les armoiries de Juda & d'Ephraim; mais dans celles de Dan & de Ruben elle different autant qu'une aigle differe d'un ſerpent, & que la figure d'un homme, d'un cerf ou d'une mandragore differe de trois barres ondoyantes. Ce que nous remarquons pourtant, moins pour rendre ſuſpecte l'antiquité des armoiries, que pour montrer le peu de certitude qu'il y a dans ces matieres. On

voit encore des exemples d'armoiries plus anciens que ceux des tribus d'Iſrael, ſi Oſiris, Mitzraim ou Jupiter furent les fils de Cham; puiſqu'au témoignage de Diodore ils porterent pour armes diſtinctives l'un un chien, l'autre un loup. Et ſans parler du bouclier d'Achille & de ceux des grecs illuſtres, ſi nous adoptons la conjecture de Voſſius, qui dit que le corbeau qui parut ſur la tête de Corvinus n'étoit autre choſe que le cimier de ſon caſque: nous aurons une preuve de l'antiquité des armoiries chés les Romains.

Mais nous ouvririons une bien plus ample carriere, ſi nous ſuivions la doctrine des cabaliſtes. Ils plaçoient dans chacune des quatre bannieres ou étendards une lettre du tetragrammaton; & donnant un ſens myſterieux aux enſeignes, ils font convenir chacune des tribus aux ſignes du zodiaque, & aux mois de l'année, comme ils adaptent les quatre bannieres générales de Juda, de Ruben, d'Ephraim & de Dan aux ſignes du belier, du cancer, de la balance, & du capricorne, qui ſont les quatre points cardinaux du zodiaque & qui marquent les quatre ſaiſons de l'année.

CHAPITRE XI.

De la repreſentation des ſibylles.

LEs tableaux qui repreſentent les ſibylles ſont très communs, & les chrétiens en font cas à cauſe de leurs prétendues prédictions touchant le Sauveur. On les peint jeunes, & l'on en détermine le nombre. Les tableaux ordinaires en preſentent douze. Il y a des auteurs qui n'en comptent que dix, fondés ſur un paſſage de Varron : & ce ſont la ſibylle de Delphes, celle de Cumes, celle de Samos, la ſibylle Erithreênne, la Cimmerienne, l'Helleſpontique, la Libyque, la Phrygienne, la Tiburtine, & la ſibylle Perſique. Surquoi les ſçavans ſont partagés, les uns en comptant un plus grand nombre, les autres un moindre, & la plûpart croyant qu'il eſt impoſſible de rien déterminer ſur cet article. Boiſard a donné dans ſon traité de la divination les figures de ces dix ſibylles. Mais il en ajoute deux autres, celle d'Epire, & celle d'Egypte. Il y en a même qui aſſurent que le nom de ſibylle a été donné à toutes les propheteſſes.

D'autres en réduiſent le nombre. Martianus Capella n'en reconnoit que deux ; Pline & Solin en comptent trois ; Elien quatre, & Saumaiſe n'en recoit proprement

ment

ment que ſept. Voici comme il s'explique dans ſes commentaires ſur Solin : *Ridere licet hodiernos pictores qui tabulas proponunt Cumanæ, Cumæa, & Erythræa, quaſi trium diverſarum ſibyllarum, cum una eademque fuerit Cumana, Cumæa, & Erythræa, ex plurium & doctiſſimorum auctorum ſententia.* Boiſard même nous permet de croire qu'il n'y en a eu qu'une, lorſqu'il conclut de la ſorte : *In tanta ſcriptorum varietate liberum relinquimus lectori credere, an una & eadem in diverſis regionibus peregrinata, cognomen ſortita ſit ab iis locis ubi oracula reddidiſſe comperitur, an plures extiterint.* Ainſi quand les meilleurs auteurs n'oſent prononcer ſur le nombre des ſibylles, devons-nous nous en rapporter au caprice des peintres ?

Mais l'hiſtoire n'eſt guere plus favorable à leur jeuneſſe. La ſibylle dont parle Virgile eſt appellée *longæva ſacerdos*, & Servius charge encore ce portrait dans ſes commentaires. La ſibylle qui vendit ſes livres à Tarquin, & dont nous avons le détail le plus circonſtancié, Tite-Live & Aulugelle la nomment *anus* : mot qui ſuivant l'étymologie de Feſtus deſigne une femme accablée d'ans & qui radote ; & au témoignage de l'hiſtoire, Tarquin crut qu'elle radotoit. Il faut donc avouer que les peintres ſe donnent de grandes libertés. En vertu de ce même privilege ils pour-

ront quand il leur plaira peindre Neſtor comme Adonis, Hecube ſemblable à Helene, & Saturne avec la tête d'Abſalom. Le celebre Michel-ange a évité cette abſurdité dans ſon tableau des ſibylles de Cume & de Perſe, comme on les voit dans les tailles douces d'Adam Mantouan.

CHAPITRE XII.

Des tableaux qui repreſentent la mort de Cléopatre.

LEs tableaux qui repreſentent Cléopatre tenant deux aſpics attachés à ſes bras, ou à ſa gorge, ou à ces deux enſemble, meritent que nous nous y arrêtions. Outre que cette diverſité n'eſt pas excuſable, on ne ſçait pas bien préciſément quel fut le genre de ſa mort. Plutarque dit nettement dans la vie de Marc-Antoine qu'aucun homme n'a ſçû comment elle étoit morte, car quelques-uns ont aſſuré qu'elle avoit pris du poiſon dont elle avoit coutume de porter dans ſes cheveux. Dailleurs on ne trouva point d'aſpics dans l'endroit où elle mourut avec deux de ſes femmes. On dit ſeulement alors qu'on lui avoit remarqué au bras deux piqures imperceptibles : & c'eſt ce qui donna lieu à Auguſte de hazarder l'idée qui eſt devenue populaire ſur le genre de ſa mort.

Galien contemporain de Plutarque, dit qu'elle ſe fit mordre par un aſpic, ou qu'après s'être piquée elle-même, elle diſtilla du poiſon dans la playe. Strabon plus ancien qu'eux rapporte qu'elle mourut de la morſure d'un aſpic ou d'une pommade empoiſonnée.

Nous pourrions encore obſerver que l'on repreſente cet aſpic beaucoup plus petit que n'eſt l'aſpic terreſtre dont on croit qu'elle ſe ſervit, & qui a communément quatre coudées de long. On n'eſt pas même certain du nombre des aſpics. On en peint communément deux; mais ſi nous en croyons Plutarque; Auguſte, lorſqu'il triompha, n'en fit mettre qu'un au tour du bras de la ſtatue de Cléopatre. Les deux marques ne prouvent pas qu'il y en eût plus d'un, puiſque l'aſpic à deux dents; auſſi bien que la vipére.

On ignore enfin à qu'elle partie elle appliqua l'aſpic; ſelon quelques-uns ce fut au ſein qu'elle l'appliqua, mais Victorius a remarqué que cette opinion n'eſt pas conforme à l'hiſtoire. La mépriſe au reſte eſt excuſable; car c'étoit la coutume d'appliquer des aſpics au ſein des criminels, comme nous l'apprend l'auteur *de theriaca ad piſonem*, qui l'a vû pratiquer à Alexandrie, lieu où Cleopatre ſe donna la mort. Je vis, dit-il, en combien peu de tems

ces ſerpens ôtent la vie ; ſi l'on veut faire grace, c'eſt-à-dire faire mourir promptement quelqu'un de ceux qui ont été condamnés à cette eſpéce de mort, on lui applique un aſpic ſur le ſein, on le fait marcher, & la mort ſuit immediatement.

CHAPITRE XIII.

De la repreſentation de pluſieurs heros.

LEs tableaux qui les repreſentent ont leurs difficultés, & les critiques y trouvent pluſieurs choſes à dire. On demande d'abord pourquoi Alexandre eſt monté ſur un élephant, car on ne lit point qu'il s'en ſoit ſervi dans les guerres qu'il a faites, ni qu'il en ait jamais monté : au lieu que ſon cheval eſt celebre dans l'hiſtoire, & que le nom de bucephale eſt dans la bouche de tout le monde. D'ailleurs il ne donna qu'une bataille remarquable par le nombre des élephans, c'eſt la bataille où Porus roi des Indes fut vaincu, & dans laquelle ſelon Plutarque, Q. Curce, Arien, il combattit à cheval. Or s'il eſt raiſonnable de le peindre monté ſur un élephant, parce qu'il a défait une armée où il y en avoit un grand nombre, on pourra à plus juſte titre repreſenter de la ſorte Judas Machabée, & Jule Céſar ſur tout, dont le triomphe éclata par le nouveau ſpectacle

des élephans, comme on peut le voir dans la marche décrite par Jacques *Laurus*, *in ſplendore urbis antiquæ*. Suppoſé encore qu'en cette journée il ait monté un élephant, il reſte à prouver qu'il ait conduit ſeul cet animal. Car outre le champion qui étoit ordinairement ſur le dos de l'élephant, il y avoit toujours une eſpece d'écuyer ſur ſon col, pour le conduire ſelon les ordres du champion. C'eſt ainſi que Porus montoit ſon élephant quand il fut bleſſé par Alexandre. Et c'eſt auſſi la maniere qui eſt décrite au 2 des Machabées. L'élephant portoit une tour de bois qui mettoit les combattans à couvert, & chacune de ces tours contenoit trente-deux hommes ſans le conducteur.

On demande encore pourquoi Hector eſt repreſenté ſur un cheval; car c'étoit l'uſage alors de monter ſur un char, & les autres princes troyens qui ſelon l'line inventerent cette maniere de combattre, le pratiquerent toujours. Diodore de Sicile confirme la même choſe, & l'illuſtre hiſtorien *Walter Rawleigh* en donne une ſemblable deſcription. On eſtimoit peu la milice qui combattoit à pié legerement armée, & qui éprouvoit d'ordinaire le ſort de ſes capitaines, leſquels n'étoient point montés ſur des chevaux, mais ſur des chars tirés par deux ou trois chevaux. Telle fut

auſſi la maniere de combattre des anciens bretons, ainſi que l'aſſurent Diodore de Sicile, Céſar & Tacite : d'où quelques auteurs n'ont pas manqué de conclure qu'ils étoient une colonie de troyens.

Enfin, quiconque ſera verſé dans la connoiſſance de l'antiquité, demandera ſans doute pourquoi les chevaux de ces héros, & celui de Céſar principalement ſont repreſentés avec des ſelles & des étriers. Peut-être pourroit-on établir l'uſage des ſelles, mais pour l'uſage des étriers Pancirolle a bien prouvé qu'il n'étoit pas connu. Polydore Virgile & Victorius ont fait des traités exprès pour le démontrer, & l'on n'en voit pas le moindre veſtige dans les monumens anciens, comme les médailles & les arcs triomphaux des romains. Les latins n'ont pas même de terme pour exprimer la choſe. Ceux de *ſtaphia*, *ſtapes* ou *ſtapeda* ne ſe trouvent point dans les bons auteurs ; & ceux que l'on cite ordinairement ou ſignifioient autre choſe du tems de Céſar, ou ſont plus modernes. De là vient, ſuivant la remarque de Lipſe, qu'afin qu'une choſe d'un uſage auſſi general eût un nom, Philelphe les nomma *ſtapedas*, & Bodinus Subicus *pedaneos*. Et parce qu'on pourroit regarder ces termes comme anciens, ſur ce qu'un des os de l'organe de l'ouie eſt appellé *ſtapes* par les anato-

miſtes, il faut remarquer qu'aucun des anciens, ni Hippocrate, ni Galien n'ont connu cet os; & Laurent nous apprend que Colomb & Ingraſſias, l'un Sicilien, l'autre Cremonois, qui vivoient dans le ſeiziéme ſiecle, ſe ſont diſputé l'honneur de cette découverte.

On peut conclure la même choſe du témoignage de pluſieurs bons auteurs. Polybe décrivant la route d'Annibal en Italie, employe le mot βηματίζεται, c'eſt-à-dire au ſentiment de Victorius qu'il avoit fait diſpoſer de petites hauteurs nommées bemata, afin que ſes ſoldats remontaſſent plus facilement à cheval. Plutarque en dit autant dans la vie de Gracchus. Comme il s'étudioit à gagner la bienveillance du peuple, outre qu'il fit mettre des pierres au bout de chaque milliaire, il fit encore placer en de moindres intervalles des eſpéces de marches, afin que l'on pût plus commodément monter à cheval. Et ſi l'on demande comment on pouvoit y monter ſans étriers, Lipſe répond que les perſonnes foibles avoient leurs ἀναβοχεῖς ou *ſtratores* qui les aidoient. Telle fut ſelon Plutarque la maniere de Craſſus; celle de Caracalle ſelon Spartien; & plus tard encore celle de Valentinien, qui coupa la main droite de ſon *ſtrator*, parce que ſon cheval s'étant cabré, il ne put le monter.

Mais Vegece dans ſon traité *de re militari*, nous inſtruit ſuffiſamment de quelle maniere ils ſautoient ſur leurs chevaux ; il nous apprend qu'ils avoient chés eux des chevaux de bois ſur leſquels ils s'exerçoient, & devenoient ſi habiles, qu'ils montoient en tenant leur épée à la main, ſuivant ce vers de Virgile :

Poſcit equos atque arma ſimul, ſaltuque ſuperbus
Emicat....

Et cet autre du même poete :

Infrænunt alii currus, & corpora ſaltu
Injiciunt in equos....

c'eſt encore pour cela que Julius Pollux conſeilloit de dreſſer les chevaux à s'incliner, afin que les cavaliers les montaſſent plus facilement. Par là on entend ce qu'Hippocrate dit des Scythes, qu'ils étoient fort ſujets à la ſciatique, parce qu'ils étoient continuellement à cheval ; & ce que Suetone raconte de Germanicus, qu'il avoit les jambes grêles, mais qu'elles groſſirent par l'exercice qu'il prenoit à cheval après ſes repas ; c'eſt que les humeurs deſcendoient plus aiſément dans ces parties qui n'étoient point ſoutenues.

Mais, dira-t-on, ces erreurs ne ſont point importantes, & n'intereſſent que foiblement la verité hiſtorique. Je répons que la raiſon défend d'admettre aucune fauſſeté, & que

que n'y ayant point de milieu entre le vrai & le faux, il eſt du bien general, que l'un & l'autre ſoient caracteriſés, parce qu'une erreur ne manque jamais d'entraîner une autre erreur, & que le faux nuit à la ſincerité qui eſt comme l'ame de l'hiſtoire.

CHAPITRE XIV.

Des tableaux qui repreſentent le ſacrifice de Jephté.

LEs peintres ont hardiment repreſenté Jephté ſacrifiant ſa fille de la même maniere qu'Abraham immolant ſon fils. C'eſt une opinion génerale & qui eſt ſoutenue par des auteurs reſpectables que ce ſacrifice fut réel. D'un autre côté des auteurs auſſi dignes d'eſtime aſſurent ſur des fondemens raiſonnables que Jephté ne fit point ſouffrir à ſa fille une mort naturelle, mais ſeulement une mort civile, en la retirant du commerce du monde, & la conſacrant au ſervice du Seigneur. La raiſon & pluſieurs textes de l'écriture ſemblent établir ce ſentiment.

Il eſt conſtant 1° qu'elle pleura ſa virginité, & non pas ſa mort future. *Jud.* 11. 39. *Laiſſez-moi aller ſur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes.*

2°. Lorſqu'il eſt dit que Jephté accom-

plit ce qu'il avoit voué à l'égard de ſa fille, on lit tout de ſuite qu'en effet elle ne connut point d'homme. Ce qui eſt une expoſition très claire du vœu même.

3° Le texte ſacré ajoute que les filles d'Iſrael alloient quatre jours chaque années s'entretenir avec la fille de Jephté; ce qu'elles n'euſſent pû faire ſi en effet Jephté l'avoit immolée. A la verité le terme en géneral ſignifie quelquefois *pleurer*, mais il ſignifie auſſi *converſer*. On peut encore croire que dans les ſiécles ſuivans la fille de Jephté fut adorée comme une divinité; & que les ſamaritains prirent de ces aſſemblées occaſion de lui conſacrer une fête annuelle, comme S. Epiphane le rapporte au ſujet de l'héreſie des Melchideciens.

D'ailleurs il répugne à la raiſon que Jephté ait ſacrifié ſa fille. Car les victimes humaines étoient défendues par la loi; Dieu les avoit en abomination, auſſi bien que les ſacrifices des animaux immondes. Il ne permettoit d'offrir ſur ſes autels que des bœufs, des boucs, des moutons, des colombes &c. J'avoue que pour la purification de la lépre, il eſt fait mention de moineaux, mais il eſt douteux que le terme hébreu ait été bien rendu. L'écriture parle ſouvent avec indignation des victimes humaines qu'offroient les payens, chés qui tous les animaux étoient bons

pour les ſacrifices. On lit même que les ſyriens offroient du poiſſon à leur déeſſe Derceto. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que ſi Jephté avoit voulu éxecuter ſon vœu, les prêtres ou les principaux d'Iſrael ne ſe fuſſent point oppoſé à une action ſi abominable aux yeux de Dieu, & par rapport à la victime, & par rapport au ſacrificateur qui devoit être Jephté, lui-même, Jephté, dis-je, qui n'étoit ni prêtre, ni capable du ſacerdoce, car ſelon le texte ſacré il étoit Galaadite, & fils d'une proſtituée. On voit aſſés par l'hiſtoire d'Oſias que les prêtres d'Iſrael n'étoient pas moins jaloux de leurs prérogatives que les prêtres des autres religions.

Ce ſacrifice étoit donc illicite en ſoi, & contraire à la religion que profeſſoit Jephté; mais il eût encore decelé ſon imprudence, & ſon peu de jugement. Car il ſe ſeroit puni lui-même en accompliſſant ſon vœu dans toute ſa rigueur, pendant que la loi lui permettoit de commuer la peine, ou même de la racheter pour une ſomme ſi modique, qu'il ne lui en eût couté depuis vingt ans juſqu'à ſoixante que trois livres ou quinze *ſhellings* monnoye d'Angleterre, ce qui étoit le prix d'une eſclave, & fut le ſalaire de Judas. Ainſi l'on ne doit pas tant mépriſer le ſentiment de ceux qui croyent que l'hiſtoire

de Jephté a produit celle d'Agamemnon, outre qu'ils étoient contemporains l'un & l'autre, Agamemnon ne ſacrifia point Iphiginie, Diane ayant ſubſtitué une biche à ſa place.

Enfin quoique les termes du vœu ſemblent favoriſer l'opinion commune, on peut cependant les entendre en ce ſens que tout ce qui ſeroit propre à être ſacrifié & ſe preſenteroit le premier à ſes yeux, il l'offriroit en ſacrifice, ce qui l'eût empêché de ſacrifier des animaux défendus par la loi, s'ils s'étoient offerts les premiers à ſa vûe. D'ailleurs il n'étoit pas obligé d'accomplir un vœu qui l'engageoit à une action défendue par la loi; & nul vœu ne pouvoit excuſer une choſe qui de ſoi étoit abominable. Si Herode avoit bien compris cette regle de morale, lorſqu'il s'engagea par ſerment à donner à la fille d'Herodias tout ce qu'elle demanderoit, Jean-Baptiſte étoit ſauvé, car ſon ſerment ne pouvoit rendre juſte ce qui étoit contre les loix; & s'il étoit injuſte de faire mourir Jean-Baptiſte, ſon ſerment qui ne l'obligeoit pas n'a point diminué ſon crime.

Or ce qui a donné lieu à la tradition que nous combattons, c'eſt ſans doute les paroles mêmes du texte ſacré, qui contiennent ce vœu, la plûpart des lecteurs

l'ayant pris dans le ſens qui ſe preſente d'abord : *Tout ce qui ſortira de ma maiſon, appartiendra certainement au Seigneur, & je le lui offrirai en ſacrifice.* Mais ce texte, *erit Jehovæ, & offeram illud holocauſtum* pouvoit s'entendre par *aut*, c'eſt-à-dire, je le devouerai au Seigneur par une retraite, ou j'en ferai un holocauſte ; ainſi que la note marginale de la verſion angloiſe l'indique, ou comme Tremellius l'a rendu : *erit inquam, Jehovæ, aut offeram illud holocauſtum.* Car dans la vulgate la particule *&* eſt ſouvent disjonctive : comme au 21. de l'Exode : *ſi quis percuſſerit patrem & matrem*, ce qui ſignifioit ſi quelqu'un tue ſon pere ou ſa mere. Suivant cela la fille de Jephté pouvoit être offerte au Seigneur en deux manieres ; l'une en la ſeparant du monde, & lui faiſant paſſer le reſte de ſes jours dans la virginité, l'autre en la ſacrifiant. Qui obligeoit donc Jephté à prendre ce dernier parti moins conforme à la raiſon, & qui ne s'accordoit pas mieux avec l'intention du vœu ?

CHAPITRE XV.

Des tableaux qui repreſentent S. Jean-Baptiſte.

IL eſt fort douteux que les peintres ayent eu raiſon de repreſenter S. Jean-Baptiſte vêtu d'une peau de chameau, & je

ne ſuis pas le premier qui ait blâmé cette maniere. On en trouve la ſource dans S. Mathieu & dans S. Marc, car les autres évangeliſtes n'en diſent rien. Ceux-là ont dit les premiers que ſon vêtement étoit de poil de chameau, & qu'il avoit autour des reins une ceinture de cuir. Or il paroît que les peintres ont prit cet habillement pour une vraie peau de chameau, ce qui ne s'accorde guere avec l'exacte ſignification de ces termes. Car il eſt dit dans S. Marc. 1. qu'il étoit ἐνδεδυμένος τρίχας καμήλου ; & dans S. Mathieu 3. εἶχε τὸ ἔνδυμα ἀπὸ τριχῶν καμήλου, c'eſt-à-dire ſelon la vulgate, les verſions de Sixte V. de Clement VIII *veſtimentum habebat è pilis camelinis.* Il avoit un vêtement de poil de chameau, ſelon la verſion angloiſe ; c'eſt-à-dire d'une étoffe faite de ce poil, un habit groſſier, une eſpece de cilice qui convenoit à l'auſterité de la vie qu'il avoit embraſſée, à la ſeverité de ſa doctrine, à ſa penitence, à ſa retraite dans un deſert, à ſa nourriture qui conſiſtoit en du miel ſauvage & des ſauterelles. Semblable en cela au prophete Elie qui étoit ſuivant l'expreſſion de l'écriture. 2. reg. 3. 10. *vir piloſus*, c'eſt-à-dire ſelon Tremellius *veſte villoſa cinctus*, & aux anciens prophetes.

Lorſqu'il s'agit de vêtemens de peaux,

l'écriture s'exprime très clairement ; par exemple dans l'épitre aux Hébreux : ils erroient ἐν αἰγείοις δέρμασιν en des peaux de chévre. Gen. 3. il eſt écrit que Dieu fit à nos premiers parens χιτῶνας δερματίνους, des vêtemens de peaux, car quoiqu'avant l'invention des étoffes, les hommes n'euſſent point d'autres habits, ces mots ſignifioient quelque choſe de plus par rapport à Adam qui venoit d'apprendre ce que c'étoit que mourir. Car ſon vêtement fait de la peau d'un animal mort lui rappelloit ſa mortalité.

Or ſi quelqu'un vouloit ſoutenir que le vêtement de Jean-Baptiſte n'étoit point fait d'une étoffe groſſiere, mais que c'étoit plus tôt un camelot fin, puiſque l'on ſuppoſe que le camelot eſt fait de poil de chameau, ou puiſqu'Elien aſſure que le poil des chameaux de Perſe eſt auſſi fin que la laine de Milet dont s'habilloient les riches de ces lieux : celui là auroit inventé un habillement qui ne conviendroit guere à ſa ceinture de cuir, ni à l'auſterité de ſa vie ; encore moins s'ajuſteroit-il avec ces paroles du Sauveur, lorſque diſcourant avec le peuple au ſujet de Jean-Baptiſte, il leur dit : qu'êtes-vous allés voir dans le deſert? un homme délicatement vêtu? remarquez que ceux-là habitent dans les palais des rois.

CHAPITRE XVI.

Des repreſentations de S. Chriſtophle.

LA repreſentation de S. Chriſtophle, c'eſt-à-dire d'un géant qui porte l'enfant Jeſus ſur ſes épaules, & qui un bâton à la main traverſe des eaux, eſt connue dans toute l'Europe. Il ſert encore d'enſeigne aux maiſons, on le voit en pluſieurs égliſes, & ſur tout dans l'égliſe cathedrale de Paris.

Or ſur cela le peuple a imaginé que ce ſaint a veritablement porté le Sauveur ſur ſes épaules, & lui a fait paſſer une riviere, ou un étang, quoiqu'on ne trouve nulle part aucune preuve de cette tradition. Je dis plus, on ne rencontre dans l'hiſtoire aucun homme remarquable de ce nom avant l'empereur Decius qui regna 250 ans après J. C. Celui-ci à la verité ſouffrit le martyre la ſeconde année de l'empire du même Decius, & le calendrier romain en marque la fête au 21 de juillet. Il ſe fit remarquer par ſa haute ſtature, & par la longueur de ſon bâton, & voilà ſans doute ce qui à fondé la tradition fabuleuſe, avec les additions des legendaires.

Une autre choſe y a contribué, c'eſt que l'on a tourné en verité hiſtoriques

ce que les premiers tableaux ne preſentoient que comme des emblêmes. *Acta S. Chriſtophori à multis depravata inveniuntur: quod quidem non aliunde originem ſumſiſſe certum eſt, quam quod ſymbolicas figuras imperiti ad veritatem ſucceſſu temporis tranſtulerint; itaque illa de ſancto Chriſtophoro pingi conſueta ſymbola potius quam hiſtoriæ alicujus exiſtimandum eſt eſſe expreſſam imaginem*, dit Baronius dans ſes remarques ſur le martyrologe romain. C'eſt-à-dire, les actes de S. Chriſtophle ont été corrompus; & cette corruption vient certainement de ce que des ignorans ont pris des figures ſimboliques pour des verités réelles; ainſi ce que l'on voit d'ordinaire dans les tableaux de S. Chriſtophle doit plus tôt être regardé comme un emblême, ou comme une deſcription ſymbolique, que comme une hiſtoire veritable. On ne ſçait pas au reſte préciſément ce que c'étoit que cet emblême. Pierius a crû que S. Chriſtophle étoit le ſymbole d'un vrai diſciple de J. C. Car quiconque veut le porter ſur ſes épaules doit s'appuyer ſur le bâton de ſa conduite, pour ainſi dire, afin que s'il ſe repoſe lui-même il puiſſe ſurmonter les flots de la réſiſtance, & que par la vertu de ſon bâton ſemblable à celui de Jacob, il puiſſe traverſer les eaux du Jourdain. Ou bien celui qui veut plier ſous le joug de J. C. devien-

dra un géant par le concours de ſa puiſſance, & ſoutenu par ſon eſprit, loin d'être englouti par les flots du monde, il les vaincra ſans réſiſtance. Ajoutez encore les raiſons myſtiques tirées du tableau dont Vida & Xeriſanus font mention.

Et ce qui a fait placer l'image ou la ſtatue de ce ſaint à l'entrée des villes & des égliſes, c'eſt ce qu'on lit dans la legende, qu'avant que de ſouffrir le martyre, il demanda à Dieu que par tout où ſon corps ſeroit dépoſé, ces lieux fuſſent garantis de la peſte, & de toute maladie contagieuſe, ſuivant ce diſtique,

Chriſtophorum videas, poſtea tutus eris.

CHAPITRE XVII.

De la repreſentation de S. George.

LEs tableaux qui repreſentent S. George tuant un dragon, & la fille d'un roi près du ſaint, ſont très connus parmi les chrétiens, & ſur cette repreſentation on debite ce conte celebre, que par ſa victoire il avoit ſauvé la vie à la fille d'un roi : ce qui eſt encore plus generalement reçu en Angleterre dont il eſt le protecteur ; & par cette raiſon Claverius le range parmi les martyrs qui ſe trouvent dans le college anglois à Rome. Mais toute cette hiſtoire eſt tirée de la legende d'or

de Jacques de *Voragine*. Sans dire ici que ce livre eſt d'une mediocre autorité en Angleterre, j'avancerai que tout le monde n'admet pas cette hiſtoire : les uns reçoivent le ſaint, & non pas le detail qui le regarde ; & les autres rejettent le ſaint & le detail comme fabuleux.

Je ne nierai point qu'un tel ſaint ait exiſté, & le Docteur Heylin a demontré ſon exiſtence dans l'hiſtoire qu'il en a compoſée. Ce qui en a fait douter, eſt la confuſion que l'on a rencontrée dans pluſieurs hommes qui ont porté ce nom, car l'hiſtoire en reconnoît pluſieurs ; elle en fait venir deux de la ſeule Cappadoce, l'un Arrien, & qui fut tué par ceux d'Alexandrie ſous l'empire de Julien ; & l'autre vaillant capitaine & martyr ſous Dioclétien. Ce dernier doit être le ſaint George des tableaux, dont l'hiſtoire eſt écrite par Metaphraſte, & les miracles par Gregoire de Tours.

Quant à l'hiſtoire que l'on debite communément, quelques incredules la placent au même rang que celle d'Andromede & de Perſée, & conjecturent que l'une eſt la copie de l'autre. D'autres plus moderés croyent que c'eſt une addition fabuleuſe à l'hiſtoire de S. George, ou que l'on a pris pour une hiſtoire réelle, ce qui dans ſon origine étoit un ſimple emblême. Et cette

derniere explication nous a été donnée par des auteurs qui n'embraſſent pas volontiers les occaſions de rabaiſſer les ſaints : car c'eſt ainſi que s'exprime après Baronius le Chartreux qui a compoſé la vie de S. George : *picturam illam S. Georgii qua effingitur eques armatus, qui haſtæ cuſpide hoſtem interficit, juxta quem etiam virgo poſita manus ſupplices tendens ejus explorat auxilium, ſymboli potius, quam hiſtoriæ alicujus cenſenda expreſſa imago.*

Or dans l'image de ce ſaint capitaine, on peut ſe figurer un heros chrétien. Le cavalier armé de toutes pieces indique la *panoplie*, ou l'armure entiere du chrétien ; le dragon combattu c'eſt le diable ; la fille du roi défendue, c'eſt l'égliſe de Dieu. Et quoique l'hiſtoire de S. George ſoit très ſuſpecte, la gloire des chevaliers de l'ordre de S. George, ou de la jarretiere n'eſt pas ternie par là. Leurs titres ſeront toujours glorieux par leur rapport à Jeſus-Chriſt, & par ce qu'ils les engagent à des actions genereuſes. Et ſuppoſé, ce qui n'eſt pas, que le ſaint n'eût jamais exiſté, l'ordre n'en ſeroit pas plus avili, que celui de la toiſon d'or, dont le ſymbole eſt fabuleux.

CHAPITRE XVIII.

Des repreſentations de S. Jerôme.

NOus ne devons pas omettre ici le tableau de S. Jerôme, que l'on dépeint dans ſon cabinet avec une pendule près de lui. Quoique l'intention ſoit pure, & qu'il ſoit très probable que ce ſaint tenoit un fidele compte de ſon temps, on ne doit pas donner lieu de croire qu'il le meſurât de la ſorte. Les anciens ne font aucune mention des pendules; Pancirolle obſerve qu'elles ſont du nombre des inventions modernes, & Polydore Virgile parlant de ces ſortes d'inventions dont les auteurs ſont inconnus, cite en exemples les pendules & le canon. Or S. Jerôme a vêcu ſous Theodoſe I. dans le quatriéme ſiecle.

On ne diſconvient pas qu'il n'y eût alors & même auparavant des machines pour meſurer le tems; on ſçait que les anciens ſe ſervoient de clepſydres ou d'horloges d'eau, & de clepſammies, ou horloges de ſable pour cet uſage. Les cadrans ſolaires ſont auſſi d'une grande antiquité, puiſque Pline en attribue l'invention à Anaximéne. Il y en avoit un remarquable dans le champ de Mars à Rome. Suivant la deſcription que Jacques *Laurus* nous en a donnée, c'étoit un obeliſque droit qu'Au-

guſte avoit tiré d'Egypte; & des figures d'or étoient placées autour horizontalement. L'hiſtoire du roi Ezechias fait mention d'un cadran encore plus ancien. On y lit que le Seigneur fit retrograder l'ombre de *dix degrés*, & non pas de dix lignes; car les heures étoient marquées par certaines diviſions; ce que d'autres diſtinguoient par lignes, ſelon ce vers de Perſe:

Stertimus indomitum quod deſpumare falernum
Sufficiat, quinta dum linea tangitur umbra.

c'eſt-à-dire la ligne la plus proche du meridien, ou onze heures du matin. Dans la ſuite ſont venues les horloges à roues, dont le mouvement ſe fait dans quelques-unes avec des poids, & dans d'autres ſans poids. Or un ſiecle inſtruiſant un autre ſiecle, & le tems amenant tout à ſa perfection; comme il détruit tout, il faut avouer que ces dernieres inventions ſont d'un uſage & plus commode & meilleur que toutes les autres. Car la meſure du tems par la clepſydre ne pouvoit pas être exacte, parce que l'eau s'épaiſſit par le froid, & que la chaleur la rend plus fluide, d'où il arrivoit que les heures en hiver étoient plus longues qu'en été. Quant aux cadrans ſolaires, ou lunaires, ils ne ſont d'uſage que pendant que ces aſtres éclairent l'horizon, & ne ſont gueres utiles dans les cli-

mats où le ſoleil eſt caché pluſieurs mois.

Il eſt ſurprenant, je l'avoue, que les pendules n'ayent point été inventées par ces anciens, par Archytas entr'autres, qui fabriqua cette fameuſe colombe, & par Archimede qui inventa tant de machines admirables. Il eſt certain que notre ſiécle l'emporte en ce point comme en beaucoup d'autres ſur ces anciens; car on eſt parvenu à meſurer les ſecondes; on a même touché de près au mouvement perpetuel, en faiſant des machines dont les révolutions dureroient éternellement, ſi la matiere pouvoit être éternelle. Tel eſt la machine dont parle Jean *Deé* en ces termes dans ſa ſçavante préface ſur Euclide: »on fait par le moyen des roues des ma»chines merveilleuſes & preſqu'incroya»bles. On en avû de mon tems un exemple étonnant dans une machine qui fut vendue vingt talens d'or par l'inventeur. Elle avoit alors ſouffert quelque dommage par un accident, & Jannelle de Cremone l'ayant raccommodée, il la preſenta à l'empereur Charles-quint. Jerôme Cardan me ſera témoin qu'elle contenoit une roue qui pouvoit conſerver ſon mouvement pendant 7000. ans: choſe preſqu'incroyable, mais que pluſieurs perſonnes ſont encore à portée d'atteſter.

CHAPITRE XIX.

Des repreſentations des ſyrenes, des licornes &c.

IL n'y a guere perſonne qui n'ait vû des tableaux qui repreſentent les ſyrenes, comme Horace décrit ce monſtre avec la tête d'une femme, & les parties inferieures d'un poiſſon. Telles furent, dit-on, les ſyrenes qui tourmenterent Ulyſſe. Cependant Homere les décrit autrement; ſelon lui, elles ſont en partie femme, & en partie oiſeaux. En quoi il a été ſuivi par Elien, Suidas, Servius, Bocace, & Aldrovand, qui a donné leur hiſtoire ſous le titre d'oiſeaux fabuleux, ſelon ce qu'en ont dit Ovide & Hygin qu'elles étoient filles de Melpomene, & que Cerés les métamorphoſa de la ſorte.

Il y a donc plus d'apparence que ces figures ne ſont au vrai qu'une copie de Dagon, qui avoit par le haut la figure d'un homme, & par le bas celle d'un poiſſon, & dont il ne reſta de bout que la queue, ou ſuivant Tremellius & les notes marginales de la verſion angloiſe, la partie du poiſſon, quand ſes mains & les parties ſuperieures tomberent devant l'arche, 1. Sam 5. Cette idole reſſembloit à Atergate ou Derceto déeſſe des Phéniciens, & dont ce mêlange marquoit ſelon quelques

ques auteurs la lune & la mer, ou la déeſſe des eaux : de là vient qu'ils lui offroient du poiſſon en ſacrifice. Les repreſentations des nereïdes & des tritons chés les grecs, & qu'au rapport de Macrobe ils avoient coûtume de placer au deſſus des temples de Saturne, eurent ſans doute une origine ſemblable.

Nous avons peine à convenir qu'il n'y ait point de la realité dans les ſupports des armes d'Angleterre, qui ſont une licorne & un lion. Mais ſi la figure du lion eſt reſſemblante ſurtout par rapport à ſa poſition, on ne comprendra pas aiſément comment cet animal peut s'accoupler & piſſer en arriere ſuivant la déciſion d'Ariſtote ; car ſelon lui tous les animaux qui ſont dans ce cas, s'accouplent *κυνηδὸν clunatim* : tels ſont les lions, les lievres, les lynx.

Pour ce qui eſt de la licorne, ſi elle a la tête d'un daim, & la queue d'un ſanglier, ſuivant la deſcription de Vertomann, on voit bien que la licorne des armes d'Angleterre ne reſſemble nullement à celle-ci : ſi elle a les pieds partagés en deux, elle reſſemble en cela à celle de Vartomann, mais à nulle autre ; car Ariſtote ſoutient que tout animal qui a les pieds fendus a pluſieurs cornes. Enfin ſi ſa corne eſt placée, comme on la repre-

ſente, il ſera difficile de concevoir qu'elle puiſſe tirer de la terre ſa nourriture. Et nous obſervons que la nature a placé les cornes des autres animaux plus haut & en arriere, comme dans les cerfs, & même retournées en haut, comme dans le rhinoceros, l'âne indien, & les eſcarbots à une ſeule corne. Et quelques auteurs aſſurent que celle de la licorne eſt placée de la même maniere.

Nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver que dans les tableaux de l'hiſtoire de Jonas les baleines ſont repreſentées avec deux jets d'eau ſur leurs têtes, au lieu quelles n'en ont qu'un ſur le front, lequel part du goſier, ou de la trachée artere. Nous critiquerons encore ces tableaux où l'on repreſente des élephans avec des tours en forme de fortifications, à peu près comme les armes de Caſtille. Car ces tours étoient de bois, & attachées avec des ſangles, comme il paroît par le livre des Machabées, & par les ordres qui furent donnés dans l'armée d'Antiochus.

Les peintres pourroient encore placer mieux qu'ils ne font les tiſſus des araignées; au lieu de les peindre de côté, ils devroient les repreſenter au naturel, c'eſt à-dire faiſant ces tiſſus avec leur tête & regardant le centre de la terre.

On a auſſi mal repreſenté dans les ta-

bleaux & dans les enſeignes ce que l'on nomme les ſept étoiles. Si par là on entend les pleiades ou la petite conſtellation qui eſt ſur le dos du taureau, on verra ſans teleſcope depuis le mois d'avril juſqu'à celui de juillet, que cette repreſentation ne convient ni à leur ſituation, ni à leur grandeur.

Pour ce qui regarde les langues des viperes & des aſpics que les peintres repreſentent fourchues comme des anchres de navire; il ne faut qu'en voir pour être perſuadé qu'ils impoſent, & qu'ils ne travaillent pas d'après la nature

Nous pourrions douter encore ſi les chérubins qui couvroient l'arche ſont bien repreſentés avec des têtes humaines & deux aîles, ou s'ils ne devroient pas être peints comme des anges, ou avoir du moins quelques pieds, comme le texte du 2. des chron. 3. 12. ſemble l'inſinuer; & ſi la croix vue en l'air par Conſtantin avoit la figure qu'on lui donne, ou n'étoit pas formée plus tôt des deux lettres X & P. qui en grec ſont les deux lettres inutiles du mot χριστὸς.

On nous traitera peut-être d'incredules, ſi nous doutons que la lettre de Pythagore eut ſes deux branches égales en cette ſorte, ϒ, ou ſi elle n'étoit point formée plus tôt de maniere que la branche droite

fût plus grande que la gauche, Ψ ; ce qui détruiroit l'intention ſymbolique, & confondroit la petite ligne qui deſigne la vertu, avec la grande qui deſigne le vice. Ces deux lignes auroient un rapport marqué avec les portes étroites du ciel, & les portes larges de l'enfer, dont parle J. C. & dont Homere fait en quelque ſorte mention, en donnant au ſejour de Pluton l'epithéte de *ευρυπυλης*.

Nous paſſons bien d'autres articles peu importans ; & l'on pourroit s'étendre ſur l'incongruité des tableaux qui repreſentent les divinités de l'antiquité payenne, ſans faire appercevoir du ſens ſymbolique, dont on peut s'inſtruire dans Phurnutus, dans Fulgence &c. On pourroit demander par exemple s'il vaut mieux peindre Hercule comme étranglant, ou comme déchirant un lion, ainſi que Victorius l'a mis en deliberation ; ſi les figures du zodiaque & des planetes ſont aujourd'hui differentes de celles des anciens, comme Saumaiſe le ſoutient. Nous ne dirons rien des ourſes à longue queue, de la ſphére celeſte, ni des chevaux aîlés, ni des cygnes noirs ; ni des hydres, des centaures, des harpyes, & des ſatyres. Car ce ſont ou des monſtres, ou des prodiges de rareté, ou des fictions poetiques, dont la morale cachée exige ces ſuppoſitions. A dire vrai on doit en tout

ceci accorder aux peintres la même liberté que l'on accorde aux poetes. Mais où il s'agit de repreſenter la nature, toute licence eſt une erreur; autrement on rend difforme la verité, en faiſant naître des idées qui ne lui reſſemblent pas.

CHAPITRE XX.

Des figures hieroglyphiques des égyptiens.

IL eſt certain que les égyptiens ſont de tous les peuples ceux qui ſe ſont mieux tirés de la confuſion des langues arrivée à Babel. Les hommes n'entendant plus leur langage mutuel, ils en firent un de choſes, & ſe parlerent par des figures qui n'étoient que l'expreſſion des idées communes, & qui avoient leur ſignification dans la nature des choſes mêmes. Ils choiſirent des figures d'animaux connus, & par les combinaiſons de ces figures ils communiquoient leur penſées à tout ceux qui connoiſſoient un peu la nature. Il y en a pluſieurs qui croyent qu'avant l'invention des lettres on ne connoiſſoit point d'autre écriture; & il eſt vraiſemblable qu'Adam qui avoit une ſi parfaite connoiſſance de la nature y étoit extremément intelligent. Or comme les égyptiens n'avoient par tradition qu'une partie de cette ſcience, ils donnerent occaſion

à un grand nombre de fauſſes idées, en inſerant dans leurs hieroglyphes des animaux de leur invention, ou en autoriſant des ſignifications qui ne ſuivoient pas de la nature des animaux connus.

Et 1° quoiqu'il y eût dans la nature plus de choſes que de termes pour les exprimer, ils oſérent faire des compoſitions, & unir avec des animaux réels des êtres chimeriques. Par là commencerent les gryphons, les baſiliſcs, les phœnix &c. que les faiſeurs d'emblêmes, & les genealogiſtes ont retenus avec des ſignifications qui conviennent encore à leur premiere inſtitution, & y ont encore ajouté les figures hieroglyphiques des *martegres*, des lions aquatiques &c : choſes que les perſonnes ſenſées regardent comme des fictions louables & utiles, mais que le vulgaire prend pour réellement exiſtentes, ou pour des abſurdités impoſſibles.

2° Outre ces figures dont les modeles n'exiſtent point, ils en avoient d'autres qui à la verité étoient naturelles, mais qui n'offroient aucun ſens conforme à leur intention. Nous n'en citerons qu'un petit nombre d'exemples, & nous les tirerons d'Orus Apollo. Ils exprimoient le ſexe maſculin par un vautour, *parce que tous les vautours ſont femelles, & qu'ils n'engendrent que par le vent* : erreur autoriſée,

adoptée même par plusieurs écrivains ecclesiastiques. Ils representoient le cœur par deux drachmes, parce, disoient-ils, que le cœur d'un enfant d'un an ne pese que deux gros, & qu'il augmente chaque année jusqu'à la cinquantiéme d'un gros ; après quoi il diminue dans la même proportion, en sorte que la vie de l'homme ne pouvoit s'étendre au delà de cent ans. Et ce n'étoit pas seulement une idée populaire, elle étoit conforme à leurs principes de physique, ainsi que Hornius l'a démontré dans sa *philosophie barbarique*.

Une femme qui n'avoit qu'un enfant, ils la representoient par une lionne, parce que cet animal ne conçoit qu'une fois. La chévre exprimoit la fécondité, parce qu'elle s'accouple dès qu'elle a sept jours. Ils figuroient l'avortement par un cheval qui donne un coup de pied à un loup, parce, disoient-ils, qu'une cavale avorte, si elle marche sur les traces du loup. Ils representoient la difformité par une ourse, & l'homme inconstant par une hyéne, parce que cet animal change de sexe chaque année. Une femme qui avoit accouché d'une fille, ils la representoient par la figure d'un taureau la tête tournée sur l'épaule gauche, parce que si après s'être accouplé il descend de ce même côté, la vache ne fait qu'une geniſſe.

Nous avons trop bonne opinion de nos lecteurs pour nous croire obligés de les avertir que toutes ces idées ſont fauſſes ; & bien que certains eſprits puſſent utilement s'en ſervir, il étoit toujours dangereux de les ériger en hieroglyphes, parce ſi quelques-uns ont oſé douter de leur verité, pluſieurs y ont ajouté foi.

CHAPITRE XXI.

Des tableaux qui repreſentent Aman pendu.

DAns les tableaux ordinaires on voit Aman attaché à un gibet très haut, ſuivant l'uſage de notre ſiecle. Or il y a des ſçavans qui nient que cette repreſentation ſoit bien entendue, & qui à mon avis le nient ſur de ſolides raiſons. Car il n'eſt pas aiſé de prouver que les anciens & les Perſes ſur tout, connuſſent ce genre de ſupplice, au lieu que nous trouvons communément qu'ils attachoient leurs criminels à des croix. C'eſt par ce ſupplice qu'Oroſtes gouverneur d'une des provinces de cet empire fit mourir Polycrate tyran de Samos. Nous en avons un exemple dans la vie d'Artaxerxe roi de Perſe, qui ſelon quelques-uns eſt l'Aſſuerus de l'écriture. On y lit dans cette vie, que ſa mere Pariſatis fit écorcher & attacher à une croix

ſon

ſon principal eunuque. La même choſe ſemble confirmée par la lettre de Cyrus dans Eſdras 6. *Omnis qui hanc mutaverit juſſionem, tollatur lignum de domo ejus, & erigatur & configatur in eo.*

Ce même ſupplice étoit en uſage parmi les ſyriens, les égyptiens, les grecs, les carthaginois, & les romains. Car quoiqu'on liſe chés Homere qu'Ulyſſe dans ſa fureur fit pendre tous les amans de Penelope, il ne ſeroit pas facile de montrer que les grecs fiſſent ainſi mourir leurs criminels.

Les exemples tirés de l'écriture ſainte ne prouvent pas bien clairement que le ſupplice dont il eſt queſtion fût un ſupplice uſité publiquement chés les hébreux.

Le ſçavant Maſius ne convient pas que le roi de Haï ait été pendu; il croit que ce prince fut tué dans le combat, puis attaché à une croix, pour être en ſpectacle au peuple juſqu'au ſoir.

La verſion angloiſe porte que Pharaon fit pendre ſon pannetier; mais les ſçavans interpretes croyent qu'il faut entendre ici une eſpece de croix, à laquelle ſuivant la coutume des égyptiens, cet officier demeura attaché pour ſervir d'exemple, juſqu'à ce que les oiſeaux lui euſſent déchiré le viſage. Et il y a apparence que cette hiſtoire

eſt bien repreſentée dans un très ancien manuſcrit de la geneſe cité par Lambecius, & qui ſe trouve dans la bibliotheque de l'empereur à Vienne.

Lorſque les Gabaonites pendirent les corps de ceux de la maiſon de Saül, c'eſt à des croix qu'ils les attacherent ſelon de ſçavans interpretes, & ſelon la vulgate même : *crucifixerunt eos in monte coram Domino.*

Et l'on pourroit dire de pluſieurs dont parlent les auteurs ſacrés & les auteurs profanes, qu'ils ont été crucifiés, quoique ce ſupplice n'ait point été ſuivi de leur mort. Quoiqu'il en ſoit ; on pouvoit les élever ſur quelque machine, pour ſervir d'exemple au peuple. Ainſi liſons-nous que les têtes de Julien & d'Albin furent attachées à une croix, après que le reſte de leurs corps eut été perdu.

Ce texte du deut. 21. qui ſemble prouver que le gibet étoit un ſupplice ordinaire chés les hébreux : *Si quelqu'un a commis un crime qui merite la mort, & qu'on le pende à un arbre*, n'eſt rendu de la ſorte ni par les interpretes juifs, ni par les interpretes chrétiens. Et comme le dit un de nos meilleurs commentateurs après Maimonide, les hébreux n'attachoient les criminels au gibet qu'après les avoir mis à mort par la lapidation. Ils fichent alors dans la terre

un poteau d'où ſort une traverſe, ils lient les mains du cadavre, & le ſuſpendent à ce poteau juſqu'au coucher du ſoleil.

Le terme original *hakany* ne decide point le fait; car les interpretes & les lexiques le rendent également par le mot de *crucifier*, ou celui de *pendre*. Et il n'eſt pas facile de prouver que les juifs attachaſſent à la croix leurs criminels, de la maniere dont on repreſente le Sauveur, qui par une raiſon particuliere en fut detaché pour être enterré avant la fin du jour.

Lipſe avertit que c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre les anciens, quand ils ſe ſervent du mot ambigu κρεμασαι &c. *Tale apud latinos ipſum ſuſpendere, quod in crucem referendum moneo juventutem*; & que ce paſſage de Seneque, *latrocinium fecit aliquis? quid ergo meruit? ut ſuſpendatur*, doit s'entendre auſſi dans le ſens de crucifier. Et il croit que le ſupplice de la croix a été d'un uſage general chés les romains, juſqu'au tems de Conſtantin qui l'abrogea par reſpect pour J. C. & qu'il fut remplacé par celui du gibet dont on ſe ſert encore aujourd'hui. Mais long-tems avant cette abrogation les juifs avoient bien éprouvé ce que c'étoit que le ſupplice de la croix; l'empereur Adrien en fit crucifier juſqu'à 500 par jour, en ſorte qu'on ne trouvoit plus de bois pour en conſtruire des croix. Ainſi

ceux qui avoient tant demandé qu'on crucifiât le Meſſie furent crucifiés à leur tour, & ne tarderent pas de porter la peine qui leur étoit due.

CHAPITRE XXII.

De pluſieurs coutumes, opinions, repreſentations, obſervations populaires, leſquelles ſont douteuſes.

1° SI des vieillards apperçoivent un lievre traverſer un grand chemin, ils ne manquent guere d'en augurer quelque mal. Ce n'eſt pourtant au fonds qu'une menace des anciens augures exprimée en ces termes: *inauſpicatum dat iter oblatus lepus.* Cette idée n'avoit apparemment d'autre fondement, ſi ce n'eſt que nous devons craindre, quand un animal timide paſſe devant nous; comme un renard, s'il y paſſe auſſi, nous préſage quelque impoſture : ces obſervations ſuperſtitieuſes étoient défendues aux juifs, comme on le voit dans Maimonide, qui les rapporte à l'art de ceux qui abuſent des évenemens pour les convertir en ſignes heureux ou ſiniſtres; & comme il eſt conſtant par la loi de Moyſe, deut. 12. mais le hazard a quelquefois amené des évenemens qui étoient apprehendés, ou ſouhaités, les ames credules en ont été vivement

frapées ; & les impreſſions qu'elles ont reçues ſont preſqu'ineffaçables.

2° Que les hiboux & les corbeaux ſont des oiſeaux de mauvais augure, & qu'ils prédiſent des évenemens ſiniſtres, c'eſt encore une idée augurale, & que les chrétiens n'ont point abandonnée. On vit pluſieurs corbeaux à l'entrée d'Alexandre dans la ville de Babylone, il n'en fallut pas davantage pour croire qu'ils préſageoient ſa mort. Un hibou ſe montra avant la bataille de Philippes ; c'étoit la défaite de Craſſus qu'il annonçoit : ſuperſtitions dont l'origine eſt dans les ſiecles fabuleux, & qui ſont encore en vogue aujourd'hui parmi les femmes ſurtout, & les hommes d'un genie inferieur. C'eſt pour cela que Ripa repreſente ingenieuſement la ſuperſtition par un hibou, un liévre, & une vieille femme. Et ſi Moyſe a défendu de manger la chair des hiboux ; ſi le prophete Iſaïe menace Jeruſalem qu'elle ſera le repaire des hiboux & des corbeaux, on ne peut en tirer aucune induction favorable à la prétendue ſcience des augures, l'expreſſion d'Iſaïe ſignifioit ſeulement que la deſolation de Jeruſalem étoit proche, comme la ſuite le fait aſſés voir.

3° On regarde generalement comme un préſage de malheur qu'une ſaliere ſoit renverſée, quoiqu'on ne puiſſe imaginer au-

cune liaiſon entre une cauſe pareille & de ſemblables effets. Chés les anciens c'étoit ſeulement un préſage de rupture entre des amis. Le ſel étoit le ſymbole de l'amitié ; les amis avoient accoutumé de s'en ſervir les uns aux autres au commencement du repas ; & ſi quelqu'un en répandoit, c'étoit dans l'idée des anciens un ſigne de quelque brouillerie future. Le ſel n'étoit-il pas auſſi le ſymbole de la reconciliation des hommes avec Dieu ? & n'eſt-ce point par cette raiſon que l'on en uſoit dans les ſacrifices ? c'eſt ce que nous n'examinerons point ici, & qui eſt d'un genre plus élevé.

4° On nous accoutume dès l'enfance à briſer la coque des œufs auſſi-tôt que nous les avons mangés, & pendant le cours de notre vie c'eſt à quoi nous manquons rarement. Cela même pourtant eſt un reſte d'ancienne ſuperſtition. *Huc pertinet ovorum*, dit Pline, *ut exſobuerit quiſque calices protinus frangi, aut eoſdem cochlearibus perforari.* Or Dalechamp remarque qu'ils en uſoient de la ſorte, afin de prévenir les ſortileges, & de peur que les ſorcieres y écrivant leur nom, elles ne leur attiraſſent quelque malheur.

5° Le nœud des veritables amans eſt fort célébre, & nos Anglois en font encore beaucoup de cas dans leurs intrigues amou-

reuſes : uſage qui vient peut-être du *nœud d'Hercule* qui reſſembloit au caducée de Mercure, & dont ſuivant la remarque de Turnebe, on donnoit la forme aux ceintures des nouvelles mariées.

6° Lors que nous ſentons une chaleur à la joue, ou que l'oreille nous tinte, nous diſons ordinairement que quelqu'un parle de nous ; caprice très ancien, & que Pline a mis au rang des ſuperſtitions. *Abſentes tinnitu aurium præſentire ſermones de ſe receptum eſt*, ſuivant ce diſtique cité par Dalechamp :

Garrula quid totis reſonas mihi noctibus auris ?
Neſcio quem dicis nunc meminiſſe mei.

On ne peut au ſurplus rendre aucune raiſon de ce caprice, à moins que d'imaginer un genie qui prenne la peine de conduire les ſons aux objets éloignés, & qui nous apprenne à entendre par l'attouchement.

7° Quand nous voulons en Angleterre que nos diſcours reſtent dans le ſilence, nous diſons ordinairement : *que ceci ſoit dit ſous la roſe* : expreſſion qui ſeroit raiſonnable, ſi nous concevions dans la roſe une proprieté qui pût la faire regarder comme le ſymbole du ſilence, ainſi que S. Gregoire de Nazianze ſemble l'inſinuer en des vers que l'on a traduits de la ſorte :

Utque latet roſa verna ſuo putamine clauſa,
Sic os vincla ferat, validiſque arctetur habenis,
Indicatque ſuis prolixa ſilentia labris.

Cette expreſſion pourtant eſt ſupportable ; ſi en demandant le ſecret pour des choſes dites ſous la roſe, on veut dire ſeulement que ce qui auroit échapé de libre à table, ne doit point être divulgué ; c'eſt alors une imitation des anciens qui dans leurs feſtins ſe couronnoient de roſes. Les allemands ont en quelque ſorte imité cet uſage des anciens : on voit une roſe dans le plat fond au deſſus de la table dans leurs ſales à manger. Selon d'autres cette expreſſion tire ſon origine de ce que l'amour avoit conſacré à Harpocrate dieu du ſilence, la roſe qui eſt la fleur de Venus, & qu'elle devint l'emblême de l'amour : pour marquer que ſes plaiſirs doivent être enſevelis dans le ſilence ; ainſi que l'exprime ce tetraſtique :

Eſt roſa flos Veneris, cujus quo facta laterent,
Harpocrati matris dona dicavit amor,
Inde roſam menſis hoſpes ſuſpendit amicis,
Conviva ut ſub eâ dicta tacenda ſciant.

8° C'eſt une eſpece de proverbe en Angleterre que la fumée s'adreſſe toujours à la plus belle perſonne. Et quoique cette

opinion ne ſemble avoir aucun fondement dans la nature, elle eſt pourtant fort ancienne. Victorius & Caſaubon en ont fait la remarque à l'occaſion d'un paſſage d'Athénée, où un paraſite ſe dépeint ainſi: »je ſuis toujours le premier arrivé aux bon»nes tables, d'où quelques-uns ſe ſont avi»ſés de m'appeller *la ſoupe*... il n'y a point »de porte que je n'ouvre comme un belier, »ſemblable à un fouet je m'attache à tout, »& comme la fumée je me lie toujours »à la plus belle.

9° On croit qu'il eſt mal ſain de s'aſſeoir les jambes croiſées, ou les doigts entrelaſſés, ou les mains fermées, & nos amis nous diſſuadent de reſter dans ces attitudes. Les anciens avoient la même foibleſſe, ou la même ſuperſtition. *Poplites alternis genibus imponere nefas olim*, dit Pline. Athénée dit que les magiciennes en uſoient ainſi; & c'eſt dans cette poſture que l'on met Junon pour empêcher les couches d'Alcmene. Auſſi, comme le remarque Pierius, on voit dans la medaille de *Julia Pia* la main droite de Venus étendue, avec cette inſcription, *Venus genetrix*. Car les mains pliées avec les doigts entrelaſſés c'étoit le hieroglyphe de l'empêchement, comme le dit Pierius au même endroit.

10° Il y en a pluſieurs qui croyent qu'il

faut obſerver des tems pour ſe couper les cheveux, & pour ſe rogner les ongles, & c'eſt encore un reſte d'ancienne ſuperſtition. C'étoit une impieté chés les romains que de ſe couper les ongles les jours des *nundinæ*, qui revenoient tous les neufs jours. Il y avoit auſſi d'autres jours dans la ſemaine ou l'on évitoit de le faire : voyez ce que dit Auſone, *ungues Mercurio* &c. Au ſecond livre des Rois il eſt fait mention de cet uſage comme d'une ſuperſtition qui avoit achevé de rendre Manaſſé abominable, en ce qu'il obſervoit les jours des payens.

11° Il eſt ordinaire en Angleterre, comme il eſt indifferent en ſoi, de laiſſer croître le poil ſur les ſeins que l'on a au viſage. Cependant Pline nous apprend que cette coutume avoit une origine ſuperſtitieuſe : *nævos in facie tondere religioſum habent nunc multi.* Je dis le même de ces cheveux courts qui forment le toupet, ou de ces cheveux plus longs que les autres, que l'on ne veut point couper. Car autrefois on juroit par ces mêmes cheveux, on en faiſoit des oblations dans des cas particuliers ; on les conſervoit avec un ſoin extrême, on les cheriſſoit : *adjuro*, dit Apulée, *per dulcem capilli tui nodulum.* Je te conjure par ton aimable toupet.

12° Il eſt d'uſage dans preſque toute

l'Europe d'orner de têtes de lions les acqueducs, les tuyaux des fontaines & des reſervoirs : uſage innocent à la verité ; mais qui nous vient des égyptiens leſquels y donnoient un ſens ſymbolique. Ils ornoient de têtes de lions toutes leurs fontaines, parce que le Nil arroſoit leurs campagnes, & rempliſſoit leurs reſervoirs, lorſque le ſoleil étoit dans le ſigne du lion; & il eſt vraiſemblable que c'eſt par quelque raiſon pareille que le grand Mogol a pour armes un ſoleil & un lion.

13° Bien des gens s'imaginent qu'il leur manque quelque choſe, ou comme on dit en Angleterre, qu'ils n'ont pas été benis, quand ils n'ont pas mis leur ceinture. Or bien que la plûpart s'expriment ainſi, & le penſent en effet, ſans en ſçavoir la raiſon ; il ne laiſſe pourtant pas d'y avoir une ſorte de morale renfermée dans le ſentiment & dans l'expreſſion. En effet la ceinture eſt le ſymbole de la réſolution, de la promptitude à agir, qui ſont autant de vertus, quand elles ont pour objet le ſervice de Dieu. Auſſi les Iſraelites mangeoient-ils la pâque les reins ceints. Lorſque le Tout-puiſſant défie Job, il lui commande de ceindre ſes reins comme un homme courageux. S. Pierre s'adreſſant aux fideles, leur dit de ceindre leurs reins, d'être ſobres, & d'eſperer

juſqu'à la fin. Le grand prêtre avoit une ceinture de fin lin. Avoir les reins ceints de vérité, c'eſt une partie de l'habit ſpirituel ; & le prophete Iſaïe, dit que le Meſſie aura la juſtice pour ceinture.

La ceinture, d'ailleurs, ſépare le cœur & les autres parties que Dieu nous demande, des parties inferieures qui ſont les organes des deſirs charnels, & nous rappelle que nous devons purifier notre cœur : de là vient que les juifs quand ils mettent leur ceinture ſont dans l'uſage de ſe benir. C'eſt par là qu'on peut expliquer la doctrine de Pythagore, qui ordonnoit de ſacrifier nuds pieds, afin ſans doute que les parties inferieures étant libres, elles ne fiſſent aucun obſtacle à la ferveur. Achille avoit été plongé dans les eaux du ſtyx, mais parce qu'on le tenoit par le talon, & que cette partie n'avoit point été touchée des mêmes eaux, il y reçut une bleſſure mortelle : ce qui ſignifie qu'il n'avoit été vulnérable que dans la partie inferieure & charnelle de l'homme. C'eſt cette partie d'Eve & de ſa poſterité qui eſt expoſée aux traits de l'ennemi commun, cette partie, dis-je, qui attache à la terre, & qui marche dans les ſentiers de la corruption. C'eſt peut-être par rapport à ce ſens ſymbolique que les prêtres de la loi lavoient leurs pieds avant que

de ſacrifier ; que J. C. lava les pieds de ſes diſciples, & dit à Pierre ; *ſi je ne vous lave les pieds, vous n'aurés point de part avec moi.* C'eſt encore dans la même vue que les prêtres étoient obligés de laver les pieds & les entrailles des victimes, & de brûler, dans les ſacrifices propitiatoires, les deux roignons, la graiſſe autour des flancs, & ſuivant la verſion angloiſe, l'*omentum* qui couvre les entrailles. Mais quand les juifs ſe beniſſoient avoient-ils en vue ces mots de Jeremie. 13. ou Dieu les appelle *ſa ceinture* ; ou bien la ceinture que le prophete eut ordre de cacher dans la caverne du rocher de l'Euphrate, laquelle étoit le type de leur captivité ? C'eſt à de plus habiles que nous à decider.

14° Les tableaux qui repreſentent le pere Eternel ſous la forme d'un viellard ſont dangereux, & dans ces ſiécles ſi fertiles en hereſies, ils pourroient bien ramener le dogme des antropomorphites. Je ſçai qu'on prétend juſtifier ces peintures par le paſſage de Daniel : *Je vis où étoient aſſis les anciens ; leur tête étoit blanche comme de la laine* &c ; mais cet uſage vient peut-être des égyptiens, qui pour repreſenter leur *eneph*, ou le créateur du monde, avoient choiſi la figure d'un vieillard vêtu d'un manteau bleu, tenant dans ſa bouche un œuf qui étoit l'emblême de l'univers. Et certainement ces payens qui

ne veulent pas qu'on peigne le ſoleil & la lune parce qu'étant vus de tous, ils n'ont pas beſoin qu'on en retrace l'idée par des peintures, blâmeront davantage que l'on repreſente des êtres inviſibles. Et celui qui défioit de peindre l'écho riroit ſans doute de la temerité du peintre qui oſe tracer avec des couleurs materielles l'idée de l'être inviſible & ſouverain. En verité les peintures égyptiennes étoient plus ſupportables, & leur maniere de repreſenter la divinité meritoit plus d'indulgence. Pour la repreſenter, ils ſe ſervoient de la tête d'une aigle, d'un crocodile, & d'un œil placé au bout d'un ſceptre, mais leur intention n'étoit pas que l'on crût que Dieu eût rien de tous ces objets; & le peuple tout groſſier qu'il eſt ne pouvoit s'y méprendre.

Quoique le cherubim retraçât quelqu'idée de la divinité on n'imagina point qu'il en eût la reſſemblance. Et comme il eſt dit dans un ſens figuré que Dieu eſt un feu conſumant, il n'y auroit point de crime à le repreſenter par une flamme. Mais il vaudroit mieux ne point repreſenter l'être infini, puis qu'il peut naître de grands inconveniens de toute repreſentation que l'on en feroit. Cependant on ne peut blâmer la figure de l'agneau pour repreſenter J. C. & la colombe, ou les langues ardentes pour repreſenter le *S. Eſprit.*

15° On peint ordinairement le ſoleil & la lune avec des faces humaines ; ce qui peut encore venir des payens qui s'en ſervoient pour déſigner Apollon & Diane ; & chés qui la ſtatue du ſoleil avoit des rayons autour de la tête, qui marquoient la chevelure d'Apollon. Nous paroîtrions trop ſevéres à l'égard des peintres, ſi nous les blâmions de repreſenter les vents avec des faces humaines, & les joues bourſoufflées. Cependant Minutius Felix condamne cette pratique, parce qu'elle vient du paganiſme, où Eole, Borée & les autres dieux des vents étoient dépeints de la ſorte.

16° Je ne craindrai point de bleſſer le myſtere de la reſurrection, ſi je nie que *le ſoleil danſe ordinairement le jour de pâque*. L'écriture ne dit point que le jour même de la reſurrection le ſoleil ait marqué ces tranſports, quoiqu'elle rapporte en d'autres occaſions les miracles qui ont rapport au ſoleil. L'Areopagite que l'éclypſe frappa d'étonnement, ne fait aucune mention de ces mêmes tranſports. Et s'il eſt permis d'outrer juſqu'à ce point la figure, nous pouvons aſſurer que ce même jour il ſe leva deux ſoleils ; que la lumiere parut à la naiſſance du Sauveur, & que les tenebres couvrirent la terre au moment de ſa mort ; mais que ce fut pourtant lumiere en ces deux occaſions, puiſque ces tenebres fu-

rent une lumiere pour les gentils ; & que le ſoleil ſe coucha alors pour la premiere fois ſur l'horizon.

17° On s'eſt formé differentes idées ſur la membrane qui couvre ſouvent la tête des enfans lorſqu'ils ſortent du ſein de leurs meres. On la conſerve avec ſoin comme devant leur être ſalutaire dans leurs maladies, & faire réuſſir leurs projets. Ce n'eſt pas tout ; on en étend les effets juſqu'à ceux qui la porteroient. C'eſt encore une ancienne ſuperſtition dont parle Spartien dans la vie d'Antonin. Il dit que les ſages femmes vendoient ordinairement ces membranes, ou coeffes naturelles, à des juriſconſultes credules qui en attendoient les plus heureux effets pour leurs affaires.

Mais on va comprendre que rien n'eſt plus naturel que cette membrane que l'on apporte quelquefois en naiſſant. Les fœtus ont trois membranes qui les enveloppent dans la matrice ; le chorion, l'amnios, & l'allantoïs. Le chorion eſt une membrane exterieure dans laquelle ſont les arteres, les veines, & les vaiſſeaux umbilicaux qui leur fourniſſent leur nourriture. L'allantoïs eſt une peau mince ſituée ſous le chorion, dans laquelle ſe rendent les ſeparations aqueuſes, afin que leur acrimonie n'offenſe point la peau du fœtus : l'amnios eſt une enveloppe commune qui contient

les

les ſeroſités leſquelles peuvent tranſpirer par la peau. Or il arrive quelquefois qu'en rompant ces membranes le fœtus emporte une partie de l'amnios autour de ſa tête, & cela arrive ſelon Spigelius ou à cauſe de la dureté de cette peau, ou parce que l'enfant eſt trop foible pour s'en débarraſſer. Ainſi, comme il eſt évident, il n'y a ici rien que de naturel, rien qui doive entraîner après ſoi ces prétendus ſignes magiques.

18° Les débauchés diſent qu'il eſt ſain de s'enyvrer une fois le mois, & prétendent en faire une regle de medecine, comme ſi en effet l'art enſeignoit une doctrine ſi extravagante. Avicenne, je l'avoue, medecin arabe d'une grande reputation, & dont la religion ne lui permettoit pas de louer l'uſage, moins encore l'excès du vin, ſemble être de ce ſentiment. Mais Averroes mahometan comme lui, n'en permet l'uſage que juſqu'à la gayeté; ce que Seneque avoit déja fait, & qui étoit approuvé dans Caton. Par gayeté, j'entens l'état où peuvent ſe trouver des hommes ſobres qui ne boivent point juſqu'à déranger leur corps, leur eſprit; tel que peut avoir été celui de Joſeph & de ſes freres, dont l'écriture dit qu'ils s'égayerent, & qu'ils burent largement; or c'eſt d'un pareil état que l'on peut attendre les avan-

tages que ſe propoſoit Avicenne, la diſſipation des ennuis, l'exhilaration des eſprits, la reſolution des humeurs ſuperflues. Mais pour la veritable yvreſſe qui aſſoupit la raiſon ; ſi la religion des americains s'en accommode, & ſi les payens l'admettoient dans leurs ſacrifices, & les autres ceremonies religieuſes, la doctrine & la morale de J. C. la proſcrivent abſolument. Et la religion naturelle qui a excuſé l'yvreſſe de Noé, parce qu'il ne connoiſſoit pas la vertu de la vigne qu'il avoit plantée, n'excuſeroit pas la même action dans ceux qui en connoitroient les effets.

L'yvreſſe pourroit quelquefois être utile à la ſanté ; mais la morale chretienne interdit à l'homme tout ce qui pourroit nuire à ſon ame, & ne permet rien à la medecine de ce que la loi condamne. La medecine, à parler humainement, pourroit ordonner l'acte conjugal pour la ſanté, peut être même un acte illegitime, parce qu'en certains cas il en reſulteroit plus d'avantage pour le corps, mais la morale bannit tout commerce illegitime. Il arrive auſſi que nous approuvons des effets qui partent d'une ſource que nous condamnons. C'eſt ainſi que l'inceſte de Loth a heureuſement donné la naiſſance à Ruth, & par elle au Meſſie ; ce qui pourtant ne diminue en rien le crime que l'yvreſſe fit commettre à ce patriarche.

Si l'on vouloit excuſer l'yvreſſe par le vomiſſement qui la ſuit d'ordinaire, nous répondrions que les égyptiens étoient ſoulagés deux fois le mois par des vomiſſemens naturels, & que la providence nous a fourni dans une infinité de remedes, des moyens innocens d'exciter en nous le même effet, s'il eſt utile à notre ſanté.

19° C'eſt une opinion aſſés répandue que le demon a coutume de ſe manifeſter avec des pieds fourchus; quelque ridicule que paroiſſe d'abord cette opinion, elle peut être vraie en quelque choſe. En effet il a ſouvent paru ſous la forme d'un bouc, animal dont les pieds ſont fourchus; il avoit emprunté cette forme lors qu'il apparut à ſaint Antoine dans le deſert; & les premiers chretiens regardoient les apparitions des faunes & des ſatyres comme des apparitions de Satan. Quelques verſions de la Bible ſemblent confirmer cette idée, & lors qu'au levitique 17. il eſt deffendu de rien offrir aux démons, le texte original employe le mot *ſeghuirim*, c'eſt-à-dire boucs heriſſés, parce que le diable ſe montroit communément ſous cette forme, ſuivant l'explication des rabins & de Tremellius. Et ſi l'on doit en croire les magiciennes, il a paru dans ces derniers tems ſous la même forme, & Bodin en produit pluſieurs exemples; ainſi c'eſt avec raiſon, ſuivant Pie-

rius, que le bouc eſt regardé comme l'emblême de Satan. Ce pouvoit encore être l'emblême du peché, comme dans le ſacrifice annuel des juifs ; ou celui des méchans & des damnés, conformément à ce texte ſacré, où il eſt dit que J. C. ſeparera les boucs d'avec les brebis, c'eſt-à-dire les enfans de Dieu, d'avec les enfans du Demon.

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres opinions, ou pratiques douteuſes.

JE conçois que par les marques des ongles on peut conjecturer quelque choſe de la difference des temperamens, & des humeurs dominantes ; mais les préſages que l'on en tire me paroiſſent inconcevables. Cardan aſſure dans ſon traité *de varietate rerum* qu'il avoit prévû par ces marques tout ce qui lui étoit arrivé de ſingulier ; mais nous n'avons pû en trouver d'autres exemples. Nous n'ajoutons pas foi davantage à ce qu'enſeigne la chiromance, que les taches au haut des ongles ſignifient les choſes paſſées, les taches du milieu marquent les choſes preſentes, & que les taches inferieures préſagent les évenemens futurs : que les taches blanches ſont des marques de bonheur, les taches bleues des marques de malheur ; que celles du pouce

annoncent des honneurs, celles de l'index des richeſſes, & ainſi des autres ſuivant le rapport de chaque doigt avec les planetes dont il tire ſon nom, comme l'enſeigne *Tricaſſus* dans ſon traité *de inſpectione rerum*, mais que *Picciolus* a très-bien refuté. Nous n'éxaminerons point ce que l'on debite au ſujet des lignes qui ſe remarquent dans nos mains, & par leſquelles on prétend prédire les évenemens heureux ou malheureux. Si elles étoient des ſignes de l'avenir, elles devroient l'être auſſi dans les autres animaux, mais particulierement dans les ſinges & dans les taupes en qui nous avons obſervé la ligne de vie, celle du foye &c.

2° On a crû autrefois que ſi on abandonnoit les enfans à l'inſtruction de la nature, ils parleroient d'eux-mêmes la langue primitive, celle que parlerent les premiers hommes. Les chrétiens ont adopté cette idée, & y ont ajouté qu'alors ils parleroient la langue hebraïque, comme étant, ſelon eux, celle d'Adam. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent touché le but; outre la facilité qu'il y auroit à apprendre une langue auſſi utile, on pourroit plus facilement déterminer le vrai ſens des livres que nous avons en cette même langue. Car les ſçavans ne conviennent pas abſolument que l'hebreu qui reſte ſoit le

même que l'on parloit avant la confuſion des langues, & qu'il ſe ſoit conſervé chés les hébreux par Abraham & ſa poſterité ; ou ſi ce n'eſt point plus tôt la langue de Phenicie, & de Chanaan, qu'ils y avoient appriſe pendant qu'ils y demeuroient. J'avoue que la premiere idée me ſemble préferable, & que je panche vers l'opinion de ceux qui croyent qu'à la confuſion des langues il ne s'en forma point une nouvelle pour chaque famille, mais que de la langue originale qui ſe conſerva toujours il ſortit pluſieurs dialectes qui devinrent particuliers. Or ceux qui avoient conſervé l'ancienne pouvoient aiſément entendre toutes les autres. C'eſt pour cela qu'Abraham ſorti de la famille d'Heber put converſer avec les chaldéens, les philiſtins, les égyptiens, ceux de Méſopotamie, & de la Paleſtine, en ramenant les differens dialectes à la langue originale.

3° On craint de tuer les hirondelles, quoiqu'elles ſoient incommodes, ou du moins inutiles ; on ſe perſuade qu'il en réſulteroit quelque malheur. Or il eſt vraiſemblable que c'eſt encore un reſte de ſuperſtition payenne. Elien nous apprend que les hirondelles étoient conſacrées aux dieux penates, & que par cette raiſon on s'abſtenoit de les tuer. On les honoroit encore comme les herauts du printems ; & les rho-

diens, au rapport d'Athenée, avoient une eſpece de cantique par lequel ils celébroient le retour des hirondelles.

4° Il ſe peut que les chandelles ne donnent qu'une lumiere bleuâtre, lorſqu'il y a quelque apparition d'eſprits, s'il arrive en même tems que l'air ſoit rempli d'eſprits ſulphureux; ce qui eſt fréquent dans les mines où les exhalaiſons ont le pouvoir d'éteindre les lampes. Cela pourroit encore arriver lorſque les eſprits ſe manifeſtent ſous la forme de ces exhalaiſons. Mais qui pourroit croire ce qu'on dit des lumignons quand il s'en détache quelque partie qui brille plus que le reſte, qu'ils annoncent lavenue de quelqu'un? Ce phénomene au contraire n'indique autre choſe qu'un air humide & pluvieux qui empêche les parties lumineuſes de ſe répandre, & les fait retomber ſur le lumignon.

5° Le coral n'eſt bon qu'à affermir les dents des adultes; cependant on s'en ſert pour faire ſortir celles des enfans; & c'eſt dans cette vue qu'on leur en donne des colliers. Pour moi je ſuis tenté de croire que cet uſage a ſon origine dans la ſuperſtition, & que l'on ſe ſervoit autrefois du coral comme d'un amulette ou preſervatif contre les ſortileges; car c'eſt ainſi que Pline en a parlé: *aruſpices religioſum coralli geſtamen amoliendis periculis arbitrantur; & ſurculi in-*

fantiæ alligati tutelam habere creduntur.

6° C'eſt une eſpece ſinguliere de *rhabdomance* que la maniere dont on prétend découvrir les mines avec la baguette fourchue du coudrier, que l'on nomme ordinairement la verge de Moyſe. On la preſente ſans la contraindre ; & d'elle-même, dit-on, elle ſe dirige vers l'endroit où il y a des mineraux. Quoique pluſieurs ſe ſoient efforcés d'accrediter ſa vertu, nous embraſſons en attendant que l'on ſoit mieux informé, le ſentiment d'Agricola, qui ſoutient que cette pratique eſt frivole. Il eſt vraiſemblable que la baguette doit ſon origine à la *virgula divina*, ſi celébre dans l'antiquité,& qui vient elle-même des verges magiques des poetes, comme dans Homere la verge de Mercure qui rendit inutile la vigilance d'Argus ; & celle de Circé qui put transformer les compagnons d'Ulyſſe ; & toutes peuvent bien tirer leur origine de celles de Moyſe & d'Aaron. Mais la baguette dont nous parlons ne devoit point porter le nom de Moyſe; car la verge de Moyſe & celle d'Aaron durent être celébres parmi pluſieurs nations, puiſqu'elles furent conſervées dans l'arche juſqu'à la deſtruction du temple de Salomon.

On decide encore aujourd'hui en Angleterre les choſes douteuſes par l'ouverture

ture d'un livre, ou par la chute d'un bâton : ce qui eſt un reſte des divinations de l'ancien paganiſme. La premiere maniere eſt une imitation *des ſorts homeriques* ou *virgiliens*; & c'étoit ſur les vers que le hazard preſentoit que l'on decidoit en ce cas. Ainſi Severe eſpera de monter à l'empire, parce qu'il avoit tiré ce fameux vers de Virgile:

Tu regere imperio populos, romane, memento.

Et l'on crut que Gordien ne regneroit pas long-tems, parce qu'il avoit tiré cet autre vers:

Oſtendent terris hunc tantum fata, nec ultra
Eſſe ſinent.

Et l'on a cherché auſſi ces prédictions dans les livres ſaints, ainſi que le raconte Grégoire de Tours dans la vie de l'empereur Heraclius à l'occaſion de ſon expedition dans l'Aſie mineure.

Pour ce qui eſt de la divination par la chute d'un bâton, c'eſt un reſte des cérémonies augurales; Dieu s'en plaint lui-même par le prophete Oſée 4 : *Mon peuple à conſulté un morceau de bois, & des verges de bois lui ont prédit l'avenir.* C'eſt de cette eſpece de *rhabdomance* que ſe ſervit Nabuchodonoſor, comme le reproche Ezéchiel aux chaldéens. Le roi de Babylone ſe tint ſur l'extrêmité de deux routes differentes; il

fit apprêter deux fléches ; il conſulta des images, il obſerva les foyes des animaux, & ce qui répondit à ſa droite le détermina pour Jeruſalem, c'eſt-à-dire, ſelon Eſtius, que la route qui étoit à ſa gauche conduiſant à Rabbah capitale des Ammonites, & la route qu'il avoit à ſa droite menant à Jeruſalem, il conſulta les idoles, & les entrailles des animaux, il jetta des fléches en l'air, & parce qu'elles tomberent à ſa droite, il ſe détermina à marcher contre Jeruſalem. Ce genre de divination par les fléches étoit auſſi d'uſage parmi les ſcythes, les alains, les germains, les africains, & ſurtout les algeriens. La divination d'Eliſée fut d'une autre eſpece ; lorſqu'en tirant une fléche par une fenêtre ſituée à l'orient, il prédiſoit la ruine des ſyriens, l'eſprit de Dieu le conduiſoit ; & lorſque par les trois coups dont Joas frapa la terre avec une fléche, il prédiſoit le nombre de ſes victoires, *reg.* 13. 15.

8° Je ne puis approuver que l'on donne encore aujourd'hui aux differens jours de la ſemaine les noms que les payens leur avoient donnés. Il faut en chercher l'origine, juſque chés les anciens égyptiens, ſuivant la remarque de Dion. Ces peuples impoſerent donc aux jours de la ſemaine les noms des ſept planetes qu'ils regardoient comme des divinités. Ils conſacré-

rent à chacune ſon jour particulier non ſuivant l'ordre où elles ſont placées dans le firmament, mais ſuivant une meſure de muſique appellée *diateſſaron*. Car en commencant par Saturne la plus élevée des planetes à qui le ſamedi étoit conſacré, ils laiſſoient Jupiter & Mars pour venir au ſoleil, à qui ils avoient conſacré le dimanche; & pour venir au lundi, ou jour de la lune, ils laiſſoient encore Venus & Mercure; & ainſi des autres. Ils conſerverent le même arangement en partageant le jour en 24. heures ſelon l'ordre naturel des planetes. Car commençant leur calcul par Saturne, Jupiter, Mars, &c. juſqu'à 24, le jour ſuivant tomboit ſur le ſoleil, d'où comptant encore le même nombre de 24. le jour ſuivant tomboit ſur la lune qui faiſoit le lundi, & ainſi du reſte, ſuivant ce qui ſe pratique encore aujourd'hui.

Les juifs obſervent le même ordre ſur des fondemens à peu près pareils, comme on peut le voir dans leurs ouvrages aſtronomiques touchant les heures planetaires & les nativités. Car ils tracent à intervales égaux ſept triangles, dont les baſes ſont les ſept côtés d'une figure ſeptilaterale décrite dans un cercle. Les noms des planetes ſont placés aux angles ſelon leur ordre naturel: en ſorte qu'en commençant par Saturne, & tirant des lignes d'un angle à

l'autre, juſqu'à ce que l'on ait décrit ſept triangles ſur les baſes des ſept côtés de la figure ſeptilaterale, il ſe trouvera que les triangles ſe ſuccederont dans l'ordre ſuivant : le premier étant fait pour Saturne, le ſoleil & la lune, c'eſt-à-dire pour le ſamedi, le dimanche, & le lundi, le reſte ſuivra pour les autres jours de la ſemaine. On trouve cette figure dans Gaffarelle chap. 11. & dans Fabric. Paduan.

Mais quoiqu'ils euſſent ſuivi l'ordre établi des planetes, il eſt à remarquer qu'ils leur avoient attribué d'autres noms, & leur en avoient impoſé qui deſignoient leur principale vertu, comme on l'obſerve ſur tout dans leurs planetes rouges & éclatantes qui ſont celles de Mars & de Venus. Mais ce changement dans les noms ne les empêcha pas de leur attribuer des vertus, & ils n'oublierent pas ces planetes remarquables que Dieu lui-même admit dans le tabernacle, ſi l'on peut admettre ce que l'on a conjecturé du chandelier d'or ; & dont ils ont dit que la tige deſignoit le ſoleil, & les branches les planetes qui ſont autour de cet aſtre.

9o. Nous éviterons de nous étendre davantage ſur des articles de même nature ; nous demandons ſeulement quels effets naturels on doit attendre d'une pierre creuſe que l'on aura ſuſpendue dans une écurie,

pour ſe garantir du cochemar ; ou de morceaux de potences pour ſe guerir des fiévres tierces ; ou de ſe frotter les mains au clair de la lune, pour enlever des verrues ; ou de toucher un cadavre, pour ôter les taches de la peau ? ce que l'on doit croire de ces opinions reçues parmi nos femmes d'Angleterre, que la premiere côte rôtie d'un bœuf ſalé eſt un remede ſpecifique pour les pertes de ſang ; que piſſer ſur de la terre fraichement remuée par une taupe provoque les regles ; que ſi le col d'un enfant ne ſe roidit que quelques heures après ſa mort, c'eſt un ſigne qu'il mourra bientôt quelqu'autre perſonne de la même famille ; que ſi une femme enceinte regarde un cadavre, ſon enfant aura le teint pâle & livide.

Nous abandonnons tous ces articles aux recherches de nos curieux, contents de leur avoir ouvert une auſſi ample carriere. En attendant nous eſperons qu'ils recevront favorablement ces eſſais, & qu'ils excuſeront les fautes qui auront pû nous échaper.

Diſce, ſed ira cadat naſo rugoſaque ſanna,
Dum veteres avias tibi de pulmone revello.

ESSAI
SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE VI.

De pluſieurs opinions qui ont rapport à la coſmographie ou à l'hiſtoire.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il eſt impoſſible de ſçavoir préciſément le tems de la création.

L'ORIGINE ou le commencement du monde n'eſt guere moins impénétrable que ſa durée ou ſa fin ; & comme il y auroit de la préſomption à vouloir pénetrer celle-ci, on ſe flatteroit inutilement, ſi l'on prétendoit découvrir préciſément celle-là. Si l'on conſidere les recherches qui ont été faites juſqu'ici, les difficultés innombrables qui ſe ſont preſentées dans cet examen, la maniere differente dont penſent

les hommes, & l'imperfection de leurs découvertes, on conviendra de ce que j'avance ici.

1° L'hiſtoire payenne ne nous inſtruit point ſur cet article ; on n'y apperçoit aucun fait d'où elle date ſon commencement. Quelques-uns mêmes des plus reſpectables, bien loin de marquer un point fixe, donnent comme un axiome l'éternité du monde. Ce dogme ſuit naturellement du ſyſtême d'Epicure. Ariſtote tâche de le prouver dans ſon traité *de cœlo* par des raiſonnemens qui ont l'air de demonſtrations, il y argumente conſequemment ſelon ſes principes ; car il tâche d'y établir une generation phyſique, & une matiere premiere qui ne reconnoît d'autre auteur qu'elle même. Moyſe ſeul ne nous laiſſe rien à deſirer dans ſon hiſtoire de la création, c'eſt-à-dire de la production de toutes choſes hors du ſein du neant, & de la formation de la matiere, & de ſon arrangement.

D'autres loin de marquer ce point fixe ont ſoutenu des opinions qui ne peuvent ſe concilier ni avec la chronologie, ni avec la raiſon. Ils ont prétendu que les hommes avoient été produits à la maniere des plantes, chacun dans ſon climat, & dans la region qu'ils ont occupées, & ils leur ont donnés des noms qui expriment leur propre ſentiment. C'eſt pour cela que les athe-

niens ſe nommérent αὐτόχθονες ou *aborigines*, & qu'ils portoient un inſecte d'or ſur leurs têtes. Et Jule Ceſar donna le même nom aux habitans des provinces interieures de la grande Bretagne. Mais il faut ranger cette opinion avec celle de la generation des geans : elles ſont également contraires aux principes d'une ſaine philoſophie, & plus encore à ceux de la theologie qui nous enſeigne que tous les hommes deſcendent d'Adam, que le monde entier fut enſeveli dans les eaux du deluge, & que le genre humain ayant péri nous deſcendons tous maintenant des fils de Noé qui furent conſervés. Il n'y eut donc jamais de veritable autochthone, ou d'homme iſſu de la terte qu'Adam ; car la femme qui fut formée d'une de ſes côtes en étoit éloignée d'un degré ; & quoique ſa production ne tienne rien de la generation, elle fut pourtant en un ſens ſeminale. Car ſi l'idée de tout l'animal eſt contenue dans chaque partie d'où coule la ſemence, Adam étoit en raccourci dans la côte qui étant animée conſtitua la premiere femme. Ainſi cette opinion touchant l'origine de l'homme & le commencement du monde a plus d'analogie avec ſa fin. Car l'homme alors ſera veritablement reproduit de la terre ; les tombeaux pouſſeront des ſemences cachées, & les hommes germant de nouveau ſor-

tiront une ſeconde fois du chaos.

D'autres dans leurs recherches ſur l'origine des choſes ou celle du genre humain, ſans s'arrêter à la chronologie ſe ſont fondés ſur les conjectures des philoſophes. C'eſt ainſi que les ſcythes & les égyptiens ſe diſputant l'ancienneté de leur nation, ceux-ci s'appuyerent ſur la fertilité de leurs terres, & conclurent que les hommes s'étant établis où ils avoient trouvé plus abondamment de quoi ſe nourrir, l'Egypte qui étoit la plus fertile des regions étoit auſſi la plus ancienne.

Les ſcythes quoi que plus peſans & plus phlegmatiques raiſonnoient plus juſte, ils tiroient leurs preuves des deux élemens actifs l'eau & le feu, qui ſont les principes de toutes choſes. Car, diſoient-ils, s'il y eut d'abord une confuſion de toutes choſes, & ſi le feu prédominoit, il ſuit que la partie la plus froide de la terre ſe découvrit la premiere comme elle fut la premiere capable de recevoir des habitans. Mais ſi au contraire toute la terre fut d'abord envelopée ſous les eaux, il eſt conſtant que les parties les plus élevées ont dû paroître les premieres. Or ils prouvoient que tel étoit le pays qu'ils habitoient. Ces raiſons qui prouvoient contre les égyptiens ne prouvoient pas en effet que les ſcythes fuſſent très anciens. Car, au rap-

port d'Herodote, ils ne comptoient que deux mille ans depuis leur premier roi Pargitaus juſqu'au tems de Darius.

Les égyptiens inventerent un autre moyen pour établir leur antiquité. Selon le même Herodote, Pſammitichus fit élever par des chévres deux enfans qu'il ſépara de tout commerce avec les hommes; de là il concluoit que la nation dont ces enfans parleroient la langue, devoit ſans contredit être reputée la plus ancienne. Mais il oublia que la parole vient par inſtruction, & non par inſtinct, qu'elle a ſa ſource dans l'imitation, & non pas dans la nature, & que les hommes à cet égard ne ſont qu'une eſpéce de perroquets qui expriment d'abord les idées des choſes par les termes ſimples qu'on leur a appris, que par la réflexion ils en forment enſuite des propoſitions, & qu'enfin ils arangent avec le même ſecours les propoſitions pour en former des raiſonnemens ſuivis. Et quoique la chronologie de Manethon égyptien remonte fort haut, & qu'il ſoit certain que cette région fut peuplée par Mitzraïm, nom que les juifs donnent encore à l'Egypte; quoique l'écriture même rapporte ſouvent des choſes d'où l'on peut inferer une grande antiquité; il eſt certain pourtant qu'elle n'eſt point démontrée par la partie éxacte de leur chronologie. Car Pto-

lomée auſſi égyptien ne commence ſon calcul aſtronomique qu'à Nabonaſſar que quelques ſçavans croyent le même que Salmanaſar. Si l'on peſe bien l'argument qu'ils tiroient de la fertilité de leurs terres, on verra qu'il détruit plus tôt leur antiquité, qu'il ne l'établit; du moins s'il eſt vrai que cette région ſi fertile ne fut autrefois qu'un grand lac, ou même une partie de la mer, dont les eaux bourbeuſes du Nil avoient enfin après un long eſpace de tems formé des terres fermes & habitables, comme le dit Herodote ſur la tradition des égyptiens, & ſur des inductions très-vraiſemblables: enſorte que cette région ſe nommoit *fluvii donum* preſent du fleuve.

Enfin, il y a à la verité des peuples dont les regiſtres remontent fort loin; mais les plus éxacts d'entr'eux ne prouvent point qu'ils aillent juſqu'au commencement du monde, & rien n'y indique l'époque de la création. Les plus authentiques ſont ceux des chaldéens, qui pourtant au tems d'Alexandre ne remontoient pas juſqu'au deluge. Car Ariſtote, au rapport de Simplicius, ayant chargé Calliſthene qui accompagnoit Alexandre à Babylone, d'éxaminer leurs regiſtres, Calliſthene trouva q'u'il ne remontoient que juſqu'à 1903 ans, ce qui étoit 95 ans au deſſous du deluge.

Les peuples d'Arcadie ont toujours paſſé

pour très anciens, & l'on diſoit d'eux en proverbe qu'ils éxiſtoient avant la lune, *lunâ gens prior illa fuit*, dit Ovide : *ſidus poſt veteres Arcades editum*, dit Seneque. Mais ces expreſſions, ſuivant la remarque de Cenſorin, ſignifioient ſeulement que ces peuples avoient meſuré le tems par des années lunaires, même avant les grecs.

Puis donc que nous ne pouvons tirer des payens aucun éclairciſſement ſur cette matiere, il ne nous reſte qu'à conſulter ceux qui ont bâti ſur la chronologie de Moyſe, lequel diſtingue éxactement les tems par des époques extremément remarquables; comme depuis la création juſqu'au deluge; depuis le deluge juſqu'à la naiſſance d'Abraham, depuis la naiſſance d'Abraham juſqu'à la ſortie de l'Egypte &c. Or nous ne pouvons compter dans cette claſſe que les juifs, les ſamaritains, les chrétiens. Pour ce qui regarde les juifs, ils ne s'accordent point dans leur calcul, ainſi que Bodin l'a remarqué de Baal Seder, de rabbi Naſſom, & de quelques autres qui ne font monter l'âge du monde qu'à 5400 ans. Cette diverſité eſt encore plus frapante dans Philon & dans Joſeph qui ne s'accordent point entr'eux ſur la durée des intervalles convenue entre les autres auteurs de leur nation. Philon ne compte que 920 ans depuis la ſortie d'Egypte juſ-

qu'à la conſtruction du temple de Salomon, & Joſeph en compte 1062. Philon ne compte que 440 ans depuis la conſtruction de ce temple juſqu'à ſa deſtruction, & Joſeph compte 470. Philon compte depuis la création juſqu'à la deſtruction du temple 3373 & Joſeph 3513. Philon compte ſeulement 1718 ans depuis le deluge juſqu'à la deſtruction du temple, & Joſeph en compte 1913.

Les ſamaritains different dans leur calcul, de ceux-ci & de tous les autres ; car depuis la création juſqu'au deluge ils ne comptent que 1302 ans. Ce qui vient de la difference de l'âge auquel il eſt dit que les patriarches engendrerent. Car au lieu que le texte hebraïque, & les verſions grecque & latine portent que Jared avoit 162 ans, lorſqu'il engendra Enoch, le ſamaritain ne lui en donne que 62. Or les ſamaritains n'étoient pas incompetans en matiere de chronologie ; car ils reconnoiſſoient le pentateuque, & leur texte paroît plus pur que celui des juifs qui l'ont alteré de pluſieurs manieres, ſurtout dans les paſſages qui contiennent des prédictions touchant le Meſſie, ſuivant la remarque de Tertullien, & de S. Chriſoſtome &c. S. Jerome avoue qu'il lui a fallu ſouvent recourir au texte ſamaritain, entr'autres à l'occaſion de cet endroit du deuteronome 27 : *Maledictus omnis qui non permanſerit in*

omnibus quæ ſcripta ſunt in libro legis : d'où S. Paul infere qu'on ne peut être juſtifié par la loi, & il cite le texte des ſeptante. Or les juifs pour s'ouvrir un ſubterfuge ont effacé le mot qui ſignifie *tout*, en quoi conſiſte principalement l'énergie de la loi, & la force de l'argument de S. Paul ; & ce texte eſt entier dans le Pentateuque ſamaritain.

Pour les chrétiens dont nous devrions attendre des calculs plus uniformes & plus exacts, ils tombent en des contradictions ſi manifeſtes qu'il n'eſt pas poſſible de les concilier. 1° Les latins ne ſont point d'accord entr'eux, & ſans nous arrêter aux calculs de S. Auguſtin, & du venerable Bede, il paroît que les modernes ſont dans le même cas. Joſeph Scaliger ſuivi par Helvicus rapporte la création à l'an 765. de la periode julienne, & compte 3947. ans depuis la création juſqu'à la naiſſance du Sauveur. Le pere Petau très habile chronologiſte, met la création à l'an de la periode julienne 730. & compte juſqu'à la nativité 3983 ans : en quoi, comme on le voit, il differe de Scaliger d'environ 40 ans.

2° Les calculs des grecs ſont encore plus irreguliers. Si nous remontons juſqu'aux anciens, nous verrons que Clement d'Alexandrie, maître d'Origene, comptoit 5664 ans depuis la création du monde juſqu'à

la naiſſance du Sauveur ; car au 1. livre de ſes ſtromates il compte depuis Adam juſqu'à la mort de Commode 5858 ans. Or il place la mort de cet empereur ſous l'an 194, depuis J. C. & ſi l'on ſouſtrait ce nombre du premier, il reſtera 5664 ans. S. Theophile évêque d'Antioche, compte 5515 ans juſqu'à l'incarnation ; car dans ſon premier livre dédié à Autolychus il compte depuis Adam juſqu'à Aurelius Verus 5695 ans. Or cet empereur mourut l'an 180 de l'ere chrétienne ; & ce nombre étant retranché du premier, il reſte 5515. Jule Africain n'en compte que 5500. Euſebe & Oroſe ne s'en éloignent guere, mais ils vont au delà des 5000.

On a réduit, ſuivant la remarque du pere Petau, le calcul des grecs modernes à deux ou trois differens. Le premier qui a été ſuivi par Nicephore, Theophane, & Maxime compte 5501 an juſqu'à l'incarnation. L'autre en compte 5509, & c'eſt celui qu'adopte l'égliſe de Conſtantinople, & que les Moſcovites ſuivent auſſi, comme je l'ai veu par la date des lettres de leur monarque, où notre preſente année 1645 eſt miſe comme la 7154 depuis la création du monde : ce qui s'accorde parfaitement avec ce dernier calcul de 5509 ; car en y ajoutant 1645. le pro-

duit ſera 7154. Et cette chronologie ſert à entendre pluſieurs auteurs grecs ; c'eſt auſſi par là qu'on doit expliquer ce que dit Martin Cruſius dans ſon hiſtoire turcogreque, que Mahomet II prit la ville de Conſtantinople l'an 6961. Or ſuivant cette chronologie, la celébre prédiction de rabbi Elias ſi vantée par les juifs, & par les chrétiens, que le monde ne dureroit que 6000 ans a été depuis long-tems confondue. Car ſuivant ce calcul, il y a long-tems que l'année ſabbatique, ou le ſeptiéme millenaire dans lequel le monde devoit finir, eſt paſſée. Nous ſommes déja bien avancés dans le huitiéme millenaire, & dans les jours typiques qui figuroient ces millenaires. Mais ce que Marc Leon juif de nation a imaginé de la fin des cieux mêmes excede tous les calculs qui ſe feront jamais. Car bien qu'il ait conçu que les élemens, & tout ce qui en a été formé devoit s'aneantir dans le millenaire ſabbatique, il ne peut comprendre que les cieux periſſent avant le terme de ſept fois ſept millenaires, ou avant un parfait jubilé de millenaires.

On voit donc combien il eſt difficile de rien établir de certain ſur cette matiere ; car non ſeulement les juifs & les ſamaritains ne ſont point d'accord entr'eux ; mais chaque auteur a quelque choſe qui lui eſt particulier. Or comme il eſt impoſſible qu'ils

qu'ils ayent tous raiſon, il eſt auſſi tres difficile de decider lequel d'eux tous a mieux rencontré. De là vient que le pere Petau declare qu'il faudroit être inſpiré pour cela, & que Dieu ſeul peut fixer ce calcul. On ne doit donc pas ſe plaire beaucoup à ces ſortes de diſputes que quelques-uns ont portées trop loin ; comme on ne doit pas s'attacher à connoître le jour précis de la création, & ſi le monde a été créé dans le mois de mars ou dans celui d'octobre ; dans la pleine lune ; ou dans le croiſſant &c.

Or la ſource de cette diverſité, c'eſt la diſcordance des textes dans les bibles hebraïques & grecques ; car toutes les verſions ſe ſont faites ſur l'une ou ſur l'autre : les livres ſacrés de l'ancien teſtament ayant d'abord été écrits en langue hebraïque, & traduits enſuite en langue grecque. Cependant il ſemble que l'on devroit ſe fier davantage au texte hebraïque, parce qu'on a pris, pour le conſerver dans ſa pureté, toutes les précautions que la prudence humaine pouvoit ſuggerer. Rabbi Ben Maimon nous apprend que s'il étoit arrivé qu'en le copiant, on eût écrit deux fois une même lettre, ou que ſi une lettre en touchoit de trop près un autre, on ne recevoit point cette copie pour l'uſage des ſynagogues, & que l'on en permettoit ſeulement l'uſage dans les écoles, & dans les familles parti-

culieres : que non ſeulement ils ſeparoient & chiffroient les differentes ſections de la loi, mais qu'ils portoient le ſcrupule juſqu'à compter le nombre des mots, & à le marquer au frontiſpice de chaque livre. Cependant il s'y gliſſa un grand nombre de fautes que Morin a exactement marquées dans la préface qu'il a miſe à la tête de la verſion des ſeptante.

Pour ce qui regarde cette verſion la premiere de toutes & par conſequent plus ancienne que la chaldaïque, elle fut entrepriſe à la ſollicitation de Ptolomée Philadelphe, qui vouloit en enrichir ſa magnifique bibliotheque. Le grand prêtre lui envoya ſix docteurs de chaque tribu, qui en achevérent la traduction. S'il eſt vrai que ces 72 juifs travaillerent dans des cellules ſeparées, & que la verſion de chacun d'eux ſe trouva conforme en tout juſqu'à une virgule, comme l'aſſurent Joſeph & Philon, circonſtance pourtant qui ne ſe trouve point dans Ariſtée lequel a fait un traité ſur ce ſujet, cette verſion doit être regardée comme faite par une ſorte d'inſpiration. Quant à leur calcul, le ſçavant Iſaac Voſſius prouve par leur chronologie que le monde eſt plus ancien de 1440 ans, que ſelon la chronologie ordinaire.

La verſion des ſeptante fut d'abord tres reſpectée, & c'eſt d'elle que les philoſo-

phes payens ont tiré pluſieurs idées touchant la création ; c'eſt cette verſion que les évangeliſtes, les apôtres & le Sauveur même ont citée. Les juifs qui s'étoient établis dans la gréce s'en ſervoient. Les premiers chrétiens, & les anciens peres de l'égliſe la préfererent à celle d'Aquila, de Theodotion & de Symmaque ; car la verſion latine de S. Jerôme, nommée depuis la vulgate, ne parut que huit ſiecles après celle des ſeptante ; quoiqu'il y eût déja une autre verſion latine qu'on appelloit l'italique, & qui ſe perdit dans la ſuite, celle de S. Jerôme ayant été generalement adoptée. Celle-ci pourtant eût été inutile, comme l'avoue S. Jerôme lui-même, ſi les copiſtes n'avoient point alteré la verſion des ſeptante. Mais outre que ceux d'egypte & d'Alexandrie ſuivoient la copie d'Heſychius ; ceux d'Antioche & de Conſtantinople la copie de S. Lucien martyr, & d'autres celle d'Origene, la verſion des ſeptante fut très corrompue non ſeulement par les copiſtes, mais encore par la malice des juifs, comme le declare S. Juſtin martyr dans ſon dialogue avec Tryphon, & comme Morin la démontré par pluſieurs exemples.

Toutes les verſions qui ont paru depuis ont été faites ſur celle-ci, ou plus tôt ſur le texte hébreu, & ſur le texte grec ; car

les interpretes ont ſuivi tantôt l'un, & tantôt l'autre, ſelon qu'ils en trouvoient le ſens plus conforme à la verité.

Or il eſt à remarquer, ſans que l'on ſçache comment la choſe eſt arrivée, que ces deux textes varient ſouvent dans les genealogies, & même dans la chronologie; car les ſeptante ont inſeré un Cainan comme fils d'Arphaxad, & pere de Salé, dont le texte hébreu ne fait point mention, faiſant Arphaxad lui-même pere de Salé; mais leur difference eſt bien plus marquée par rapport au tems qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au deluge, le texte grec comptant près de 600 ans plus que le texte hébreu, & que la chronologie commune. Et cette variation dans un eſpace comme celui-ci, toute conſiderable qu'elle eſt, ne doit point ſurprendre, puis qu'ils ont varié ſur des nombres particuliers où il étoit plus facile de s'accorder. Ainſi le texte hébreu, & la vulgate dans la prophetie de Jonas portent: *encore quarante jours, & Ninive ſera détruite*: au lieu que la verſion des ſeptante dit en termes exprès τρεῖς ἡμέρας, encore trois jours. Et cette difference n'eſt pas nouvelle, puiſque S. Auguſtin & Theodoret l'ont remarquée, & l'ont attribuée à la negligence des copiſtes. Ainſi ſelon que l'on a ſuivi l'un ou l'autre texte, on a fait des calculs

bien differents, & c'eſt ce qui a cauſé dans l'hiſtoire tant de difficultés que les chronologiſtes ont bien de la peine à demêler.

D'ailleurs ſuppoſé que les textes s'accordaſſent & fuſſent parfaitement conformes, il ne ſeroit pas facile encore de faire une chronologie exacte, & de fixer les époques particulieres. Les doutes ſur le tems précis des juges ſont inſurmontables ; la ſucceſſion des rois, & la durée de chaque regne ne ſont pas moins embrouillées ; & il eſt incertain ſi l'on doit prendre les années de leur vie & de leur regne pour des années completes, ou ſeulement pour des années commencées. Car il eſt aſſés vraiſemblable qu'en marquant l'âge des premiers patriarches, Moyſe a évité les fractions, & qu'il a choiſi des nombres ronds, quoique peut-être ces patriarches avoient vêcu quelques années plus ou moins : par exemple, il eſt dit de Noé, qu'il avoit préciſément cinq cens ans lorſqu'il engendra Sem, car on trouve cette expreſſion en pluſieurs autres occaſions. C'eſt ainſi que nous appellons les ſeptante ceux qui firent la verſion greque des livres ſaints, quoiqu'ils ayent été au nombre de 72. De même il eſt dit que J. C. fut trois jours dans le tombeau : *comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine*, dit S. Matthieu, *ainſi ſera le fils de l'homme trois jours & trois nuits*

dans le ſein de la terre. Cependant il ne reſta que deux nuits dans le tombeau, puis qu'il y fut mis l'après midi du premier jour, & qu'il reſſuſcita le troiſiéme jour de grand matin.

Suppoſé encore que le nombre de ces années fût bien certain, il ſeroit encore très difficile de trouver le point d'où il faudroit commencer les calculs, le texte s'expliquant ici d'une façon obſcure; ainſi lors qu'on lit dans l'exode que les enfans d'Iſraël demeurérent 430 ans en Egypte, cela ne peut s'entendre à la rigueur depuis leur arrivée en cette region, car le ſejour qu'ils y firent fut beaucoup moins long; mais ce calcul doit commencer à l'alliance que Dieu fit avec Abraham, & comprendre en même tems leur ſejour paſſager dans la terre de Chanaam, comme le dit S. Paul dans ſon epitre aux Galates 3. *l'alliance qui a été confirmée par le Seigneur en J. C. ne peut être abolie par la loi qui n'eſt venue que 430 ans après.* La même choſe eſt arrivée par rapport à leur captivité à Babylone, qui ſelon le prophete Jeremie, devoit durer 70 ans. *Tout ce pays ſera deſolé & ces peuples ſerviront le roi de Babylone pendant 70. ans.* Or les difficultés touchant le commencement de cette captivité ne ſont pas en petit nombre. Car ce peuple a éprouvé trois captivi-

tés remarquables. La premiere tombe ſur la troiſiéme ou quatriéme année de Joachim, & la premiere de Nabuchodonoſor, lors que Daniel fut emmené captif. La ſeconde arriva ſous Jechonias, & la huitiéme année de ſon regne. La troiſiéme & la plus déplorable arriva ſous le regne de Sedecias & la 19 de Nabuchodonoſor, lorſque la ville & le temple furent brulés. Or ſuivant leur maniere de penſer, les uns ont commencé leur calcul par une de ces captivités, & les autres par une autre captivité. Mais le ſentiment qui s'accorde le mieux avec la prophetie eſt celui qui commence à la premiere année de Nabuchodonoſor, & finit à la premiere du regne de Cyrus ſur les Babyloniens, quoique le prophete Zacharie commence à compter de la derniere 1, 12 : *ô Dieu des armées juſques à quand differerez-vous à faire miſericorde à Jeruſalem & aux villes de Juda, contre leſquelles votre colere s'eſt émue* ! voilà déja 70 années. Or le prophete ne parle de la ſorte que dans la ſeconde année de Darius fils d'Hyſtaſpes, c'eſt-à-dire environ 18 ans plus tard que Jeremie.

Ainſi quoique la prophetie de Daniel touchant les 70 ſemaines renferme une verité inconteſtable, elle contient pourtant des difficultés qui ont fort embaraſſé les ſçavans. L'embarras eſt de rapporter ce

nombre de 70 fois 7 années à la naissance ou à la passion de J. C. & de fixer le tems précis que Daniel avoit choisi pour en commencer le calcul. Car c'est ainsi que lui parle l'ange Gabriel : *Sachez donc ceci, & gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné pour rétablir Jerusalem jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines, & 62 semaines, & les places & les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi des tems fâcheux & difficiles : & après 62 semaines le Christ sera mis à mort.* Or l'edit pour rétablir Jerusalem est le point chronologique, & ce n'est pas une petite difficulté que d'en marquer le tems précis. Car il y eut quatre edits portant la même chose, l'un de la premiere année de Cyrus, l'autre de la seconde de Darius ; le troisiéme & le quatriéme dans les années quatriéme & cinquiéme d'Artaxerxe longuemain. C'est à ce dernier edit que commence la commission de Nehemie, & que le P. Petau s'est fixé. Or il n'est pas surprenant que ces prédictions ayent leurs difficultés, puis que l'on n'est pas encore convenu du tems précis de la naissance de J. C. ni de l'âge qu'il avoit au tems de sa passion. S. Clement & Tertullien veulent qu'il soit mort à 30 ans. S. Irenée qui a vêcu plus près de son tems, lui donne entre 40 & 50 ans.

Longomontanus

Longomontanus aſtronome moderne tâche de réſoudre cette difficulté par l'apogée du ſoleil. Il conçoit l'excentricité invariable, & l'apogée variant tous les jours d'un ſcrupule, 2 ſecondes & 50 troiſiémes &c. C'eſt pourquoi, dit-il, ſi au tems d'Hipparque, c'eſt-à-dire l'an de la periode julienne 4557 le ſoleil étoit dans le cinquiéme degré des gemeaux, & ſi au tems de Tychobrahé, c'eſt-à-dire l'an de l'ere chrétienne 1588 & du monde 5554, le ſoleil étoit avancé dans le cinquiéme degré du cancer, on doit conclure de la proportion de ſon mouvement, qu'au moment de la creation il s'eſt exactement trouvé dans le commencement du belier, & ſon perigée dans la balance. Mais, ſuivant l'obſervation du P. Petau, on ne peut ſe fier à ce calcul, tout vraiſemblable qu'il paroît, & tout ingenieux qu'il eſt; parce que l'on n'eſt point convenu, & qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer en combien de tems préciſément l'apogée paſſe par un degré.

Enfin, malgré ces difficultés qui nous privent de calculs exacts, nous pouvons nous attacher à la chronologie reçue; ces differences n'alterant en rien les myſteres de l'incarnation & de la paſſion du Sauveur à quoi ſe terminent toutes les propheties quoique d'une maniere plus obſcure que celle de Daniel: telles furent la prédiction

faite à Eve dans le paradis, celle de Balaam, celles d'Iſaïe, & des autres prophetes, & cette prédiction celebre du patriarche Jacob : que le ſeptre ne ſeroit point ôté de Juda que le *Silo* ne fût venu.

En effet que l'on place la naiſſance de J. C. à telle année que l'on voudra depuis la deſtruction du premier temple ou ſon rétabliſſement ; depuis le deluge ou la creation, il eſt toujours certain qu'il eſt venu dans l'accompliſſement des tems. Il n'eſt donc pas de la même importance de ſçavoir le tems précis de ſa venue, que d'être aſſuré s'il eſt venu ; le dernier doit nous conſoler ; & l'ignorance du premier point, qui n'eſt qu'un point de critique, ne doit point nous affliger. Il ſeroit plus conſolant de ſçavoir quand il doit revenir ; mais cela même ne doit point nous inquieter. En vain tenterions-nous de l'approfondir, Dieu ſeul le ſçait, & il s'en eſt reſervé la connoiſſance : ce ſeroit nous oublier nous-même, & notre propre origine, que de vouloir ſonder cet abîme. Nul homme ne ſçait quand arrivera la fin du monde, ou de quoique ce ſoit de ce qu'il renferme. Dieu la voit, parce que tout lui eſt preſent. Il ſçait notre deſtinée, mais il ne connoît point de fin en lui-même, & c'eſt par là que ſa ſcience n'a point de bornes.

CHAPITRE II.

Que les recherches ſur la ſaiſon préciſe où le monde a été créé ſont incertaines & frivoles.

S'Il y a des hommes qui ſe bornent à demander en quelle ſaiſon le monde a été créé, d'autres oſent le décider. Mais la queſtion étant faite par rapport à la terre entiere, n'eſt-ce pas renoncer à la droite raiſon, que d'aſſigner une ſaiſon particuliere, puiſque la création appartient aux quatre ſaiſons : car le ſoleil, n'importe en quel ſigne du zodiaque il ſoit, diſtingue & détermine les ſaiſons en tout tems, & cela ou en même tems par rapport à la terre entiere, ou ſucceſſivement par rapport à chacune de ſes parties. Ainſi en ſuppoſant que le ſoleil au moment de ſa création ſe ſoit trouvé dans la balance ce qui fait l'automne pour quelques régions, il auroit été aſſés éloigné du pole arctique pour y faire l'hiver ; car dès lors il commence à ſe montrer au pole méridional. Tous les climats ſous l'équateur auroient eu en même tems l'été. Dans la latitude du capricorne on auroit eu le printems, parce que le ſoleil ſe ſeroit trouvé dans ſon aſcendant par rapport à ces climats, & dans la latitude du cancer on auroit eu l'automne, parce que le ſoleil ſe

ſeroit montré à ces climats ſur ſon declin.

Et ſi nous prenons à la lettre ce que Moyſe a écrit conformément aux idées populaires, tel fut l'état du premier jour. Car quand le ſoir fut arrivé dans un certain degré de longitude, il fut en même tems matin pour d'autres, & lorſqu'il fut nuit pour les uns, il fut jour pour ceux qui leur étoient oppoſés. Ainſi la queſtion, ſi le Sauveur apparoîtra dans ſon dernier avenement à la pointe du jour, de même qu'il eſt reſſuſcité à la pointe du jour, ou s'il viendra pendant la nuit comme un larron, ou ſuivant la tradition des juifs à la même heure qu'ils ſortirent de l'Egypte; cette queſtion dis-je eſt également inutile. Car ſi la terre eſt preſque toute entiere habitée, & qu'il doive ſuivant le témoignage de l'écriture, ſe preſenter en même tems à toutes les nations, il apparoîtra de jour & de nuit par rapport aux uns & aux autres. Si par exemple il ſe manifeſte de nuit à ceux de Jeruſalem, ou à tels autres peuples que l'on voudra, il ſera jour alors pour leurs antipodes. Si c'eſt la pointe du jour par rapport à eux, le jour ſera fort avancé dans les Indes, & ainſi des autres par rapport à leur differente ſituation. Ainſi quand il apparoitroit pendant la nuit, rien n'empêcheroit que l'on n'appellât ce tems le jour du jugement, parce que le mot em-

porte la revolution d'un jour & d'une nuit, ou un jour naturel. Si pourtant il faut prendre à la lettre les paroles de l'apôtre, nous ſerons changés en un clin d'œil, & ſuivant les ſcholaſtiques, la deſtruction de l'univers ne ſe fera pas ſucceſſivement, mais dans un inſtant. On ne peut donc employer ici les diſtinctions reçues du tems, puiſque le tems même n'aura plus d'exiſtence, & qu'il ſera abſorbé dans l'éternité.

Mais ſi l'on demande quelle ſaiſon il étoit dans une région particuliere au tems de la création, & que l'on ſe fixe à la Meſopotamie, où l'on prétend qu'étoit ſitué le paradis terreſtre, la queſtion deviendra plus ſenſée, & l'on peut y répondre abſolument; car elle a encore ſes difficultés. Les uns tiennent pour le printems, comme *Henri Philippi* dans ſa chronologie de l'écriture, lequel s'appuye de l'autorité d'Euſebe, de S. Ambroiſe, de Bede, & de Theodoret. D'autres veulent que le monde ait été créé en automne; & c'eſt de cette ſaiſon que nos chronologiſtes, comme Scaliger, Helvicus, & le P. Petau commencent leur calcul.

CHAPITRE III.

De la diviſion des quatre ſaiſons de l'année ſelon les aſtronomes & les phyſiciens.

IL y a deux diſtinctions remarquables touchant la diviſion de l'année en ſaiſons. La premiere dont uſent les aſtronomes ſe fait par l'interſection cardinale du zodiaque, c'eſt-à-dire par les deux équinoxes, & les deux ſolſtices. Ainſi nous avons le printems, quand le ſoleil paſſe de l'équinoxe du belier au ſolſtice du cancer ; nous avons l'été, quand il paſſe de ce ſolſtice à l'equinoxe de la balance ; l'automne quand il paſſe de cet équinoxe au ſolſtice du capricorne, & l'hyver quand il revient de ce ſolſtice à l'équinoxe du belier. Or cette diviſion toute reguliere qu'elle eſt ne peut être univerſelle ; car elle ne renferme pas les climats qui ont des ſaiſons doubles, comme toutes les regions qui ſont ſous l'équateur, ou entre les deux tropiques ; le ſoleil leur étant vertical deux fois l'année, & formant pour eux deux étés differens dans les deux points differens de ſa *verticalité*. Ainſi les habitans des regions ſituées ſous l'équateur ont leur été lorſque le ſoleil eſt dans l'équinoxe, pendant que les habitans des régions ſeptentrionales ont leur printems, ou leur automne, &c.

Hippocrate, & la plûpart des anciens grecs ont obſervé une diviſion bien plus ſenſible. Ils ont partagé leurs ſaiſons ſuivant les changemens ordinaires & ſenſibles de l'air. Leur printems commençoit au point équinoxial du belier ; leur été au lever des pleiades, leur automne au lever d'*arcturus* qui eſt entre les jambes du bootés, & leur hiver au coucher des pleiades. Ils furent obligés de ſubdiviſer les deux plus grandes diviſions qui étoient inégales, ſçavoir les quartiers d'été, & d'hiver. Ils nommérent la premiere partie de l'été τερος, la ſeconde qui s'étendoit juſqu'au lever de la canicule, ὥρα, & la troiſiéme qui s'étendoit juſqu'au coucher d'*arcturus*, ἐπῶρα. Ils partageoient de même l'hyver en trois parties : la premiere dans laquelle on ſeme les grains, σπορεθον, la ſeconde qui étoit le veritable hiver, χειμῶν, la troiſiéme dans laquelle ils plantoient & inoculoient les arbres, φυτυλιαν. Telle fut la diviſion reçue dans les anciens tems, diviſion dont uſent ſouvent les poetes, qui a paſſé des grecs aux latins, & que les medecins retiennent encore aujourd'hui.

Il eſt certain que cette diviſion n'a rien qui la rende recommandable. Les étoiles, comme nous l'avons déja expliqué ailleurs varient dans leurs longitudes, & par conſequent pour le tems de leur lever & de leur

coucher. Et l'étoile qui eſt le point fixe du calcul, change ſa ſituation & ſa longitude d'occident en orient preſque d'un degré dans l'eſpace de 72 ans; enſorte qu'elle eſt reculée de 27 degrès depuis qu'Hippocrate a établi cette diviſion. D'où il reſulte une prodigieuſe variation dans le calcul qui eſt fondé ſur le tems du lever & du coucher de cette étoile.

D'ailleurs ſi l'on a égard aux differens degrés de latitude, cette regle ne peut être generale. C'eſt le coucher des pleiades qui dans cette diviſion annonce l'automne & le commencement de l'hiver; or ce calcul devient inutile pour toutes les regions ſituées au delà des 67 degrés, puiſque les pleiades ne ſe couchent jamais par rapport à ces regions. Et nous tomberons en d'étranges abſurdités, ſi nous donnons la même étoile pour point fixe à des regions qui ont des latitudes differentes; car nous ſuppoſerons que l'été eſt déja arrivé dans les pays ſeptentrionaux avant qu'il le ſoit pour des pays beaucoup plus meridionaux, & qui ſont plus voiſins du ſoleil de pluſieurs degrés. En effet ſi nous examinons la ſphére, nous verrons que les pleiades qui au 40 degré de latitude ſe levent dans le ſeiziéme degré du taureau, au 50 degré de latitude ſe levent dans l'onziéme degré du même ſigne, c'eſt-à-dire cinq jours plus

tôt, enſorte que les habitans de Londres auroient l'été plus tôt que ceux de Tolede, & qu'en Angleterre on éprouveroit les grandes chaleurs, avant que les mediocres ſe fiſſent ſentir en Eſpagne.

Cette diviſion n'eſt donc pas recevable par tout; & c'eſt pour avoir ſervilement copié les grecs, que les poetes latins ſont tombés en des erreurs groſſieres, parce qu'habitant des climats d'une latitude differente, ils n'ont pas laiſſé de ſe ſervir du même calcul. Pour les concilier, il faut néceſſairement en venir à des diſtinctions, & dire que ces aſtres ſe ſont levés coſmiquement, lorſque par leur calcul il les faiſoient lever heliaquement, & qu'ils ont quelquefois par une ſeule expreſſion deſigné leur lever heliaque, & leur coucher coſmique. On ne peut guere entendre autrement ce qu'ont dit d'excellens auteurs, & c'eſt à quoi doivent faire attention tous ceux qui rencontrent ces ſortes d'expreſſions ſi familieres aux anciens poetes, & principalement à Heſiode, à Aratus, à Virgile, à Ovide, à Manile, & aux auteurs qui ont écrit ſur l'agriculture comme Caton, Columelle, Varron, Palladius, & Conſtantin.

Enfin on ſentira mieux encore l'abſurdité qu'il y auroit à appliquer indiſtinctement à pluſieurs nations, ce qui ne ſeroit vrai que par rapport à quelques-unes d'elles, ſi

l'on examine les regles de l'agriculture par rapport à de certains climats, & que l'on en faſſe enſuite l'application à d'autres. Heſiode par exemple conſeille de faire la moiſſon au lever des pleiades. Or au tems d'Heſiode les pleiades ſe levoient au commencement de may, & ce tems convenoit pour la recolte dans le pays qu'il habitoit. Mais en Angleterre il conviendroit ſi peu, qu'à peine on a ſemé les orges dans ce même tems.

Et ſuivant la regle dont nous venons de parler, Virgile a fait celle-ci :

Ante tibi eoæ atlantides abſcondantur,

Debita quam ſulcis committas ſemina.

Le poete entend par là leur coucher coſmique, & non pas comme l'a prétendu Servius, leur coucher heliaque, lorſqu'elles ſe trouvent renfermées dans le diſque du ſoleil. Ce qui ne ſe peut, puiſqu'alors elles ſont éloignées du ſoleil de pluſieurs degrés. Or Virgile conſeille ici en termes exprès de ne point ſemer avant le coucher de ces étoiles ; ce qui ne pourroit ſe pratiquer en Angleterre ſans un dommage évident ; car elles ne ſe couchent ſur notre horizon que vers le 12 Novembre, lorſqu'on a à peu près achevé de ſemer.

Cette difference des climats, & des obſervations aſtronomiques attachées ſcru-

puleuſement à de certains mois ou de certaines étoiles, a non ſeulement rendu faux les calculs que quelques peuples ont faits pour d'autres peuples, mais elle a fort dérangé le tems de l'obſervation de certaines fêtes fixes, même parmi les juifs. Car il leur fut ordonné de celébrer la pâque d'abord après leur entrée dans la terre de Chanaan, au 14. jour du premier mois qui eſt celui d'*abib*, ou de *niſan*, & qui répond au commencement de notre printems, & de celébrer le lendemain, c'eſt-à-dire le quinziéme, la fête des pains ſans levain, & d'offrir le ſeiziéme jour du même mois les prémices de leur froment.

Or ceci ſuivant la remarque de pluſieurs modernes, & le témoignage même des livres ſaints étoit pratiquable à Jeruſalem & dans la Paleſtine. Car lorſque les enfans d'Iſrael paſſerent le Jourdain, il eſt dit, Joſué 3. que le Jourdain ſe déborde au tems de la moiſſon, que l'on conçoit avoir été celui de leur paſſage, & dans la ſuite, Joſué 5. on lit qu'ils celébrerent la pâque le quatriéme jour; ce qui ſelon la loi de Moyſe devoit ſe pratiquer dans le premier mois qui étoit celui *d'abib*.

Il ne faut donc pas s'étonner que S. Luc rapporte que les diſciples de J. C. cueillirent des épics au ſabbath *deuteroproton*; car c'étoit le premier après e ſecond de

pâque, ou le 16. du mois niſan, ou abib. On l'entendra encore mieux ſi l'on conçoit ce que ſignifioit la premiere & la derniere pluye. Car la premiere pluye tomboit environ le tems des ſemailles au mois d'octobre, & contribuoit à faire prendre racine aux grains. La derniere rempliſſoit l'épi, & tomboit au mois de mars, ou d'*abib*, qu'ils nommoient le premier mois, ſuivant ce que dit le prophete Joel 2 : *Et il fera tomber la pluye pour vous*, la premiere & la derniere pluye dans le premier mois, c'eſt-à-dire dans le mois d'abib où la pâque ſe celébroit. Telle étoit la loi de Moyſe, qui ſuivant la premiere inſtitution s'obſerva regulierement dans la terre de Chanaan. Mais depuis que les juifs furent diſperſés, & qu'ils ſe trouverent en des régions où le climat ne permet pas une recolte ſi prématurée, il eſt certain que malgré l'avantage de leurs mois lunaires, & leur mois intercalaire placé avant le premier, ils trouveroient encore une grande difference dans leurs obſervations, & qu'il leur ſeroit impoſſible de celébrer exactement leurs fêtes au tems que la loi, l'avoit preſcrit à leurs ancêtres.

D'ailleurs ces préceptes d'agriculture que l'on rencontre en differens auteurs ne doivent être adoptés, qu'autant qu'on les applique avec diſcernement au climat par-

ticulier à qui ils conviennent. Lorſque l'un conſeille de ſemer un tel grain dans une telle ſaiſon ; & qu'un autre conſeille de planter tel arbre ou tel légume dans une telle ſaiſon, il faut entendre ces préceptes relativement ; & chaque climat a beſoin de ſe faire à ſoi-même ſes propres regles. Car non ſeulement la ſaiſon de la moiſſon varie ſuivant les climats, mais la nature des grains varie auſſi : en Angleterre la recolte de l'orge ſe fait après celle du froment, au lieu que c'étoit le contraire chés les juifs & les egyptiens, comme il paroît par le ch. 2. de Ruth. Il y eſt dit qu'elle étoit aſſidue auprès des moiſſonneurs de Boos, pour glaner pendant toute la recolte des orges & du froment. Le même eſt exprimé plus clairement au 9. chapitre de l'exode. On y lit que le lin & les orges furent frapés de la grêle, parce que l'orge étoit déja monté en épi, & le lin en graine ; mais que le froment & le ſeigle n'en furent point frapés, parce qu'ils étoient moins avancés.

Il eſt maintenant démontré que les calculs fondés ſur le lever ; ou ſur le coucher des étoiles ne peuvent ſervir de regle pour les nations éloignées, & qu'à cauſe de leur retrogradation elles n'en forment point de conſtante pour quelque nation que ce ſoit. Car la face de notre globe inferieur par

rapport aux globes céleſtes eſt ſujette à tant de variations, & de relations differentes, & chaque choſe même en eſt ſi ſuſceptible par rapport à toutes les autres, que toute regle generale ne peut qu'induire en erreur, & que la meilleure ſera toujour celle qui aura égard à toutes les circonſtances : ce qui demande au reſte les genies les plus circonſpects tout à la fois & les plus penétrans.

CHAPITRE IV.

Des opinions touchant certains jours de l'année.

IL y a des opinions populaires touchant certains jours de l'année, & le peuple tire des conſéquences de certains jours des mois, parce qu'il s'eſt imaginé que les jours augmentent & diminuent également pendant toute l'année ; ce qui pourtant eſt contraire à la verité. En effet les jours augmentent preſqu'autant dans le ſeul mois de mars que dans les deux précédens, & diminuent autant dans le mois de ſeptembre que dans ceux de juillet & d'août ; car les jours augmentent ou diminuent à proportion que le ſoleil decline vers le nord ou vers le ſud. Or cette declinaiſon n'eſt pas égale en tout tems. Près des ſections équinoctiales elle eſt directe & plus grande; près des ſolſtices elle eſt oblique & moin-

dre, depuis l'onziéme mars, par exemple; ou depuis le 21, qui eſt l'équinoxe du printems juſqu'à ce même jour du mois d'avril, le ſoleil decline vers le nord de onze degrés, & depuis ce jour juſqu'au même du mois de may il ne decline que de huit, & de là au ſolſtice d'été, il ne decline que de trois & demi. Or tous ces degrés font enſemble vingt-trois degrés & demi; ce qui eſt la plus grande declinaiſon du ſoleil. Et cette inégalité de la declinaiſon du ſoleil ſur le zodiaque s'accorde avec l'accroiſſement & le declin de l'homme. Car au ſortir de l'enfance il n'avance pas également vers ſa perfection, & lorſqu'il eſt ſur le declin, il ne tombe pas également juſqu'à ce qu'il meure. Car, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, l'homme eſt dans ſon plus haut degré de chaleur le premier jour de ſa vie, & celui de ſa plus grande froideur eſt le jour de ſa mort. Sa chaleur naturelle augmente d'abord rapidement, & s'éteint de même, quand il tire vers ſa fin. Ainſi, quoiqu'il ſoit vraiſemblable que l'homme ne ceſſe point de croître juſqu'à vingt & un an, il avance pourtant plus dans les ſept premieres années & de là juſqu'à quatorze, que de quatorze à vingt & un. Car la grandeur à laquelle nous arrivons à l'âge de ſept ans, il eſt rare que nous l'ayions doublée à l'âge de 21. nous dimi-

nuons à peu près dans la même proportion. D'abord nous ne nous appercevons qu'à peine de notre declin ; mais dans la ſuite nous tombons d'une maniere plus ſenſible, juſqu'à ce qu'enfin arrivés près du terme ordinaire de la vie humaine, nous nous trouvons tout-à-coup au tombeau. Nos progrès dans la matrice ſont à peu près les mêmes. A la formation ſuccede le mouvement, après quoi nous faiſons des efforts pour ſortir. Nous ſommes formés en peu de tems ; ce n'eſt qu'après pluſieurs mois que nous paroiſſons nous remuer, & nous ne voyons le jour que long-tems après. Car, s'il en faut croire Hippocrate & Avicenne, le tems où nous commençons à nous mouvoir eſt double de celui de notre formation, & le tems de notre ſortie eſt triple du premier, c'eſt-à-dire que ſi l'enfant eſt formé le 35 jour, il ſe remue le 70, & ſort le 210, ou le ſeptiéme mois. S'il n'eſt formé que le 45 jour, il ne ſe remue que le 90 & ne ſort que le 270, ou le neuviéme mois.

Le peuple tire encore des pronoſtics de certaines fêtes du calendrier, & il augure bien ou mal de certains jours du mois ; telle eſt cette opinion preſque generalement établie dans toute l'Europe, que ſi le jour de la purification de la ſainte Vierge le ſoleil luit, le reſte de l'hyver ſera rigoureux,

reux, & c'eſt à cette occaſion que l'on a fait ce diſtique :

Si ſol ſplendeſcat Mariâ purificante,
Major erit glacies poſt feſtum quam fuit ante.

C'eſt encore un uſage en Angleterre que de caracteriſer les douze mois de l'année par les douze jours qui précedent & qui ſuivent la fête de Noel, & d'attribuer au mois de mars certains jours que l'on emprunte du mois d'avril, ce qu'en France on appelle la lune rouſſe. On s'imagine ſouvent avoir fait ces obſervations ſoi-même, quoi qu'au fonds ce ſoit une tradition tout-à-fait mal fondée.

Or il eſt évident que les calculs & les calendriers de ceux qui donnent dans ces opinions ſont très differens ; les grecs different des latins, & les latins entr'eux ; les uns obſervant le calendrier julien, comme les Anglois & pluſieurs peuples d'Allemagne ; les autres ſuivant le nouveau ſtile, ou le gregorien, comme les françois, les eſpagnols, les flamands, les italiens. Or ce ſtile devance le premier d'onze jours, enſorte que ces jours ſont déja expirés pour ceux-ci, tandis qu'ils ne ſont pas encore arrivés pour ceux-là ; & cependant on tire les mêmes prognoſtics de ces deux calculs tout differents qu'ils ſont. Ainſi ces prétendus oracles que nos peres

nous ont tranſmis, n'ont d'autre fondement que la foibleſſe des hommes, qui trompés une fois ne peuvent être ramenés à la verité par le chagement des circonſtances.

Combien de peuples ſont encore dans l'erreur au ſujet de certains tems qu'ils obſervent avec ſuperſtition, & de certains jours, ou certaines heures dans leſquelles ils imaginent quelque fatalité. Les égyptiens mettoient deux jours de chaque mois au rang des jours funeſtes ; & les romains plaçoient dans cette claſſe les jours qui ſuivoient immediatement les nones, les ides & les calendes. Les navigateurs encore, ſuivant la remarque de Rhodigin, tombent dans une erreur ſemblable, lorſqu'ils regardent comme des jours malheureux le 1 & le 7 de mars, le 5 & le 6 d'avril ; le 6, le 12 & le 15 février. En effet les obſervations que l'on fait aujourd'hui different des anciennes ; elles varioient même dans les ſiecles précedens chés pluſieurs nations. Il ſe peut encore qu'en ſuivant le même calendrier, en apportant la plus grande attention, les navigateurs ſe trompent ſur ces mêmes jours ; c'eſt ce qui arriva à ces Hollandois, qui pour faire le tour du monde par l'occident, ayant paſſé le détroit de *le Maire* trouvérent en arrivant dans leur patrie qu'ils avoient perdu un jour. Que deux hommes partent en mê-

me tems du même endroit pour faire le tour de la terre ; ſi l'un tourne vers l'orient, & l'autre vers l'occident, & qu'ils ſe rencontrent au même endroit dans le même tems, il arrivera que celui qui aura marché vers l'orient, en anticipant chaque jour ſur le mouvement circulaire du ſoleil, aura gagné un jour ; tandis que celui qui aura fait le tour du monde par l'occident, en ſuivant le mouvement du ſoleil, aura perdu un jour. Ainſi de ce que les deux aigles que Jupiter lâcha l'une vers l'orient & l'autre vers l'occident, ſe retrouvérent à Delos d'où elles étoient parties ; on ne devoit pas en conclure que cette iſle fut exactement ſituée au milieu de la terre.

CHAPITRE V.

Digreſſion ſur la ſageſſe de Dieu par rapport au mouvement & à la poſition du ſoleil.

NOus avons relevé les erreurs qui regardent la meſure des années & des ſaiſons : qu'il nous ſoit permis maintenant d'admirer la ſageſſe du créateur par rapport à cet aſtre lumineux, que quelques auteurs nomment la veritable meſure de toute durée. Que les idolâtres adorent le ſoleil à cauſe de ſa beauté, & que tous les hom- l'admirent pour ſes influences favorables, nous nous contentons de le celebrer par

rapport à ce qui releve davantage la ſageſſe du Créateur, & nous ſuivrons le plan que Valerius medecin eſpagnol nous a tracé dans ſa *philoſophie ſacrée*.

Nous admirerons en premier lieu la providence du Créateur, qui n'a point fait du ſoleil une étoile fixe ; car ſi le ſoleil avoit été immobile il n'auroit point diſtingué, comme il fait, les jours & les ſaiſons. Elles ſont en effet reglées par les mouvemens du ſoleil. Lorſqu'il approche de notre zenith ou point vertical, il fait notre été, lors qu'il eſt dans ſon apogée, il fait notre hiver ; lors qu'il eſt dans l'intervalle de ces deux extremités, il fait notre printems ou notre automne. S'il avoit été immobile, il n'auroit point formé cette diverſité ; il auroit cauſé pour la plûpart un hiver ou un été éternel. Les habitans d'une partie du globe terreſtre auroient eu un jour que la nuit n'auroit jamais ſuivi, tandis que d'autres auroient paſſé leur vie dans une éternelle nuit. Car c'eſt le ſoleil qui fait le jour en ſe montrant ſur chaque horizon, comme il fait la nuit en paſſant aux antipodes de chaque horizon. Un ſoleil en ce cas n'auroit pas ſuffi ; il en eût fallu un ſecond pour éclairer l'autre hemiſphere : inconvenient inévitable, dans quelque ſituation qu'il eût été fixé, ſoit aux poles, ſoit entre les poles. Car il eſt impoſſible

qu'un corps ſpherique de quelque grandeur qu'on le ſuppoſe, puiſſe éclairer tout entier un autre corps ſpherique ; l'optique nous apprend qu'il n'en peut éclairer qu'un peu plus de la moitié.

Mais la ſageſſe du Créateur éclate ſur tout dans cette ligne qu'il a marquée au ſoleil pour ſes revolutions, & qu'il a menagée avec tant d'intelligence que cet aſtre ſuffit à éclairer ſucceſſivement toutes les parties de la terre ; nous nommons cette ligne l'écliptique. Or il n'y avoit pas d'autre maniere de produire le même effet. Suppoſons d'abord que le ſoleil marche ſur une ligne droite, & plaçons cette ligne ſur l'équateur, ou ſur quelqu'un des cercles qui lui ſont paralleles (car ſi nous la placions ou dans les meridens, ou dans les colures, outre que le mouvement de l'orient à l'occident ſeroit renverſé, c'eſt qu'il en reſulteroit les mêmes inconveniens) le ſoleil dans cet hypotheſe ne ſe montreroit qu'à l'un des deux poles, c'eſt-à-dire au pole qui en ſeroit le moins éloigné ; & là il feroit un jour perpetuel, tandis que le pole oppoſé ſeroit abandonné à une éternelle nuit. L'un ſeroit brûlé par des chaleurs ſans fin, l'autre ſentiroit les rigueurs d'un froid perpetuel, Et ce défaut d'alternative empêcheroit la production de toutes choſes, ou les détruiroit, Suppoſons

en ſecond lieu que le ſoleil parcourt l'équateur, en ce cas ceux qui ont le pole pour zenith, n'auroient ni lumiere ni obſcurité parfaite, car il entrecouperoit leur horizon, ou plutôt il cauſeroit une nuit éternelle. Car bien qu'il entrecoupât cet horizon par rapport à l'horizon rationel qui partage le globe en deux hemiſpheres, il ne ſeroit point viſible par rapport à chaque horiſon particulier. En effet ſi l'on peut ajouter foi à ce qu'aſſurent des témoins oculaires, qu'à cauſe de la convexité de la terre, l'œil de l'homme ſitué ſur l'équateur ne peut découvrir les poles, il ſuit de là que placé aux poles il ne pourroit appercevoir le ſoleil ſur l'équateur. Ainſi toutes les regions ſituées près des poles éprouveroient une ſterilité perpetuelle, car le ſoleil ne luiroit ſur elle quh'orizontalement, ou du moins dans un degré d'élevation qui ſeroit inutile. D'ailleurs le ſoleil feroit bien le jour & la nuit pour ceux qui habiteroient ſous l'équateur, mais il ne varieroit point leurs ſaiſons. Comme il ne s'éloigneroit jamais d'eux, ils auroient un été perpetuel, & la terre ne produiroit rien pour eux ni pour leurs antipodes. Ainſi ces terres ne ſeroient point habitables, comme la plûpart des anciens ſe l'étoient perſuadé.

Enfin, ſi le ſoleil avoit parcouru l'é-

quateur, de quelque maniere qu'on ſe l'imagine, il auroit bien fait les jours, mais non pas les années; car il n'auroit point eu ce double mouvement que nous lui attribuons, l'un de l'orient à l'occident qui fait les jours; l'autre de l'occident à l'orient qui ſert à meſurer les années. En effet ſuivant la veritable aſtronomie les poles de l'équateur ſont les mêmes que ceux du premier mobile. Or il eſt impoſſible que ces deux mouvemens dont les termes ſont oppoſés ſe faſſent en même tems ſur un même cercle & dont les poles ſeroient les mêmes. Mais toutes ces difficultés s'évanouiſſent, ſi nous donnons au ſoleil un mouvement oblique dans ſon cours annuel, & que nous ſuppoſions qu'il parcourt les poles du zodiaque qui ſont éloignés de 23 degrés & demi des poles de la terre. D'où il reſulte que ſon mouvement devoit être oblique, & ne pouvoit ſe faire ſur un cercle parallele à l'équateur, ou ſur l'équateur même.

Indiquons maintenant les inconveniens qui ſeroient arrivés, ſi le ſoleil s'étoit détourné de la ligne oblique où la ſageſſe du Créateur l'a placé. Si cette obliquité en premier lieu avoit été moindre; ſi par exemple au lieu d'être de 23 degrés & demi, elle n'avoit été que de douze ou de treize degrés, la viciſſitude des ſaiſons, ſi neceſ-

ſaire pour la production de toutes choſes eût été trop courte, les ſaiſons ſe ſeroient ſuivies de trop près; & pour certains climats, ç'eût été preſque comme s'il avoit parcouru l'équateur. D'un autre côté ſi l'obliquité avoit été plus grande, de 40 degrés par exemple, pluſieurs parties de la terre n'auroient pu ſoutenir la diſproportion que le grand éloignement du ſoleil auroit miſe dans les ſaiſons. Ici l'été auroit eu des chaleurs inſupportables, & l'hiver des froids exceſſifs; là l'été auroit manqué de chaleur, pendant qu'en d'autres climats il eût été brûlant. C'eſt ce qui ſeroit arrivé aux régions ſituées ſous le tropique du cancer, comme une partie de l'Eſpagne, l'Allemagne ſituée dix degrés au de là, & partie de l'Angleterre, qui auroient eu des étés ſemblables à ceux de la Mauritanie; car ils auroient eu quelquefois le ſoleil dans leur zenith; mais ils auroient auſſi éprouvé des hivers pareils à ceux des peuples qui habitent au delà du pole arctique, car alors le ſoleil eût été éloigné d'eux de plus de 80 degrés. De plus, certaines régions auroient eu des étés fort temperés, & des hivers extrêmement rigoureux. Tels auroient été ceux qui habitent vers le deux ou troiſiéme degré du pole arctique, parce que le ſoleil étant éloigné d'eux de plus de cent degrés ne ſe ſeroit

roit point montré ſur leur horiſon ; car de quelque maniere que l'on place un corps ſpherique, il ne pourra découvrir aucune étoile dans un plus grand éloignement que de 90 degrés, qui eſt la diſtance de chaque zenith à ſon horiſon. Si donc l'obliquité de ce cercle avoit été moindre, à peine eut-on diſtingué les ſaiſons, & ſi elle avoit été plus grande, le contraire ſeroit arrivé.

Pour ce qui regarde la ſituation du ſoleil dans cette ligne oblique, il eſt certain que s'il avoit été placé dans un autre orbe, il y auroit des inconveniens à peu près ſemblables. S'il avoit été placé dans l'orbe de la lune, l'année n'auroit été que d'un mois, car dans cet eſpace de tems il auroit parcouru toutes les parties de l'écliptique ; d'où il ſeroit arrivé que les ſaiſons ſe confondant dans un eſpace ſi borné, il n'y auroit point eu de production. D'ailleurs cette proximité du ſoleil eût été inſupportable à tous les habitans du globe terreſtre. Car s'il eſt vrai, comme pluſieurs aſtronomes l'aſſurent, que le ſentiment de la chaleur dépend des differens points de l'orbe du ſoleil, & que dans ſon apogée, c'eſt-à-dire au ſigne du cancer ſa chaleur eſt moindre que lorſqu'il eſt dans ſon perigée c'eſt-àdire au ſigne du capricorne, il eſt évident que ſi le ſoleil étoit placé dans un orbe inferieur, on ne pourroit en ſoutenir

la chaleur exceſſive; & dans ce cas on n'auroit pas beſoin de recourir à la fable pour voir l'univers embraſé.

D'un autre côté, s'il avoit été placé dans l'orbe le plus élevé, ou dans celui de la huitiéme ſphere, il n'y auroit eu que des années platoniques, & les ſaiſons auroient été moins variées encore; & cet orbe ne faiſant ſon cours qu'en pluſieurs milliers d'années, aucun homme n'auroit vêcu aſſés pour en faire le calcul. Voilà quels euſſent été les inconveniens, ſi le ſoleil avoit été placé dans les orbes extrêmes, & s'il l'avoit été dans l'orbe mitoyen des planetes, les inconveniens n'euſſent été moindres que de moitié.

Or ſoit que nous adoptions le ſyſtême de Copernic qui établit la terre mobile autour du ſoleil, ſoit que nous embraſſions le ſyſtême de quelques modernes, qui à cauſe de certaines taches, leſquelles paroiſſent & diſparoiſſent dans cet aſtre, ſoutiennent qu'outre les révolutions de ſon orbe, il a encore un mouvement particulier ſur ſes poles; les mêmes conſequences ſuivent toujours. Mais finiſſons ce chapitre; auſſi bien la ſageſſe de Dieu étant infinie, il faudroit des expreſſions qui l'égalaſſent pour en faire la deſcription; & qui le peut que lui-même?

CHAPITRE VI.

On examine l'opinion commune qui veut qu'avant le deluge, la terre ne fût que médiocrement habitée.

C'Eſt une idée preſque generale que la terre étoit peu peuplée avant le deluge, ou que l'on n'avoit cultivé que les parties les plus voiſines du paradis terreſtres. Cependant quelques auteurs ont prétendu le contraire, & ces deux opinions ſe croiſant mutuellement, nous allons examiner de nouveau la queſtion, toute épineuſe qu'elle eſt. On ne peut en trouver la ſolution que dans l'hiſtoire ſacrée & profane; car les traditions humaines ſur le deluge de Deucalion ſont ſi remplies de fables qu'elles ne meritent pas la moindre attention.

Les payens, au témoignage de Varron, partageoient le tems en trois âges differens. Le premier qui s'étendoit depuis le commencement du monde juſqu'au deluge d'Ogygés, ils le nommoient ἀδηλου, ou inconnu, parce qu'il n'en reſtoit aucune tradition claire; car bien que certains auteurs ayent fait mention du deluge, comme Manethon prêtre égyptien, Xenophon dans ſon traité de *aquivocis*, Fabius Pictor dans celui du ſiécle d'or, Caton dans ſes origines; Archiloque qui dans un fragment

touchant les tems cite le témoignage de Moyſe ; il eſt certain pourtant qu'aucun d'eux ne parle de ce qui a précedé le deluge. Il eſt vrai que Joſeph dans ſon livre contre Appion fait remonter l'origine des juifs juſqu'au deluge, & même au delà, & qu'il ſe fonde ſur l'autorité des auteurs profanes comme Maſcus de Damas, Hieronyme l'égyptien, & Beroſe. Il eſt vrai encore qu'il confirme la longue vie des patriarches par leurs témoignages, & par ceux d'Heſiode, d'Hellanicus, & d'Ageſilaus. Beroſe prêtre chaldéen s'explique le plus clairement de tous ; car il fait mention de la ville d'Enoch, il parle de Noé & de ſes fils, de la conſtruction de l'arche, & du lieu où elle s'arrêta. On trouve auſſi dans Diodore un paſſage qui à le bien examiner remonte juſqu'au premier homme. *Les chaldéens*, dit cet auteur, *portent leurs obſervations aſtronomiques, & l'invention de leurs lettres juſqu'à quarante-trois mille ans avant la monarchie d'Alexandre le grand.* Or les années de ce calcul étant, ſuivant Xenophon, des années lunaires, elles remonteront juſqu'à Adam. En effet 43000 années lunaires font environ 3634 années ſolaires : ce qui quadre avec la chronologie ordinaire depuis la création du monde juſqu'au regne d'Alexandre.

Le ſecond âge renferme les tems qui

ſe ſont écoulés depuis le deluge d'Ogygés juſqu'à la premiere olympiade, laquelle tombe ſur l'année du monde 3174, au tems à peu près du prophete Iſaïe, & environ vingt ans avant la fondation de Rome. Ils appelloient cet âge μυθικον ou fabuleux, parce que les commencemens ſur tout en ſont mêlés de fables. On a des hiſtoires abregées de ces tems dans les auteurs dont nous avons parlé, & ſur tout dans Herodote, Diodore de Sicile, Troge Pompée &c. Les plus celebres poetes grecs vécurent dans cet âge; tels ſont Orphée, Linus, Homere, Heſiode. Ce fut auſſi l'âge des auteurs des fables poetiques, leſquelles furent copiées par des hiſtoriens : ce qui jetta une grande confuſion dans les memoires des égyptiens & des chaldéens, auxquels ils ajouterent ces tiſſus fabuleux.

Le troiſiéme âge qu'ils faiſoient deſcendre juſqu'à leur tems, ils l'appelloient hiſtorique, parce que les faits y ſont plus conformes à la verité; & par cette raiſon ils meritent plus de créance. C'eſt dans cet âge qu'ont écrit Herodote, Thucydide, Xenophon, Diodore &c. & ceux qui en ont écrit des hiſtoires univerſelles ou chronologiques, ſont Euſebe, Julien l'africain, Oroſe, Adon de vienne, Scot, Carion, Pineda, Salien, & parmi les anglois le chevalier *Walter Raleigh*.

Or des premiers tems dont nous aurions beſoin de connoître l'hiſtoire, il ne nous reſte que quelques fragmens peu conſiderables, & qui ne peuvent nous être ici d'aucun ſecours.

Les auteurs du ſecond âge n'ont point un rapport immediat à notre ſujet; cependant nous ſerons obligés de nous en ſervir, parce que cet âge a quelque liaiſon avec le premier, & qu'il y peut répandre de la lumiere.

Pour les auteurs du troiſiéme âge il eſt évident que nous ne pourrons en tirer aucun ſecours, non plus que de ceux qui de nos jours ont auſſi écrit du premier, comme tous les chronologiſtes.

Je dis le même à peu près des livres ſaints. Nous n'avons ſur ces premiers tems que la narration de Moyſe, laquelle eſt très ſuccincte, & ne peut, ce ſemble, nous mettre en état de rien établir de certain. Nous n'y trouvons que deux genealogies, celle de Caïn, & celle de Seth. Il ne nomme que dix generations de celle-ci, & ſept ſeulement de celle de Caïn; encore ne parle-t'il que des deſcendans en ligne directe. Lamech eſt le ſeul dont il nomme les femmes, le fils & la fille. Cependant ſi l'on examine bien la narration de Moyſe; ſi l'on fait attention aux conſequences qui en peuvent reſulter, on aura des argumens aſſés

forts pour prouver que la terre étoit bien peuplée & habitée au loin avant le deluge. Nous n'employerons, au reſte, que les preuves qui ſont manifeſtement contenues dans les livres ſaints, comme la longue vie des hommes qui vivoient avant le deluge, & le tems qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au deluge.

Nous demandons d'abord qu'on nous accorde que bien que Moyſe ne nomme qu'un petit nombre de perſonnes, nous devons préſumer qu'il y en avoit un plus grand, & que quand il ne nomme que dix perſonnes dans la genéalogie de Seth, nous ne devons pas nous imaginer qu'il n'ait point eu en effet d'autres deſcendans. Les livres ſaints ne s'attachent bien préciſément qu'à la race d'où les juifs, & par eux le Meſſie devoient ſortir. Ils commencent cette genéalogie par Noé, & la conduiſent juſqu'à J. C. Or il eſt clair que cette race contenoit un bien plus grand nombre de perſonnes que celles qui ſont nommées; car il eſt dit d'eux tous qu'ils engendrérent des fils & des filles. Et quoiqu'on liſe qu'ils étoient déja avancés en âge quand ils engendroient, les perſonnes nommées les plus jeunes d'entr'eux ayant alors plus de 65 ans, cela ne prouve point qu'ils n'euſſent pas eu des enfans auparavant, cela prouve ſeulement qu'ils n'en avoient point d'autres de qui

les juifs duſſent deſcendre. Car avant qu'il ſoit dit qu'Adam engendra Seth à l'âge de 130 ans, Moyſe avoit déja dit que Caïn avoit connu ſa femme, laquelle apparemment étoit fille d'Adam, & qu'il en avoit eu un fils. Ainſi nous pouvons raiſonnablement conclurre qu'il y avoit déja un certain nombre d'hommes ſur la terre, lorſque Caïn tua ſon frere Abel; & l'on ne doit point aggraver ſon crime par la raiſon qu'ils n'étoient encore que quatre, comme on le fait communément, & de ce que dit Adam à l'occaſion de la naiſſance de Seth, *Dieu m'a ſuſcité une autre lignée à la place d'Abel*, on ne doit pas en conclure que depuis la mort d'Abel il n'avoit point eu d'enfans, cela ſignifie ſeulement qu'ils n'étoient pas deſtinés à être la race ſainte d'où ſortiroit le Sauveur du monde, l'antitype d'Abel.

La premiere preuve ſur laquelle nous établiſſons notre opinion que la terre étoit bien peuplée avant le deluge, c'eſt la longue vie des premiers hommes, laquelle s'étendoit depuis ſix juſqu'à ſept ou huit & même neuf cens ans. Et pour concevoir combien cette longue vie devoit contribuer à la propagation des hommes, il ne faut que refléchir ſur les deux cauſes ordinaires & principales de la multiplication de toutes les eſpeces; l'une, que pluſieurs

animaux ſoient produits à la fois, ou, ce qui revient au même, que leur production ſoit frequente dans une vie courte; l'autre une longue vie, qui leur donne occaſion de multiplier par eux-mêmes leur eſpece, & de la voir multiplier encore par ceux qui ſortent d'eux.

Nous rangerons dans la premiere claſſe tous les animaux qui ſe reproduiſent par des œufs, comme les oiſeaux & les poiſſons; ceux qui ſe reproduiſent par des vers, comme les mouches, les ſauterelles &c, ceux encore qui ſe reproduiſent par leurs ſemblables, comme les lapins, les chiens, les cochons &c. On voit un exemple remarquable de la multiplication de ceux-ci dans ce troupeau de Galilée dont l'évangile fait mention; & par rapport aux lapins, Athenée nous apprend qu'une ſeule paire, laiſſée dans une desCyclades nommée aujourd'hui Stampalia, en produiſit un ſi grand nombre; que les habitans furent obligés de conſulter l'oracle de Delphes pour apprendre un moyen de les détruire.

D'autres ſont dédommagés de cette fecondité par la longueur de leur vie. Pour ſe convaincre de cette verité, on n'a qu'à jetter les yeux ſur ce qui arrive aux animaux biſulques, comme les chameaux & les bœufs. On tue de ceux-ci plus d'un million chaque année en Angleterre. Il eſt

dit de Job qu'il en poſſedoit plus deux mille attelages, & ſix mille chameaux. Il eſt dit auſſi des enfans d'Iſrael, que lorſqu'ils paſſerent dans la terre de Chanaan ils prirent ſur les madianites 70000 bœufs; & l'hiſtoire profane nous apprend qu'il y avoit cent mille chameaux dans l'armée de Semiramis.

Pour ce qui regarde les animaux dont les pieds ne ſont pas fendus, comme les chevaux, les ânes, les mulets, on trouve encore qu'ils multiplient prodigieuſement. Ainſi nous liſons que Job avoit un millier d'âneſſes, & que les madianites en perdirent 61000. Diodore aſſure que Ninus mena contre les bactriens 180000 chevaux; que Semiramis qui lui ſucceda mit en campagne 500000 chevaux, & 1000 chariots. Et ſi les mules n'engendrent pas, elles augmentent par elles-mêmes conſiderablement leur eſpece; car ces animaux vivent beaucoup plus que les chevaux & que les ânes qui les ont produits, comme on peut le remarquer preſque partout, leur nombre étant toujours plus grand que celui des chevaux.

Et de tous les animaux dont les pieds ſont partagés en pluſieurs doigts ou griffes, il n'y a que l'homme & l'éléphant qui ne produiſent communément qu'un de leur eſpece à la fois, & qui pourtant ne laiſſent

pas de ſe multiplier beaucoup. L'éléphant, ſelon Ariſtote, porte ſon fruit deux ans, & ſelon Edouard Lopés il ne conçoit de nouveau que long-tems aprés ; mais leur vie s'étend juſqu'à cent ans, & quelquefois deux cent. Il y en a peu en Europe, l'Amerique n'en a point ; mais il y en a un nombre prodigieux dans l'Aſie & dans l'Afrique, ſuivant la relation de Garcias *ab horto* medecin du viceroi de Goa, qui aſſure que le roi de Siam en prit un jour dans une ſeule chaſſe quatre mille. Le même auteur qui croit qu'en d'autres pays ils ſont plus communs que les bœufs en Europe, ignoroit juſqu'à quel point ces animaux abondent dans les regions ſeptentrionales. Et quand cette relation ſeroit ſuſpecte, pourrons-nous douter que les éléphans ſoient en grand nombre, ſi d'une part nous conſiderons que chaque éléphant n'a que deux dents qui ne ſe renouvellent point, & de l'autre la prodigieuſe quantité que l'on nous en apporte.

Les hommes ſont dans ce même cas ; mais avec ce déſavantage qu'ils n'engendrent que tard par rapport aux autres animaux : les hommes cependant ſe ſont multipliés autant ou plus que les autres eſpeces, par ce qu'à la difference des animaux qui ont des ſaiſons marquées pour la génération, ceux-ci ne ceſſent point d'engendrer,

& qu'ils vivent plus long-tems que la plûpart d'eux. Or, ſi les hommes ſont ſi nombreux aujourd'hui qu'ils ne vivent que ſoixante ou cent ans au plus, que ſeroit-il arrivé, ſi leur vie étoit auſſi longue que celle des anciens patriarches ? alors non ſeulement le nombre des générations ſeroit allé en augmentant, mais la tige ſubſiſtant toujours, ils auroient par eux-mêmes augmenté le nombre des individus, enſorte qu'ils n'auroient pû compter leurs deſcendans, ni connoître les degrés de leur affinité avec eux. C'eſt ainſi que ſuivant la relation de Moyſe, le premier homme vit juſqu'à ſa neuviéme géneration, c'eſt à dire juqu'à Lamech pere de Noé ; que Mathuſalem vêcut juſqu'au tems du deluge, & que Noé étoit le contemporain de tous les hommes depuis Enoch juſqu'à Abraham. Or un pere voyant un ſi grand nombre de générations, il falloit, malgré la mort de quelques-uns de ſes deſcendans, qu'il lui en reſtât encore un très grand nombre. Une preuve de ce que j'avance, eſt que ſi la moitié des hommes du dernier ſiécle vivoit encore, la terre ſeroit trop petite pour les contenir : au lieu qu'il eſt très rare, depuis que la vie des hommes eſt communément bornée à 70 ans, qu'ils voyent leur quatriéme géneration ou leur arriere petit fils ; car les

hommes vivent à peine aujourd'hui ce que Mathuſalem vêcut au delà de neuf cens ans ; & il y a déja bien des ſiécles qu'il en va de la ſorte.

D'ailleurs, les livres ſaints nous apprennent bien que la vie des patriarches a été très longue, mais on ne ſçauroit prouver par ces mêmes livres qu'elle ne s'étendît pas encore plus loin. Car, ſans nous arrêter à l'opinion de quelques auteurs qui prétendent qu'Adam a plus vêcu que le reſte des hommes, parce qu'on ſuppoſe qu'au tems de ſa création il étoit comme un homme parfait, ou comme ayant ſoixante ans; & qu'en ajoûtant ce nombre à celui de 930 qu'il vêcut en effet, il auroit vêcu vingt & un an plus qu'aucun de ſes deſcendans. Sans nous arrêter, dis-je à cette opinion, ſommes-nous obligés de croire que Mathuſalem eſt celui de tous les patriarches qui a vêcu plus long-tems, quand Moyſe ne l'aſſure pas préciſément? on doit pourtant avouer que cela eſt vrai par rapport aux dix perſonnes dont Moyſe marque les âges ; mais il ne paroît pas que cela fût également vrai des ſept de la race de Caïn, & de leurs deſcendans. Il eſt au contraire vraiſemblable que pluſieurs de cette race vêcurent plus long-tems que ceux de la race de Seth, puiſque ſept générations du premier rempliſſent un auſſi

grand intervalle que les neuf du dernier. Pour ce que l'on dit communément que Dieu ne voulut pas permettre qu'aucun des hommes vêcut mille ans, afin qu'aucun, ſuivant l'expreſſion de David ne vêcut un jour devant Dieu, ce ſont des pieuſes réflexions qui ſuppoſent le fait ſans l'établir.

Nous comprendrons encore mieux combien la longue vie des hommes a dû contribuer à peupler la terre avant le deluge, ſi nous entrons dans un plus grand détail, & que nous examinions combien d'hommes pouvoient ſortir d'un ſeul qui auroit vêcu 700 ans, en ſuppoſant que le plus grand nombre de ſes deſcendans vivoit en même-tems. Et pour réuſſir plus ſurement, nous n'uſerons pas de tous nos avantages; quoiqu'on compte 1600 ans depuis la création juſqu'au deluge, nous n'en prendrons que la moitié; nous ne commencerons pas même par le premier homme; mais nous ſuppoſerons qu'au ſecond ou troiſiéme ſiécle de la création il y avoit ſur la terre des femmes habiles à la génération. Nous demandons ſeulement que l'on nous accorde qu'elles en étoient capables à l'âge de 60 ans, & qu'elles avoient 20 enfans à l'âge de cent, c'eſt à dire un de deux en deux ans; ici nous ne tirerons point encore avantage de la vie de Mathuſalem, ni de celle des patriarches qui a été la plus

longue ; nous choiſirons ceux qui ſuivant l'écriture ont vêcu le moins, excepté Enoch qui fut transferé dans le ciel après 365 ans de vie. Or nous trouverons que le produit d'une ſeule tige de 700 ans en multipliant toujours par 20 a dû monter à mille trois cent quarante-ſept millions, trois cent ſoixante-huit mille quatre cent-vingt perſonnes ; en voici la preuve :

	1	20
ſiecles	2	400
	3	8000
	4	160000
	5	3200000
	6	46000 000
	7	1280 000 000
le	produit	1347 368 420

Or ſuivant ce calcul du P. Petau, la terre

fut plus peuplée avant le déluge, que ne le ſont aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique & l'Europe; ſur tout ſi ce que dit Boterus eſt vrai que Conſtantinople la plus grande ville de l'Europe ſans contredit, ne renferme que 700000 habitans. Et ſi nous convenons de ce calcul, nous devons être plus tôt ſurpris que la terre ait pû contenir un ſi grand nombre d'hommes, que croire qu'elle fût peu peuplée alors; il ſeroit même naturel de penſer que le deluge qui fut envoyé pour punir les hommes, étoit preſque devenu néceſſaire, comme l'euſſent été les fréquens raviſſemens au ciel, ſi le premier homme avoit ſçû conſerver le privilege de l'immortalité.

Mais comme il y a des auteurs, qui pour concilier la vie des patriarches avec celle des hommes qui ont vêcu depuis, ſoutiennent que dans la narration de Moyſe il ne s'agit que d'années lunaires, nous répondons que ſi par ces années lunaires, ils entendent douze révolutions de la lune qui font 354 jours, la difference ſera peu conſiderable, & ne renverſera point notre hypotheſe, puiſque les années ſolaires n'excedent celles-ci que d'onze jours. Mais ſi par une année lunaire ils n'entendent qu'une révolution de la lune, c'eſt à dire un mois; ils admettent en premier lieu une ſorte d'année dont les juifs ne ſe ſervirent

virent jamais dans leurs regiſtres publics, & ce que nous avons dit auparavant des années chaldaïques, ne doit, s'il en faut croire Xenophon, s'étendre qu'à la chronologie des arts. C'eſt en ſecond lieu contredire le texte ſacré qui dans l'hiſtoire du deluge fait un dénombrement exact des mois : *dans le dixiéme mois, le premier jour du mois la cime des montagnes parut.* Les auteurs profanes, Xenophon & Solin s'expriment de même: *Inundationes plures fuere, prima novimeſtris inundatio terrarum ſub priſco Ogyge. Meminiſſe hoc loco par eſt poſt primum diluvium Ogygis temporibus notatum, cum novem & amplius menſibus diem continua nox inumbraſſet, Delon ante omnes terras radiis ſolis illuminatum, ſortitumque ex eo nomen.* Enfin c'eſt tomber dans la plus étrange abſurdité; car ſuivant ce calcul Enoch aura engendré à l'âge de ſix ans; il eſt dit en effet qu'il engendra Mathuſalem à 65 ans. Or ſi ces années doivent être réduite à des mois, il ne pouvoit avoir alors qu'environ ſix ans & demi.

Après avoir expliqué comment la longue vie des patriarches à pû contribuer à la multiplication, il nous reſte un ſecond argument tiré de l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au deluge. Selon l'opinion la plus reçue, cet intervalle eſt de 1655 ans, c'eſt à dire qu'il eſt preſqu'auſſi grand que celui qui s'eſt écoulé

depuis J. C. juſqu'à nous. Or qui pourra nier que la terre n'ait pû être auſſi peuplée avant le deluge dans cet eſpace d'années, qu'elle le fut après, dans un pareil eſpace de tems ? ſi l'on nous objecte le defaut de parité, en ce qu'avant le deluge tous les hommes ſortirent de deux perſonnes ſeulement, au lieu qu'après le deluge ils ſortirent de ſix au moins, nous répondrons que nous ſommes amplement dédommagés par la longue vie des premiers, au lieu que celle des ſeconds fut tout-à-coup & conſiderablement diminuée. Cependant, pour rendre toutes choſes égales, nous rabbattrons trois ſiécles des premiers tems, & nous ne commencerons qu'au tems où ſelon Moyſe il y avoit déja quatre hommes ſur la terre qui engendroient, ſçavoir Adam, Caïn, Seth & Enoch. Or nous ſoutenons dans cette hypotheſe que la terre ſe trouva auſſi peuplée dans les 1655 ans avant le deluge, qu'elle le fut après cet évenement au bout de 1300 ans, & nous allons montrer par les témoignages de l'écriture, par ceux des auteurs profanes, & par des raiſons de convenance, combien les hommes s'étoient déja répandus ſur la terre.

Pour commencer par les regions voiſines du lieu où l'on aſſure que l'arche ſe repoſa, nous avons les témoignages des livres ſaints qui font mention des deſcen-

dans de Sem, de Cham, & de Japhet, ils comptent quatre générations du premier depuis le deluge juſqu'à la diviſion des terres au tems de Phaleg. Et cette diviſion prouve aſſés combien les hommes s'étoient déja multipliés dans l'eſpace d'un ſiécle, puiſqu'ils furent obligés de ſe ſéparer pour s'établir en d'autres regions, & qu'ils étoient en état de bâtir une ville, & d'élever une tour juſqu'aux cieux. Quelques auteurs ont prétendu que c'étoit la même que celle dont parle Herodote, laquelle demandoit un ſi grand nombre d'ouvriers, comme toutes ces ſortes d'édifices. Plus de 150 mille hommes furent employés à la conſtruction du temple de Salomon; ſuivant Herodote cent mille travaillerent aux pyramides ſous le roi Cheops, & quoiqu'il ait paſſé en proverbe que les égyptiens ne mangeoient ni oignons, ni porreaux:

Porrum & cæpe nefas violare morſu. Juven.

Il paroît que la dépenſe pour cet article ſeul monta à 1600 talens.

La premiere monarchie ou le royaume de Babylone eut Nimrod pour fondateur, ſuivant l'écriture, ou Belus ſelon les auteurs profanes, qui par conſéquent eſt le même que Nimrod, comme Aſſur eſt le même que Ninus.

Il eſt fait mention dans les livres ſaints

de pluſieurs villes ſurtout de Ninive & de Reſen, qui y eſt appellée la grande cité.

Les pays circonvoiſins étoient de même peuplés. Je n'en veux point d'autres preuves que les guerres qu'eurent à ſoutenir les rois d'Aſſyrie contre les bactriens, les indiens, les ſcythes, les éthiopiens, les armeniens, les parthes, les perſes de la Suſiane, qui ſelon Diodore, ſubjuguerent l'Egypte, la Syrie, & toute l'Aſie mineure depuis le Boſphore juſqu'au Tanaïs. On lit auſſi que la reine Semiramis dans ſon expedition des Indes enmena avec elle le roi d'Arabie.

C'eſt environ ce même tems que les auteurs placent la guerre des ſicyoniens, celle des argives, & celle des atheniens ſous Cecrops, auſſi bien que l'expedition des argonautes, & les fameuſes guerres de Thebes & de Troye.

Il paroît encore par l'hiſtoire d'Abraham que la terre de Chanaan & l'Egypte étoient fort peuplées long-tems auparavant. Outre les premieres colonies qui tranſporterent de la Meſopotamie Chanaan & Mitſraïm, leſquels y trouverent des royaumes peuplés & policés, Jacob qui n'y étoit arrivé que lui 72 y laiſſa en 430 ans une puiſſante nation. Car nous liſons que ſes enfans ſe trouverent au nombre de 600000, lorſqu'ils ſortirent de Rhameſis. On jugera

combien l'Egypte étoit peuplée, par cela ſeul qu'elle pouvoit aſſervir une ſi grande multitude, & parce qu'en dit Herodote en pluſieurs occaſions; & l'on peut conjecturer en combien peu de tems elle ſe vit ſi peuplée, par cette inſcription rapportée par Diodore: *Mihi pater eſt Saturnus deorum junior; ſum verò Oſiris rex, qui totum peragravi orbem uſque ad Indorum fines; ad eos quoque ſum profectus, qui ſeptentrioni ſubjacent uſque ad Iſtri fontes, & alias partes uſque ad Oceanum.* Or ſelon les meilleurs auteurs Oſiris eſt Mitſraïm, & Saturne Cham, dont l'Egypte prend le nom dans l'écriture, & même dans Plutarque, & ſe nomme *Chamia.* Et ſi Adam fut enterré au même endroit où le Sauveur a été crucifié, comme l'aſſurent quelques peres de l'Egliſe, c'eſt à dire ſur le calvaire, il aura laiſſé ſes os loin du lieu où ils avoient été formés. Nous trouverons encore cet éloignement plus grand, ſi nous faiſons attention à ce que dit Moyſe qu'il fut chaſſé du paradis par le côté de l'orient, ce que ſemble juſtifier la poſition des chérubins qui étoient à l'orient pour empêcher qu'Adam n'approchât de l'arbre de vie

Il paroît auſſi par divers témoignages que les régions éloignées du paradis étoient de même habitées. Car il eſt évident que l'Italie étoit peuplée; on ne peut en douter

après ce que rapportent Tite-Live, Denis d'Halicarnaſſe, de Janus, d'Evandre & d'Enée, après la frequente mention qu'Homere fait de la Sicile, & l'ancienne inſcription trouvée à Palerme, que Thomas Fazelli a expliquée dans ſon hiſtoire de Sicile, & qu'un ſyrien a traduite en ces termes : *Non eſt alius Deus præter unum Deum; non eſt alius potens præter eundem quem colimus Deum : hujus turris præfectus eſt Sophæ, filius Eliphat filii Eſau, fratris Jacob filii Iſaac, filii Abraham : & turri quidem ipſi nomen eſt baych, ſed turri huic proximæ nomen eſt pharat.*

L'hiſtoire de Geryon, les voyages d'Hercule, ſes fameuſes colomnes, un paſſage de Strabon qui dit que les Iberiens ſe vantoient d'avoir il y avoit plus de ſix mille ans la connoiſſance des arts & des loix, tout cela prouve l'ancienneté des peuples qui s'établirent en Eſpagne. Les ſçavans conjecturent que la Mauritanie & la côte d'Afrique furent de bonne heure habitées par les pheniciens, & d'abord après que les iſraelites eurent conquis la terre de Chanaan. Outre que les deux langues carthaginoiſe & phenicienne ſont aſſés conformes, Procope raconte au ſecond livre de la guerre des vandales, que dans une ville de la Mauritanie Tingitane, on liſoit en langue phenicienne cette autre inſcription : *Nos Maurici ſumus qui fugimus à facie Jehoſ-*

chuæ filii Nunis prædatoris.

Les îles canaries ou fortunées n'étoient pas inconnues alors ; du moins c'eſt ainſi que Strabon interprete la harangue de Protée à Menelas.

Sed te qua terræ poſtremus terminus exſtat,

Elyſium in campum cæleſtia numina ducunt :

Nous pourrions dire la même choſe de la France & de l'Allemagne, peut-être auſſi de l'Angleterre ; & cela ſur des autorités raiſonnables. Sans nous arrêter à Geoffroi de Monmouth qui fait ſortir les bretons des troyens, ſans même tirer avantage de ce que dit l'écriture que la race de Japhet peupla les îles des nations, il eſt certain que l'origine des peuples d'Angleterre étoit ſi obſcure au tems de Jule Céſar, qu'il les regardoit comme aborigenes. On peut de même prouver par bien des témoignages que l'Irlande ne tarda pas à être habitée, quoique nous n'ajoûtions pas une entiere foi aux traditions de Bartholanus le ſcythe qui y arriva 300 ans après le deluge ; ni au rapport du Gyraldi ſuivant lequel Cæſaria fille de Noé s'y étoit établie encore auparavant. Bochart dérive de la langue phenicienne les noms anciens des regions, parce que les pheniciens s'étoient établis, ou avoient porté leur commerce dans la

plûpart. Si donc comme le prétend ce ſçavant homme, *Eſpagne* en phenicien ſignifie le pays des lapins, *Luſitanie* ou *Portugal* le pays des amandes ; ſi l'Angleterre ſe nommoit autrefois *Barſanaca*, ou le pays de l'étain ; ſi *Hibernia* ou l'Irlande n'étoit autre choſe que le païs le plus éloigné ; & ſi les pheniciens donnerent enfin tous ces noms, nous aurons en ce cas de fortes preuves de l'antiquité des peuples qui les portoient.

Nous venons d'établir combien dans l'eſpace de treize ſiécles, les hommes s'étoient déja éloignés de leurs demeures primitives ; mais il eſt certain que la terre étoit encore plus peuplée qu'on ne peut le prouver ; car il eſt évident par les découvertes de tous les ſiécles, qu'il y a eu plus de climats habités que les geographes n'en ont connu ou décrit. Herodote & Thucydide ne font aucune mention de Rome, & Ptolomée ne dit rien de pluſieurs parties de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique. Maintenant, s'il nous eſt permis de former des conjectures d'après ce que nous trouvons ſur d'autres regions, nous n'aurons beſoin ni de nous étendre beaucoup plus, ni même de demander la moitié des treize ſiécles. Il ſuffit de rapporter les expeditions que firent les aſſyriens peu de tems après le deluge. Ninus leva contre les

bactriens

bactriens une armée de 700000 hommes de pied, 200000 de cavalerie, avec 10600 chariots. Semiramis mena contre les indiens 1 300000 hommes de pied, 500000 chevaux, 100000 chariots, sans compter les chameaux; & Staurobate roi des Indes fut au devant avec des forces encore superieures. Mais ce qui est à remarquer, est que l'on n'étoit pas encore à la fin du 4 siécle depuis le deluge.

On s'imaginera peut-être que les hommes ne se disperserent point avant le deluge, parce qu'ils parloient alors une seule & même langue. Nous avouons que cela put retarder leur dispersion, mais cela pouvoit-il empêcher leur multiplication, dont une suite nécessaire étoit de détacher continuellement des colonies, comme firent ensuite les pheniciens, les grecs, & les romains, & que nous en avons des exemples de nos jours? Nous observerons encore que les hommes avoient commencé à se disperser avant la confusion des langues; ainsi le dit l'écriture qui en marque même la nécessité, & qui exprime en ces termes le prétexte de la construction de Babel: *de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de la terre.*

2° Si quelqu'un s'imagine que la terre s'est plus facilement peuplée après le deluge, parce que le commerce & la naviga-

tion ont peuplé les îles ; on le ſupplie de conſiderer qu'il n'eſt pas certain qu'il y eût des îles avant le deluge, & que des auteurs judicieux le nient ſur des fondemens plauſibles.

Enfin, ſi de ce qui eſt dit dans la Geneſe qu'environ ſix-vingt ans avant le deluge, les hommes commencerent à ſe multiplier ſur la terre, on concluoit que la terre fût mal peuplée avant le deluge ; nous répondrons qu'il n'eſt queſtion là que de la race de Cain, & que l'on peut ſeulement conclure que les hommes commencerent à ſe multiplier extrêmement, & non pas qu'ils ne le fuſſent point encore. On trouve ſouvent des expreſſions ſemblables dans le texte ſacré. Ainſi il eſt dit de Noé qu'il commença à cultiver la terre, ce qui ſignifie ſeulement qu'il commença à s'y appliquer davantage : & ailleurs il eſt dit du Sauveur qu'il commença de chaſſer ceux qui vendoient dans le temple ; c'eſt à dire qu'il le fit actuellement, ou avec zele.

J'ai rapporté ſur la queſtion que je m'étois propoſée tout ce qui peut ſe dire de plus probable & de plus clair. Mais au jugement dernier le dénombrement des hommes la mettra dans un plus grand jour. Ainſi je n'impoſe à perſonne la néceſſité d'embraſſer mon opinion qu'autant qu'il la croira la plus probable. Je demande

ſeulement qu'on ne reçoive point des problêmes comme des axiômes, ni des doutes comme des démonſtrations; car on ne peut uſer de trop de précaution dans les choſes douteuſes, & qui ne ſont fondées que ſur l'opinion. Pour nous, s'il nous eſt quelquefois arrivé de nous égarer, nous avons la conſolation de n'avoir embraſſé d'autres erreurs que des erreurs qui ne nuiſent point, & de n'avoir hazardé notre ſentiment qu'après un raiſonnable examen.

CHAPITRE VII.

De l'Orient & de l'Occident.

LEs philoſophes & les geographes ont fort élevé les terres orientales au deſſus des terres occidentales. C'eſt là, diſent les uns, que naiſſent l'or, les pierreries, les épiceries. C'eſt là, diſent les autres que les peuples recevant les premieres influences du ſoleil, ſont plus ſpirituels & plus polis. Mais ſi nous examinons bien cette opinion, nous la trouverons appuyée ſur de foibles fondemens.

A parler avec préciſion, il n'y a dans la nature ni orient ni occident; l'un & l'autre n'étant que des points relatifs, & qui varient ſelon les differentes longirudes. En premier lieu, un même pays ſera oriental ou occidental pour ceux qui habitent le-

même parallele, ou qui l'occupent diverſement de l'orient à l'occident. Ainſi l'Italie étant à l'orient de l'Eſpagne ; la Grece de l'Italie ; la Perſe de la Grece ; & la Chine de la Perſe ; en prenant le rebours, la Perſe ſera à l'occident de la Chine, ainſi du reſte. Et le même pays ſera tantôt oriental, & tantôt occidental, puiſque la Perſe qui eſt à l'orient de la Grece n'en eſt pas moins occidentale par rapport à la Chine.

Dans d'autres poſitions, le même point de la terre ſera oriental & occidental en même tems, comme ſont nos antipodes, ou ceux qui nous ſont diametralement oppoſés. Les americains ſont antipodes aux indiens ; & certaines regions des Indes ſont en même tems orientales & occidentales à l'égard de l'Amerique, ſelon qu'on les prendra à droit ou à gauche. Car deux voyageurs partant en même tems du même lieu ; l'un par l'orient, l'autre par l'occident, la diſtance étant égale, ils arriveront tous deux en même tems dans l'Amerique.

Pour ceux qui habitent le même parallele, & qui ont les poles pour zenith, ils n'auront ni orient, ni occident, du moins la plus grande partie de l'année ; car s'ils prennent pour leur orient, ſuivant l'acception du mot, le lieu où le ſoleil ſe leve pour eux ; & s'ils regardent comme leur occident l'endroit où il ſe couche auſſi

pour eux, il eſt certain que pendant près de ſix mois ils n'ont ni orient, ni occident. Car pendant tout ce tems le ſoleil ſe tient au deſſous de leur horizon, & le reſte de l'année il eſt continuellement au deſſus, tournoyant autour d'eux, ſans entrecouper leur horizon. Et ſi, comme la raiſon le veut, on nomme leur point oriental ce lieu où le ſoleil ſe leve une ſeule fois, c'eſt à dire dans leur équinoxe, ces points cardinaux ſeront dérangés à leur égard, & dans la rigueur, on ne pourra leur donner ni l'une ni l'autre denomination. Car on ne doit certainement pas donner le nom d'orient à un point qui a ſon midi des deux côtés, comme celui-ci. Or ſi ceux qui habitent ſous les poles n'ont point d'autre nord que leur zenith; le point oppoſé, c'eſt à dire le reſte du globe qu'ils n'habitent pas eux-mêmes doit être leur midi. Donc on eſt mal fondé de faire dépendre quoique ce ſoit de cette prétendue ſituation à l'orient, ou à l'occident.

Cette fauſſe opinion vient de ce qu'on s'eſt mépris ſur ce qui conſtitue en effet l'orient & l'occident, & que l'on a raiſonné ſur ces deux points comme ſur le nord & ſur le midi, quoique la difference en ſoit palpable. Le nord & le midi ſont les deux points de cet axe ſur lequel tournent les cieux. Or ces deux points ſont fixes & invariables,

mais il en va autrement de l'orient & de l'occident : car la révolution des orbes ſe faiſant ſur les poles, les autres points qui environnent l'axe ſont variables, & dans quelque point que l'on veuille d'abord placer l'orient, tous les points le deviendront à leur tour par une ſucceſſion des parties de la terre dans chaque révolution. Si donc chaque partie du globe où ſe leve le ſoleil eſt appellée l'orient ; chacune differant de l'autre dans ſa longitude, il eſt certain que chaque region aura un point different pour ſon orient, puiſque le ſoleil ſe leve dans chacun ſucceſſivement.

Le ſecond article ſur quoi on établit la preéminence des terres orientales, je veux dire cette vertu ſuperieure que l'on attache aux premiers rayons du ſoleil naiſſant, ſemble un peu plus plauſible. Cependant on y trouve auſſi des abſurdités que les ſens tout ſeuls refutent d'une maniere invincible. Car 1°, par la même raiſon que l'on ſoutient que les Indes ſont plus favoriſées du ſoleil que l'Amerique, l'Amerique ſera plus abondante que les Indes, & l'Angleterre ou l'Eſpagne plus que S. Domingue, où la côte de Guinée, puiſque le ſoleil ſe leve plus tôt ſur les premiers que ſur les derniers, & l'on peut appliquer ce raiſonnement à tous les peuples qui habitent le même parallele, ou qui ſont ſitués dans une longitude très éloignée.

Une autre abſurdité inſupportable ; c'eſt que dans cette hypotheſe une region ſeroit plus abondante qu'elle-même. Car ſi les Indes ſont plus fertiles que l'Eſpagne, parce qu'elles ſont plus orientales, & qu'elles reçoivent les premiers rayons du ſoleil ; l'Eſpagne par cette raiſon aura le même avantage ſur l'Amerique ; & l'Amerique ſur les Indes ; enſorte que l'Eſpagne ſera inferieure à une region qui ſe trouvera ſurpaſſée par une autre inferieure à elle.

Prétendre enfin que le ſoleil donne quelqu'avantage aux regions qu'il éclaire les premieres, c'eſt l'accuſer de partialité. Comme il eſt également éloigné de la terre à l'orient & à l'occident, il faut, ainſi que Bohece l'a remarqué, & que Scaliger l'a prouvé, que ſes influences ſoient égales. C'eſt ce qui a déterminé quelques-uns à tranſporter cette prérogative au pouvoir des étoiles, dont ils ont fait préſider quelques-unes à certaines regions. Ainſi Cardan approprie particulierement la queue de la grande ourſe à l'Europe, quoiqu'il ſoit vrai que dans l'eſpace de 24 heures elle parcourt l'Aſie & l'Amerique. Mais on ne doit pas attribuer de ſemblables effets aux étoiles, puiſqu'elles produiront toujours les mêmes effets dans tous les climats qu'elles regardent également.

Il faut donc chercher des cauſes plus

prochaines des differentes productions ſelon les divers climats ; & nous ſerons, je croi, mieux fondés à les attribuer à la difference du climat & du terrain ; car les révolutions du ſoleil étant regulieres, il communique également ſes rayons à tous, & les garde partout ſelon ſa poſition actuelle. Ce que je dis a lieu non ſeulement par rapport aux pierres prétieuſes, aux mineraux, aux métaux, mais encore par rapport aux plantes, aux animaux dont quelques-uns ſe trouvent en differens pays, quelques autres dans une ſeule region, & d'autres enfin ne peuvent être tranſplantés. La main du Créateur a diſpoſé dès le commencement les principes de toutes choſes avec une grande varieté, & leur a ſagement aſſigné à chacune leur propre ſemence, afin qu'elles puſſent mieux remplir l'intention de leur eſpece. Et ſi elles ne trouvent pas des matieres bien propres pour leur nourriture, & leur accroiſſement dans une matrice convenable, le ſoleil ne leur eſt d'aucun ſecours ; & s'il manque quelque choſe à leur perfection, c'eſt du concours de tous les autres élemens qu'elles reçoivent ce ſecours. Car bien que quelques-uns s'imaginent que les puiſſances céleſtes cooperent avec les cauſes inferieures, & qu'elles puiſſent en effet influer ſur la formation de toutes choſes, nous devons

croire cependant que ce ſont des agens particuliers qui decident de cette formation, & dont chaque choſe contient les principes. Ainſi le ſoleil qui en Angleterre contribue à la multiplication des grenouilles & des ſerpens, ne produit point ces mêmes effets en Irlande, quoiqu'elle ne ſoit ſéparée de nous que par un petit bras de mer. Il paroît par-là que le ſoleil ne fait que cooperer avec les cauſes préexiſtentes, en avançant la formation des êtres, dont les formes ſont ſeminales.

On ne peut tirer aucun avantage en faveur de l'orient, de ce que les aſtrologues tirent leurs horoſcopes de l'aſcendant, ou de la premiere maiſon des cieux, dont le commencement eſt vers l'orient; car l'aſtrologue ne regarde préciſément que la premiere apparition du ſoleil ſur l'horiſon, & celà parce qu'alors cet aſtre fait ſentir ſon pouvoir, & que dans l'idée fauſſe de l'aſtrologue il influe ſur la vie de l'homme, & ſur toutes les choſes qui en même-tems ſont animées par leurs cauſes particulieres, & remontent ſur leur horiſon. Or il eſt vrai que cet aſcendant ſe trouve relativement à l'orient; mais ce que nous avons obſervé n'eſt pas moins vrai, je veux dire qu'il y a telle poſition de la ſphere, ſans aucun orient, d'où l'aſtrologue puiſſe calculer ſes aſcendans. En effet dans la ſphere parallele,

ſix maiſons ſont toujours abaiſſées, & ſix autres ne ſe levent jamais. Les planetes mêmes dont les révolutions ſont plus promptes, & dont les aſtrologues eſtiment davantage les influences doivent néceſſairement ne pas trouver leur compte à cette poſition; car elles fourniſſent la moitié de leur courſe au deſſous, & l'autre moitié au deſſus de l'horiſon; enſorte que pendant ſix ans entiers perſonne n'aura le bonheur de naître ſous la conſtellation de Jupiter, & pendant 15 ans ſous celle de Saturne.

Ariſtote, à la verité loue la ſituation des villes qui ſont tournées vers l'orient; mais s'il préfere cette ſituation à toute autre, c'eſt uniquement parce que les premiers rayons du ſoleil rendent l'air plus ſalubre en diſſipant les brouillards qui s'étoient élevés pendant ſon abſence. C'eſt par le même motif que Varron place ſa maiſon de campagne vers le lever équinoctial du ſoleil, & que Palladius conſeille d'en tourner l'entrée de maniere qu'elle reçoive les rayons du ſoleil levant en hiver ſur le premier angle, & qu'elle ſoit un peu détournée du ſoleil couchant de la même ſaiſon. Columelle eſt du même ſentiment, car il veut qu'une maiſon de campagne ſoit ſituée de maniere qu'elle ait des appartemens d'été, & des appartemens d'hiver; il veut que ceux-ci ſoient expoſés au ſoleil levant de la

même saiſon, qui eſt le ſud eſt; & que la ſalle à manger ſoit au couchant de l'équinoxe, ce qui eſt exactement l'oueſt, ou le couchant. A l'égard des appartemens d'été, il veut qu'ils regardent le meridien de l'équinoxe, mais que la ſalle à manger ſoit tournée au ſud eſt qui eſt le levant d'hiver, & que les bains ſoient à l'occident d'été qui eſt le nord oueſt. Quoique l'architecture ſemble avoir égard ici aux points cardinaux, il eſt évident qu'il ne s'agit que d'éviter ou de recevoir les rayons du ſoleil ſuivant les differentes ſaiſons.

Il eſt vrai encore que les juifs & les mahometans ſe tournent vers l'orient, lorſqu'ils font leurs prieres. Les ſpectateurs, & quelques-uns de ceux qui pratiquent cette céremonie peuvent y entendre myſtere, mais il eſt certain que le but de cette inſtitution étoit de leur rappeller le ſouvenir des lieux qu'ils ont en veneration. Les juifs en regardant l'orient imitent l'exemple de leurs ancêtres qui tenoient cette pratique de Salomon, & tournent leurs yeux vers leur chere Jeruſalem. On lit dans le prophete Daniel que retiré dans ſon appartement, & ouvrant les fenêtres qui regardoient Jeruſalem, il ſe proſternoit trois fois par jour, & faiſoit ſa priere. *Toutes les fois*, diſoit Salomon en s'adreſſant à Dieu même, *que quelqu'un priera en étendant ſes bras*

vers ce temple, toutes les fois qu'il ſe préparera à une bataille, & qu'il adreſſera ſa priere au Seigneur en ſe tournant vers cette cité que vous avez choiſie, & vers ce temple qui a été élevé à la gloire de votre nom. Alors, Seigneur, écoutez leur priere du haut des cieux, & prenez-les ſous votre protection. Or les juifs diſperſés dans les regions ſituées à l'occident de Jeruſalem obſervent litteralement cette pratique, lorſqu'ils regardent l'orient : au lieu que les paroles de Salomon ſont applicables à tous les points cardinaux. Lorſque Daniel étant à Babylone regardoit du côté de Jeruſalem, il étoit tourné vers l'occident. Par la même raiſon les juifs de la Paleſtine regardoient Jeruſalem, de quelque province qu'ils fuſſent. La tribu de Juda avoit Jeruſalem au nord; Manaſſé, Zabulon & Nephtali au midi; Ruben & Gad à l'occident; la ſeule tribu de Dan l'avoit préciſément à ſon orient. Ainſi quand le Sauveur diſoit, *lorſque vous appercevez des nuages au couchant, vous dites, il va pleuvoir, & vous dites vrai*; cette obſervation qui étoit bonne par rapport à la Judée, parce qu'elle avoit à ſon couchant la mediterranée, & que les vents amenoient la pluye de ce côté, n'auroit rien prouvé pour les Indes, ni pour la Chine, qui ont une vaſte mer à leur orient, & un continent d'une plus grande étendue à leur couchant. De même

quoique la vulgate diſe : *l'or vient du ſeptentrion*, je ne croi pas que l'on ſoit tenté, parce qu'il ſe ſera trouvé quelques mines au nord du pays de Job, d'en chercher dans les climats froids & ſeptentrionaux, puiſque les meridionaux en fourniſſent aſſés.

Pour ce qui regarde les mahometans dont la ſecte eſt un mélange de pluſieurs religions, il paroît qu'ils ont imité les juifs en ce point ; car ils ſe tournent toujours dans leurs prieres du côté de la Mecque où leur prophete nâquit, & du côté de Medine où eſt ſon tombeau. Ils y vont en pelerinage, & c'eſt de là qu'ils attendent ſon retour ſur la terre. De là vient qu'ils ſe tournent de ce côté qui eſt oriental pour les mahometans de la barbarie & de l'Egypte, & pluſieurs états du grand Seigneur; ils n'obſervent pourtant pas cette pratique par aucune ſorte de préference pour le levant, puiſque les turcs qui habitent d'autres climats ſe tournent ſelon la difference de leur ſituation vers tout autre point.

En 4e lieu on ne doit inferer aucune preéminence du ſoleil levant, de ce que dans l'arrangement du camp d'Iſrael, Dieu ordonna que la tribu de Juda campât à l'orient. Cet ordre deſigne ſeulement la place d'honneur, c'eſt à dire l'avant garde qui dans la marche des juifs regardoit néceſ-

ſairement l'orient. Le texte original ne dit rien davantage ; & les traductions les plus litterales y répondent : Tremellius traduit de la ſorte, *caſtra habentium ab anteriore parte orientem verſus, vexillum eſto caſtrorum Judæ.* Et par là on peut réſoudre toutes les difficultés que l'on feroit à ce ſujet.

En 5e lieu, il eſt bien vrai que les ſciences, que les arts, que la politeſſe qui les accompagne toujours ſont nés dans l'orient, mais ce n'eſt point à l'orient qu'il faut en attribuer la cauſe. C'eſt que les premiers hommes habiterent ces regions qui ſont orientales par rapport à l'Europe. Car l'arche de Noé ſe repoſa ſur les monts d'Ararat, c'eſt à dire ſur une partie du mont Taurus entre les Indes & la Tartarie, comme le dit le chevalier Walter Raleigh dans ſon excellente hiſtoire univerſelle. Ceux qui éleverent la tour de Babel s'éloignerent de cette region orientale, & communiquerent de proche en proche, les ſciences, les arts, & la politeſſe. Les progrès en furent rapides ; excepté que nos climats ne reçurent que fort tard ces mêmes avantages. Malgré la ſcience des anciens bardes & druides, quiconque lira le traité des mœurs des germains compoſé par Tacite, verra que les allemands étoient bien ſauvages il y a deux mille ans. On peut remarquer la même choſe par rapport à

l'Angleterre dans la vie d'Agricola du même Tacite, & ſurtout dans Strabon qui à la honte de nos ancêtres & au déplaiſir de ceux qui ſe glorifient d'une longue ſuite d'ayeux, aſſure que telle étoit la ſimplicité des bretons, que bien qu'ils euſſent abondance de lait, ils n'avoient pas encore appris à faire du fromage.

Enfin le préjugé en faveur des regions orientales n'eſt pas mieux établi ſur ce que les coſmographes partagent le globe terreſtre en orient & en occident. Car cette diviſion ne ſort pas de la nature de la choſe même ; elle eſt de convenance, & on l'a imaginée, parce qu'elle eſt la plus propre pour établir la longitude des lieux. Ainſi les anciens coſmographes ont choiſi les îles fortunées ou les canaries pour y placer leur premier meridien par le partage de la ſphere en partie orientale & occidentale, parce qu'ils croyoient que ces îles étoient les plus occidentales. Mais les modernes ont pris pour leur premier meridien les îles Açores, ou de S. Michel, & cela ſur l'opinion que la bouſſole varie peu dans ces îles ; cependant dans ce même meridien, en s'éloignant vers le nord ou vers le ſud, on s'apperçoit que la bouſſole varie conſiderablement ; outre qu'il y a d'autres endroits où elle ne varie point, comme Alphonſe & Rodriguez de Lago l'affirment du

cap des aiguilles en Afrique ; Maurolycus des côtes de la Morée en Europe, & Gilbert du milieu des grandes terres dans la plus grande partie du globe.

CHAPITRE VIII.

Du Nil.

IL y a pluſieurs opinions reçues par rapport au Nil, leſquelles meritent nos réflexions. On croit communément que ce fleuve ſe décharge dans la Mediterranée par ſept embouchures ; mais les anciens ne depoſent point unanimement de ce fait, & les voyageurs modernes ſemblent prouver le contraire.

Certains auteurs de l'antiquité qui devoient être plus inſtruits ſur cet article, n'en font aucune mention. Homere par exemple n'a point limité le nombre de ſes branches ; Eratoſthene n'en parle point dans ſa deſcription de l'Egypte. Ariſtote s'exprime d'une maniere ſi confuſe au premier livre de ſes meteores, que l'on ne peut rien déterminer par les choſes qu'il en dit : l'Egypte que nous regardons comme le pays du plus ancien peuple de la terre, ne fut d'abord autre choſe, dit cet auteur, que des terres enlevées à la mer par des digues qui arrêterent les boues que le Nil entraînoit. Ariſtote eſt dans le même ſentiment par rapport aux

palus

Palus Mæotides ; il dit que de ſon tems les débordemens du Tanais leur avoient beaucoup ôté de leur pronfondeur, & qu'il ne doutoit pas qu'un jour ils ne deviſſent terre ferme. Sa conjecture n'eſt pas encore verifiée ; mais cela même eſt arrivé à une branche de l'Euphrate, l'une des quatre qui arroſoient le jardin d'Eden. Elle portoit autrefois ſes eaux dans la mer Perſique, & maintenant elle ſe perd dans les marais de Chaldée ; car telle eſt la vaſte diſtance qu'elle a laiſſé entre la mer Perſique & ſon embouchure.

D'autres qui ont écrit exprès ſur cette matiere ne ſont pas d'acord entr'eux. Herodote nomme dans ſon euterpe ſept bouches du Nil, mais il y en a deux, l'embouchure *bolbitine*, & l'embouchure *bucolique* qu'il croit l'ouvrage de l'art, & faites à l'occaſion de quelques beſoins. Strabon en compte juſqu'à quinze. Il y a, dit-il, pluſieurs villes conſiderables ſur ces canaux ou branches du Nil, celles principalement qui ont donné le nom à ſes embouchures, non pas à toutes, car il y en a onze, & quatre autres encore, mais ſeulement aux ſept principales qui ſont : *Canopicum, Bolbitinum, Selenneticum, Sebenneticum, Phamiticum. Mendeſium, Taniticum, & Peluſiacum.* Il faut obſerver ici qu'une de ces ſept eſt un canal artificiel nommé par Herodote. Pto-

lomée qui étoit né à Peluſe, en compte neuf dans ſa geographie, & dans la troiſiéme carte qu'il donne de l'Afrique, il les nomme ainſi, *Heracleoticum Bolbitinum, Sebenneticum, Pineptum, Diolcos, Pathmeticum, Mendeſium, Taniticum, Peluſiacum*; & il y en a trois qui ſont nommées autrement par Pline. Il reſulte de ces varietés que Magin a eu raiſon de dire : *De oſtiorum Nili numero & omnibus valde antiqui ſcriptores diſcordant.*

Les geographes & les voyageurs modernes en diminuent beaucoup le nombre; & Guillaume de Tyr avoit déja obſervé il y a pluſieurs ſiécles qu'il ne s'en trouve plus que trois ou quatre. Car au deſſous du Caire le Nil ſe partage en quatre branches dont celle de Damiette, & celle de Roſette ſont navigables; les deux autres, dit Sandys voyageur Anglois très curieux, ſont peu conſiderables, & coulent entre les deux que j'ai nommées. Or, dit Sandys, des ſept branches que cite Herodote, & des neuf dont parle Ptolomée voilà celles que j'ai pû découvrir, ou dont j'aye entendu parler. Par là eſt verifié le témoignage de l'évêque de Tyr, homme fort curieux, & témoin oculaire, qui dans ſa guerre ſainte s'exprime en ces termes : *Nous ſommes très ſurpris que les anciens ayent donné ſept embouchures au Nil, & nous ne pouvons concilier leurs relations avec la verité, qu'en diſant*

qu'avec le tems la face des choſes a changé, & que pluſieurs de ces canaux ſe ſont remplis, autrement ils n'ont jamais été bien inſtruits ſur cet article.

Si ce paſſage d'Iſaye : *Le Seigneur rendra deſerte la langue de la mer d'Egypte, il élévera ſa main ſur le fleuve, il l'agitera de ſon ſouſle puiſſant ; il le frapera & le diviſera en ſept ruiſſeaux, enſorte qu'on pourra le paſſer à pied* ; ſi ce paſſage, dis-je regarde la riviere du Nil, il ne peut s'entendre que de ſes ſept branches capitales ; mais ce paſſage eſt obſcur, & de ce qui ſuit : *Le reſte de mon peuple qui ſera échapé des mains des aſſyriens y trouvera un paſſage, comme Iſrael en trouva un dans la mer, lorſqu'il ſortit de l'Egypte*, on peut conclure qu'il regarde l'Euphrate ; & cela d'autant mieux que ſuivant la remarque de Grotius le mot *fleuve* étant ſeul ſignifie ordinairement l'Euphrate, enſorte que ce peut être ici une prédiction du partage de l'empire d'Aſſyrie en pluſieurs royaumes, ce qui devoit contribuer au retour des juifs dans leur patrie, ſelon la remarque du même Grotius, & ce qui paroîtra encore plus clairement, ſi l'on convient que les paſſages d'Edras 2, 13, 43, 47, & de l'Apocalypſe 16, 22, y ont rapport.

Enfin quelqu'ait été le nombre de ces branches, les geographes ne ſont d'acord ſur ce point ni entr'eux, ni avec eux-mêmes. Quoique Ptolomée en ait marqué neuf,

Hondius en met dix dans ſa carte géné-rale de l'Europe, & dans ſa carte de l'Afrique il n'en marque que huit. Ortelius n'en met pas davantage dans ſa carte de l'empire Turc, mais on en compte onze dans ſa carte particuliere de l'Egypte; & Magin dans ſa carte du même pays en met pareil nomdre. Si nous entrions dans un plus grand détail, nous trouverions dans les autres la même variation.

Dans ces contrarietés, il ſemble que nous devions également nous défier & des anciens & des modernes. Si nous regardons comme autant de bouches du Nil tous les canaux de ce fleuve, il y en avoit plus de ſept; ſi nous ne recevons que les branches naturelles, il y en avoit moins; mais quelque parti que nous prenions, nous trouverons toujours des contradictions. C'eſt donc ſans fondement que les orateurs & les poetes tirent des comparaiſons éternelles du nombre fixe de ces embouchures.

C'eſt une autre opinion reçue par rapport au Nil, qu'il eſt le plus grand fleuve de la terre, & qu'il eſt appellé par cette raiſon *le pere des fleuves*, ou, comme l'appelle Ortelius, le plus grand de tous les fleuves. Mais ſi cette opinion étoit conforme à la verité, combien de cartes à redreſſer, & que deviendroient les meilleures relations 1.° Selon pluſieurs cartes de l'A-

frique, le fleuve *Niger* ſurpaſſe le Nil de dix degrés en longueur, c'eſt à dire de plus de 200 lieues ; car le Niger prend ſa ſource au delà de la ligne équinoctiale, il s'étend environ 15 degrés en deçà, coule enſuite ſans détour vers l'occident environ 40 degrés, & ſe décharge enfin par pluſieurs grands canaux dans l'Ocean occidental. D'ailleurs il y a d'autres fleuves qui ſurpaſſent celui-ci ſinon en longueur, du moins en largeur & en profondeur. Arrien donne la primauté au Gange, & ſuivant les relations modernes, il eſt & plus large, & plus profond. Car au deſſous de Syene, d'Aſna, ou plus loin vers ſa ſource le Nil eſt fort étroit ; & l'hiſtoire des turcs nous apprend que la cavalerie tartare de Selim le paſſa à la nâge au Caire, pour joindre les forces de Tonumbée. Baptiſte Scortia dans un traité qu'il a fait ſur le Nil, donne la préference à la riviere de Plata en Amerique. Celle-ci, ſelon Maffée, pénetre juſqu'à 40 lieues dans l'Ocean, où elle coule avec tant de rapidité que les navigateurs en découvrent l'eau douce, avant que de pouvoir découvrir la terre ferme. Le Nil le cede encore à l'Oregliana dans le même continent. Selon Cardan c'eſt le plus grand fleuve du monde que l'Oregliana. Il eſt navigable la longueur de 6000 lieues, dit Magin, & ſon embouchure à 90 lieues de

large. Acoſta témoin oculaire aſſure que ceux qui navigent au milieu, ne découvrent la terre ni à droit ni à gauche. On l'appelle aujourd'hui la riviere de ſaint Laurent.

2° Ce qui a donné naiſſance à cette opinion, c'eſt l'eſtime qu'en faiſoient les anciens, eſtime fondée ſur ce que la ſource en étoit inconnue ; car les choſes paroiſſent toujours plus grandes à meſure qu'on les connoit moins, & le proverbe a infiniment augmenté l'idée qu'on en avoit, outre que c'eſt une choſe naturelle que de regarder comme impenétrable ce que toute l'application humaine n'a pû découvrir. Il eſt encore d'uſage que l'on nomme *le plus grand* ce qui eſt grand, quoiqu'il ne puiſſe y avoir qu'une ſeule choſe telle dans chaque eſpece. Ainſi les latins appelloient Rome la plus grande ville du monde, mais le tems & les geographes nous ont appris que le Caire eſt bien plus grand, & que la ville de Quinſai dans la Chine eſt plus grande encore. Ainſi les grecs diſoient de l'Olympe que c'étoit la plus haute des montagnes, & que ſa cime touchoit les cieux ; mais les geographes mettent beaucoup au deſſus les *Andes* du Perou, ou le pic de Tenerif dans une des Canaries ; & nous apprenons récemment d'un voyageur qui a examiné l'Olympe avec attention,

qu'il y a pluſieurs pointes des Alpes qui le ſurpaſſent en hauteur. Ainſi on a toujours crû, & l'on croit encore que le roitelet eſt le plus petit des oiſeaux; mais les découvertes de l'Amerique en ont fait voir un beaucoup plus petit, & qui n'eſt pas plus gros qu'un cerf volant.

Et comme il eſt difficile de prononcer ſur le plus grand & le plus petit dans les choſes viſibles, il l'eſt de même d'entendre ces deux extrêmes dans les choſes inviſibles; ainſi n'eſt-il pas aiſé de concevoir ce que c'eſt que la matiere premiere, & les relations de ce qui confine au néant; mais il eſt veritablement impoſſible de comprendre ce que c'eſt que Dieu qui eſt tout en toutes choſes. Car à meſure que les êtres montent vers la perfection, & s'approchent de la divinité, ou qu'elles deſcendent ver l'imperfection, & s'approchent du néant, elles ne tombent ſous nos ſens que d'une maniere imparfaite; comme ſi les uns étoient trop foibles pour nos conceptions; ou que nos conceptions fuſſent trop foibles pour les autres.

3° Les opinions ſont auſſi partagées ſur les débordemens du Nil. On ſoutient ſans fondement legitime que ce débordement annuel lui eſt particulier, & le contraire eſt prouvé par ce qui arrive à d'autres rivieres de l'Afrique même. Le *Niger*, & le

Zain ſe débordent auſſi vers la même ſaiſon, auſſi bien que les rivieres de la *Suama*, & du ſaint Eſprit qui ſont au delà des montagnes de la lune. Le débordement lui eſt encore commun avec quelques rivieres de l'Europe & de l'Afie, comme celle de *Menan* aux Indes, le Drina en Livonie, au rapport de Botero; & le Jourdain dans la Paleſtine; car l'écriture dit que le Jourdain ſe déborde au tems des moiſſons. Les effets à la verité en ſont partout ſurprenans; mais on en connoit mieux les cauſes ſur les lieux où à la ſource même. Pluſieurs ont fait tous leurs efforts pour découvrir celle du Nil, & quelques-uns déſeſperant d'y réuſſir ſe ſont bornés à dire que c'étoit une providence de Dieu qui par des moyens obſcurs a mené toutes choſes à leur fin. D'autres ont pénétré la verité par rapport à ces débordemens, & l'on peut s'en tenir à ce que diſent Diodore, Seneque, Strabon &c. qu'ils étoient cauſés par les pluyes abondantes qui tomboient dans l'Ethiopie, & qui prenoient leur cours vers la ſource de cette riviere; car les inondations du Nil arrivent dans le tems que les éthiopiens ont l'hiver; & quoiqu'il n'y ſoit point abſolument froid, parce que le ſoleil n'eſt pas plus éloigné d'eux dans le ſigne du cancer, qu'il l'eſt de nous dans le ſigne du taureau, ils ont pourtant une

ſaiſon,

ſaiſon, où l'ardeur du ſoleil eſt ſi temperée qu'elle ſuffit à élever des vapeurs qui produiſent dans la ſuite des pluyes abondantes. Cette idée des anciens eſt confirmée par Franciſque Alvarez qui a demeuré long-tems en Ethiopie, & qui dans la deſcription qu'il nous en a laiſſé aſſure que depuis le 15. juin juſqu'au mois de ſeptembre il ne ceſſoit d'y pleuvoir; & par Antoine Ferdinand qui dans une lettre écrite de ce même pays & citée par *Codignus*, dit que pendant l'hiver il ne s'y paſſoit aucun jour ſans pluye.

D'ailleurs il eſt très ordinaire de changer une qualité remarquable dans une qualité ſinguliere, & de croire parce qu'elle nous ſemble merveilleuſe qu'elle ne ſe trouve point en d'autres ſujets. C'eſt ainſi qu'en genéral on croit que l'Irlande jouit du privilege ſingulier de ne renfermer en ſon ſein aucune ſorte de bêtes venimeuſes; mais on ſçait que la même choſe a été dite de l'île de Crete à qui les anciens accordoient encore le privilege d'avoir donné naiſſance à Jupiter; auſſi bien que de la petite île *Eviſa* près de Majorque dans la Mediterranée. Les voiſins du mont Etna n'imaginent pas qu'il y ait d'autres montagnes qui vomiſſent des flammes; mais les navigateurs nous ont appris qu'il y a un pareil volcan en Iſlande, un autre plus

remarquable à Tenerif, & pluſieurs encore ailleurs. On a crû de même qu'il n'y avoit des crocodiles que dans le Nil ; Alexandre étoit ſi prévenu de cette idée, que quand il en vit dans le Gange, il crut avoir trouvé la ſource du Nil ; mais les modernes nous ont appris qu'il y en a non ſeulement dans l'Afrique, mais encore dans l'Aſie, & en pluſieurs fleuves de l'Amerique.

On ſoutient encore communément que le Nil ne commence jamais à ſe déborder que le 17. du mois de juin ; on auroit été plus dans le vrai, ſi l'on ne s'étoit point fixé à ce jour particulier. Car Herodote, Diodore & Seneque, diſent ſeulement que c'eſt vers le tems où le ſoleil entre dans le ſigne du cancer. De même quand Hippocrate dit : *Sub cane & ante canem difficiles ſunt purgationes*, il comprend un certain nombre de jours. Car par la conſtellation du chien il n'entend pas ſeulement le jour de ſon lever, mais pluſieurs après, & dix jours auparavant. Ainſi Ariſtote s'exprime avec prudence, lorſqu'en parlant des proprietés des animaux, il ſe ſert de ces équivalens, *circa & magna ex parte*. Et Scaliger dans cet endroit que Théodore a rendu de la ſorte : *Coeunt thunni & ſcombri menſe februario poſt idus, pariunt junio ante nonas*, Scaliger, dis-je, au lieu d'*ante nonas* met *junii initio*, parce que cette expreſſion comprend plu-

ſieurs jours. En quoi il uſe de plus de circonſpection que Théodore, car en diſant *ante nonas*, il ne parle que d'un jour, ſçavoir les calendes ; car dans le calendrier romain le ſecond jour du mois eſt le quatriéme des nones. D'ailleurs ſi le jour du débordement étoit fixe, comment S. Athanaſe auroit-il pû nous dire dans la vie de S. Antoine que le diable ſe fit admirer par la prédiction qu'il fit, après avoir apperçû les pluyes qui tomboient en Ethiophie, du jour précis du débordement ? & que deviendroit l'experience qui ſe fait encore en Egypte ſur le ſable qui s'amaſſe aux bords du Nil, & par le poids duquel on juge de la grandeur du débordement.

Enfin la raiſon ne permet pas de déduire des effets fixes & certains de cauſes incertaines & variables ; telles ſont les cauſes de ce débordement qui ne peuvent être régulieres, & dont par conſéquent les effets ne ſçauroient être prédits ; car ils dépendent des pluyes de l'Ethiopie, & ces pluyes doivent leur origine à des exhalaiſons qui ſont contingentes. De là vient qu'il y a eu des années où le Nil n'a point débordé, comme le penſent quelques auteurs des années ſteriles ſous Pharaon, & comme Seneque & d'autres le rapportent de l'onziéme année de Cléopatre. Il s'eſt même paſſé juſqu'à neuf ans de ſuite ſans débor-

dement, ainſi que nous l'apprend Calliſthene. On a remarqué auſſi des années où il retardoit beaucoup, comme il arriva, au rapport de Sozomene & de Nicephore ſous l'empire de Théodoſe; ce qui penſa occaſionner une révolte parmi le peuple, parce qu'on lui refuſa la permiſſion de ſacrifier au Nil comme avoient fait leurs ancêtres au tems du paganiſme.

C'eſt encore s'expoſer à l'erreur, que de vouloir aſſigner le terme de certaines choſes. On lit en bien des auteurs, & l'on veut nous perſuader que les hommes ſont habiles à la génération dès leur 14 année; mais il eſt bien plus ſage de dire avec Ariſtote, *bis ſeptem annis exactis magna ex parte*. On dit encore que les chiens ne voyent point durant les neuf premiers jours, mais qu'alors ils commencent à ouvrir les yeux; au lieu que nous avons prouvé ailleurs que leurs paupieres ne commencent pour l'ordinaire à s'ouvrir que le 12, & quelquefois le 14e jour. On commet la même faute en des choſes qui dépendent moins du hazard, & ſurtout dans la meſure du tems. Car tandis que nous ne donnons à l'année ſolaire que 365 jours, les aſtronomes y trouvent ſix heures de plus qui font le quart d'un jour; ainſi dans un jour que nous faiſons conſiſter en 24 heures, ou dans une révolution du ſoleil, nous devons à la rigueur

compter le tems que le ſoleil employe à tourner ſur lui-même d'orient en occident, ce qui fait qu'en un jour il ne décrit pas un cercle parfait.

4° C'eſt un fait avancé par pluſieurs écrivains, & qui eſt communément reçu, qu'il ne tombe jamais de pluye en Egypte, & que le Nil y ſupplée par ſes débordemens; mais il eſt encore beſoin de correctif ici; il faudroit dire que les pluyes n'y ſont pas frequentes en été, & qu'elles y ſont très rares en hiver. Mais nous ſçavons par le témoignage de pluſieurs, & ſurtout par un témoin oculaire, bien digne de foi, M. le chevalier Baronnet qu'il y en tombe quelquefois de très groſſe, & qu'il plut il n'y a pas long-tems pluſieurs jours de ſuite au grand Caire. Proſper Alpinus qui a fait un long ſejour en Egypte, & qui nous a laiſſé une hiſtoire trés exacte de la medecine pratique de ce pays-là, atteſte la même choſe par rapport à d'autres endroits de la même region. *Cayri raro decidunt pluviæ, Alexandriæ, Peluſiique, & in omnibus locis mari adjacentibus pluit longiſſime & ſæpe*; c'eſt à dire qu'il pleut rarement au grand Caire, mais qu'à Alexandrie, à Damiette, & aux autres endroits qui ſont voiſins de la mer, il y pleut beaucoup & ſouvent. On peut encore ajouter à ces témoignages, le témoignage plus récent du ſçavant M.

Greaves, dans l'exacte deſcription qu'il nous a donnée des pyramides.

D'ailleurs, Dieu menace l'Egypte d'une pluye de grêle ſi groſſe que depuis la fondation de ſa monarchie elle n'en a point vû de ſemblable; or la menace ne tombant que ſur des circonſtances nouvelles, n'eſt-ce pas inſinuer que l'Egypte avoit déja vû de la pluye moins groſſe ? Et le même Proſper que nous avons déja cité dit : *rariſſime nix, grando &c*, que la neige & la grêle y tombent rarement; d'où il ſuit au moins qu'il y en tombe quelquefois.

Il faudroit pour éviter l'erreur, quand il s'agit de limiter le tems, employer ſuivant les occaſions ces mots, toujours, la plûpart du tems, ſouvent; jamais quelquefois, rarement : au lieu que l'on ſe ſert preſqu'indiſtinctement de la plûpart de ces termes. On dit par exemple que le ſoleil luit tous les jours à Rhodes, parce qu'il eſt rare qu'il n'y luiſe pas. On dit que le cameleon vit de l'air; au lieu de dire qu'il mange rarement, car pluſieurs ont vû ces animaux manger des mouches. On dit encore que les enfans de huit mois ne vivent pas, au lieu de dire qu'ils vivent rarement; & s'il faut croire ce que dit Ariſtote des égyptiens, cela n'eſt vrai ni pour tous les tems, ni pour tous les lieux.

On croit enfin communément que plu-

ſieurs princes ont entrepris de couper l'iſthme, ou la langue de terre qui ſépare la Mediterranée du golphe Arabique; mais il n'eſt pas aiſé de déterminer l'endroit où l'on avoit entrepris de le couper. Il y en a beaucoup qui aſſurent que le but n'étoit pas de joindre ces deux mers, mais de faire un canal de communication entre la mer rouge & le Nil, comme on en voit encore des veſtiges. Le projet fut commencé par Seſoſtris, continué par Darius, & abandonné par tous deux, parce qu'ils craignirent de ſubmerger le pays, mais il fut en quelque maniere executé par Ptolemée Philadelphe. Et c'eſt par ce canal que le grand ſeigneur fait paſſer ſes galeres du Nil dans la mer rouge. Il les fait remonter juſqu'au Caire où on les démonte, & d'où on les tranſporte ſur des chameaux, après quoi on les raſſemble au port de Sués; & c'eſt ainſi qu'il a executé le projet que fit Cléopatre après la bataille d'Actium.

Le proverbe *percer l'iſthme* ne doit donc pas ſon origine à cette entrepriſe; il la doit, ſelon Eraſme, à pluſieurs autres, comme à celle des cnidiens, & principalement à celle de l'iſthme de Corinthe que pluſieurs empereurs tenterent inutilement de percer. Les cnidiens abandonnerent leur projet ſur l'ordre d'Apollon qui leur déclara que ſi les dieux avoient approuvé

un ſemblable deſſein, il en auroit lui-même fait une île dès le commencement. Mais une pareille raiſon ne ſeroit pas goûtée de ces genies entreprenans qui s'évertuent pour procurer aux hommes des avantages que la nature leur a refuſés ; & les mauvais ſuccès de quelques-uns n'effrayent pas ceux qui ſçavent que pluſieurs îles ont été faites par la main des hommes ; que la mer a d'elle-même percé quelques langues de terre. Et ſi la politique des princes ne s'y oppoſoit pas, de quelle utilité ne ſeroit-il point de percer l'iſthme de Panama à Porto Bello dans l'Amerique ? comme il n'eſt que de peu de lieues, l'execution ſeroit facile, & l'on ouvriroit aux navigateurs un chemin bien plus court pour aller aux Indes & à la Chine.

CHAPITRE IX.

De la mer Rouge.

IL y a divers ſentimens par rapport à la mer Erythrée, ou la mer Rouge. La plûpart s'imaginent que ſes eaux ſont en effet rouges, & que c'eſt ce qui lui a donné ſon nom. D'autres auſſi peu fondés croyent qu'elle n'a aucune rougeur, & vont chercher ailleurs des raiſons de ſa dénomination. Mais pour en donner une idée juſte, il eſt bon d'avertir qu'independamment de

ſa couleur, elle ſe nomme auſſi le golphe Arabique. Les hébreux qui devoient la connoître l'appellent Zuph, c'eſt à dire mer des roſeaux, parce qu'ils y en trouverent, lorſqu'ils la paſſerent miraculeuſement. Les turcs qui en ſont aujourd'hui les maîtres, ne la connoiſſent que ſous le nom de golphe de la Mecque.

Les anciens veulent tous que ce ſoit le roi Erythrus qui lui ait donné ſon nom, & non pas ſa couleur rouge qu'ils nient formellement : *ab Erythro rege inditum eſt nomen, propter quod ignari rubere aquas credunt*, dit Quint-Curce. Philoſtrate & Sabellicus auteurs plus moderne s'expriment en termes également précis : *ſtulte perſuaſum eſt vulgo rubras alicubi eſſe maris aquas, quin ab Erythro rege nomen pelago inditum.* Pline, Solin, Dion Caſſius ſont du même ſentiment; quoiqu'ils ne ſoutiennent pas que la mer Erithrée n'ait abſolument aucune rougeur, ils en tirent auſſi l'étymologie du roi Erythrus.

D'autres ont peut-être eu la même idée, lorſqu'ils ont ſubſtitué au nom du roi Erythrus, celui d'Eſau, ou d'Edom, parce qu'Eſau s'étoit établi ſur les côtes de cette mer. Or il faut obſerver qu'Edom & Erythrus ſont une même perſonne, & que la mer rouge, ou la mer d'Idumée n'eſt que la même mer. Et la poſterité d'Edom s'étant retirée vers la mer Mediterranée,

on les appella dans le vieil langage des grecs *pheniciens*, ou hommes rouges, comme une de leurs colonies qui ſe fixa enſuite dans une île près des côtes d'Eſpagne, fut nommée par les grecs *Erithra* ſelon Strabon & Solin.

Il y en a beaucoup qui ſans s'arrêter à l'étymologie croyent que cette mer eſt veritablement rouge, & qu'elle tire cette couleur de ſon lit, & des eaux qui s'y déchargent. Tels ſont ceux d'entre les chrétiens qui concevant que le paſſage des enfans d'Iſrael par la mer rouge, a été un type du baptême, ſelon cette expreſſion de S. Paul: *tous furent baptiſés en Moyſe dans la nuée, & dans la mer*, ſe ſont imaginé que le type répondroit mieux au ſang de J. C. s'il étoit d'une couleur convenable au myſtere. En quoi ils ont ſuivi S. Auguſtin qui dit: *Significat mare illud rubrum baptiſmum Chriſti, unde nobis baptiſmus Chriſti, niſi ſanguine Chriſti conſecratus?*

Mais pluſieurs modernes en ont appellé au témoignage des ſens, & ont enfin décidé que la mer Erythrée avoit une couleur rouge, mais non pas telle qu'on l'entend ordinairement. Walter Raleigh, fait conſiſter cette rougeur dans la réflection qu'elle reçoit de quelques îles rougeâtres, & dans la couleur de ſon propre fonds, où il croît beaucoup de corail, & d'où

l'on en apporte une grande quantité en Europe. Albuquerque, Etienne de Gama, & Jean de Bairros, ſelon Ferdinand de Cordoue, attribuent cette rougeur à la couleur du ſable, & de la terre argilleuſe du fonds. Comme cette mer n'eſt pas fort profonde, on remarque lorſque le ſoleil luit, & qu'elle eſt agitée, une couleur rougeâtre ſur la ſuperficie; mais on s'aſſure que la rougeur n'eſt qu'aparente, ſi l'on puiſe de cette eau aux endroits où elle paroît le plus rouge; alors on verra qu'elle ne l'eſt pas plus que celle des autres mers. Il y a même des endroits où elle paroît très verte, comme en d'autres endroits elle paroît d'une autre couleur, ſuivant celle de ſon fonds. Et c'eſt en ce ſens que l'on peut ajoûter foi à Philoſtrate, lorſqu'il dit que cette mer eſt bleue, ou à Bellon, lorſqu'il nie ſa rougeur, parcequ'il ne la remarqua point à Sués; ou à Corſalius, parce qu'il ne l'apperçut point à ſon embouchure.

Il eſt à propos maintenant d'inſtruire le lecteur d'une choſe que la plûpart des auteurs ont négligée, & qui n'a peut-être été ſçue que d'un petit nombre, c'eſt qu'il y a une autre mer rouge nommée ainſi pour des raiſons differentes, c'eſt le golphe de Perſe, ou la baye qui ſépare la Perſe d'avec l'Arabie, ſuivant la deſ-

cription de Pline : *mare rubrum in duos dividitur ſinus, is qui ab oriente eſt Perſicus appellatur*; ou celle-ci de Solin *qui ab oriente eſt, Perſicus appellatur; ex adverſo unde Arabia eſt, arabicus.* Il n'y a donc point d'abſurdité à ce que dit Strabon, que le Tigre & l'Euphrate tombent dans la mer rouge. Et Ferdinand de Cordoue a raiſon de juſtifier cette expreſſion de Seneque ſon compatriote :

Et qui renatum prorſus excipiens diem
Tepidum rubenti Tigrin immiſcet freto.

Et non ſeulement le golphe Perſique a porté le même nom que le golphe Arabique, mais ce qui aide à les confondre, c'eſt qu'il a de même pris ſon nom du roi Erythrus qu'on a crû enſeveli dans une île de ce golphe, comme le rapportent *Dioniſius Afer*, Quint-Curce, & Suidas, qui ajoûtent que ce fut près de la Caramanie qui confine au golphe Perſique. Et ſi ſon tombeau fut vû par Néarque, il eſt moins probable que ce ſoit dans le golphe arabique; car nous ſçavons que Néarque vint de *l'Indus* trouver Alexandre à Babylone quelques jours avant ſa mort. Or Babylone étoit ſituée ſur l'Euphrate qui ſe décharge dans le golphe Perſique. Quoique la verſion latine de Strabon diſe que Néarque ſouffrit beaucoup dans le golphe

Arabique, l'original grec porte au contraire, Κολπος Περσικος, le golphe Perſique.

Nous dirons en finiſſant ce chapitre, qu'il eſt probable que le roi Erythrus a donné ſon nom au golphe Arabique; qu'il eſt moins probable que les deux golphes ayent tiré leur nom d'une même perſonne; que l'on aſſure ſans fondement que les eaux de l'un ou de l'autre ſont rouges; mais qu'il faut convenir auſſi qu'elles ont une rougeur apparente: ce qui ſuffit pour fonder l'allegorie des chrétiens. C'eſt en ce ſens à peu près que l'on peut donner le nom de mer noire au pont Euxin, celui de *Xante*, à la riviere jaune de Phrygie; & celui de *Mar Vermeio*, à la mer rouge de l'Amerique.

CHAPITRE X.

De la noirceur des Négres.

CE n'eſt pas ſeulement dans l'économie genérale de la nature que les choſes les plus ſenſibles ſont une ſorte d'énigme pour nous; il en eſt de même des objets particuliers, & ſur leſquels nous aſſurons que les ſens ne peuvent nous tromper. Cela eſt inconteſtable des couleurs en général ſous quelqu'une deſquelles tous les objets ſe manifeſtent à nos yeux, & dont la nature & les cauſes ſont ignorées. Les uns attribuent les couleurs au mélange des

élémens ; les autres aux differents degrés d'opacité : ces réfléxions nous laiſſent dans l'obſcurité à cet égard. Les chymiſtes ont ſagement réduit leurs cauſes au ſel, au ſouffre, & au mercure, & s'ils avoient auſſi bien prouvé ces principes dans les couleurs, qu'ils les ont prouvés par rapport aux objets du goût & de l'odorat, nous leur ſerions plus redevables. Car tandis qu'ils établiſſent le ſel principe du goût, & le ſouffre principe de l'odeur, ils ne conviennent point entr'eux ſur le principe des couleurs, les uns voulant que ce ſoit le ſel ; d'autres le ſouffre, & d'autres enfin le mercure. Il n'y a cependant point ici de contradiction abſolue ; le ſouffre paroît à la verité avoir la meilleure part aux couleurs, mais le ſel y influe beaucoup auſſi ; car outre le ſel fixe & terreſtre, il y a dans les corps naturels un ſel de nître qui a beaucoup de rapport au ſouffre, & un ſel volatile ou armoniac qui a du rapport au mercure. C'eſt par le moyen de ces ſels que les couleurs ſe diverſifient, & reçoivent differens degrés de lumiere ou d'obſcurité &c.

Puiſque les notions des couleurs en général ſont ſi imparfaites, celle des couleurs particulieres le ſeront davantage ; comme elles ſont éloignées de la ſimplicité de leurs principes, elles demandent

chacune des recherches plus compoſées, & plus de pénétration pour en découvrir l'eſſence. Et quand on comprendroit la cauſe des couleurs en genéral, on ne ſeroit guere plus en état d'expliquer pourquoi l'herbe eſt verte ? pourquoi l'ail & les porreaux ont la racine blanche, les feuilles d'un verd foncé, & la graine noire ? pourquoi la rhubarbe dont la racine eſt jaune pouſſe des fleurs de couleur de pourpre ? pourquoi les plantes laiteuſes, dont le ſuc eſt partout laiteux produiſent des fleurs bleues & jaunes ? & pour ne pas s'arrêter à ce que l'on pourroit croire avoir reçû dès le commencement cette détermination, pourquoi la merveille du Perou pouſſe des fleurs de differentes couleurs, non d'une maniere uniforme & conſtante, mais d'une façon qui varie tous les jours. Pourquoi une tulipe d'une ſeule couleur, en produit de pluſieurs couleurs, & de preſque toutes, mais non pas de bleues. Enfin pourquoi une grande partie du genre humain a été noire dès le commencement, & retient cette couleur. Ici la cauſe n'eſt pas moins obſcure que les effets, & par conſéquent j'ouvre un vaſte champ à la diſpute. On aſſigne d'ordinaire deux cauſes principales de cette noirceur, l'ardeur du ſoleil ou la malédiction divine ſur Cham & ſa poſterité ; mais ces raiſons ne ſatisferont point les perſonnes

qui ſe donnent la peine d'examiner.

Les anciens qui dans les choſes obſcures recouroient toujours à la nature, comme il paroît par un diſcours de Strabon ſur cet article, ont généralement reçû la premiere de ces cauſes. C'eſt apparemment ce qu'Ariſtote avoit en vue, lorſqu'il demandoit dans un de ſes problêmes, pourquoi le ſoleil noircit les hommes, tandis que le feu ne les noircit pas. Pourquoi le même air noircit la peau, & blanchit la cire. Le nom même d'*æthiops* que l'on donne à la nation des négres la plus puiſſante, ne ſignifie autre choſe que des hommes d'un teint brûlé & noir. La fable qui attribue la couleur des négres à la chûte de Phaeton, & à l'incendie générale dont elle fut ſuivie, prouve auſſi l'ancienneté de cette opinion. Cependant nous apprenons de Strabon qu'Ariſtobule très ancien geographe la rejetta. Ortelius & d'autres modernes l'ont regardée comme douteuſe; mais je ne ſçai perſonne qui l'ait approfondie. C'eſt ce que je vais eſſayer de faire, en mettant dans leur jour les raiſons qu'il y a de douter.

1° Pluſieurs des partiſans de cette opinion la détruiſent tacitement; en effet quand ils font de la riviere de Senaga une eſpece de ligne qui ſépare les maures noirs d'avec ceux qui ne ſont que jaunâtres, par

là

là même ils attribuent quelque raiſon de cette difference à l'air, au terrain, & à la riviere.

2° Si nous voulons que ce ſoit le ſoleil qui produiſe cet effet, ou qu'il y contribue beaucoup, ce que nous ne nions pas abſolument, pourquoi ne le remarque-t-on pas dans les animaux qui croiſſent dans le même climat? pourquoi ſi la chaleur du climat noircit les hommes, les lions, les éléphans, les chameaux, les cygnes, les tigres, les autruches conſervent-ils leur couleur, après même qu'ils ont paſſé deux étés en Ethiopie? puiſqu'ils participent aux mêmes influences du ſoleil que les hommes, ils devroient participer aux mêmes effets. Car aux climats froids non ſeulement les hommes ſont blonds & blancs, mais il y a pluſieurs animaux qui vivant en plein air perdent leur couleur naturelle, & deviennent blancs, de noirs, bruns, ou roux qu'ils étoient. Olaus Magnus nous apprend que les renards blanchiſſent après l'équinoxe de l'automne, & Michovius que les liévres & les perdrix blanchiſſent en hiver : ainſi le proverbe d'*un corbeau blanc* n'a point lieu dans les climats ſeptentrionaux.

3° Si la chaleur du ſoleil, & l'intemperie du climat produiſoient ſeules cette couleur, il eſt certain que le changement

de climat cauſeroit un changement ſenſible & preſque total, ce qui pourtant eſt démontré faux par l'experience. Car bien que l'on tranſporte des négres en des climats froids, ils conſervent pourtant leur couleur, & cette couleur ſe perpetue, & ne s'altere en rien dans leurs enfans, à moins qu'ils ne ſe mêlent avec des blanches, & même en ce cas ils n'ont qu'un moindre degré de noirceur. Ce que je dis eſt très connu dans les états du grand ſeigneur. Mais on n'en reconnoît mieux la verité parmi ces maures qui furent tranſportés il y a plus de cent ans au Breſil, & dont la poſterité eſt toujours la même pour la couleur. De même que l'on tranſporte des blancs en des climats chauds, ils conſerveront à peu près leur blancheur, comme on l'a remarqué de pluſieurs européens tranſportés au pays des négres, & comme le rapporte Edouard Lopez des colonies eſpagnoles, leſquelles ont conſervé ſur les côtes d'Afrique leur teint naturel.

4° Si la chaleur du ſoleil étoit l'unique cauſe de la noirceur des éthiopiens ou des négres, il ſuivroit de là que tous ceux qui habitent dans la même latitude, qui ſont également proches du ſoleil, dont les jours ſont égaux, & ſur qui les rayons du ſoleil tombent de la même maniere, devroient

être de la même couleur, ce qui n'eſt pas. Car il y a des peuples en Aſie comme ceux de Cambaye & de l'île de Java qui ſont au même degré de latitude, & qui ont un teint different. Et voilà ce qui a fait croire à pluſieurs que tous les noirs ſont originaires d'Afrique, & que les noirs qui ſont maintenant en Aſie, comme ceux de Madagaſcar & des îles voiſines ſont des peuplades des noirs d'Afique. Les americains ne ſont noirs ni au deux tropiques ni aux environs, ni ceux qui habitent la partie meridionale du Breſil, du Chili, & du Perou, ni ceux qui habitent la partie oppoſée, comme S. Domingue, *Caſtilio*, Nicaragua. Quoiqu'il y ait en toutes ces regions beaucoup de noirs, on ſçait qu'ils n'en ſont point originaires, & qu'ils y ont été tranſportés depuis la découverte de l'Amerique.

5° Nous ne pouvons aſſurer que ce teint ſoit particulier aux nations qui ſont les plus voiſines du ſoleil; car dans l'Afrique même il y a des noirs ſous le tropique meridional, mais ſous, ou près le tropique ſeptentrional, les peuples n'ont pas tous la même couleur. Les peuples de *Gualata*, les *agades*, les *garamantes* &c. qui ſont tous ſous le tropique ſeptentrional ne ſont pas des négres. Mais de l'autre côté vers le cap Negro, *Cefala*, & Madagaſcar, ils ſont d'un noir de jais.

Si nous diſons que le ſoleil eſt plus ardent ſous le tropique meridional, parce que le perigée ſe trouve au ſigne du capricorne, & qu'ainſi le ſoleil approche plus de ces terres, nous ne réſoudrons point la difficulté. Et ſi l'on vouloit conclure que le ſoleil a un pouvoir ſuperieur à cauſe de ſa proximité de la terre ; nous conclurions que ſa vertu doit plus ſe faire ſentir dans l'hemiſphere ſeptentrional, & dans ſon apogée, parce que ſon mouvement eſt moins prompt, & ſa révolution plus longue. En effet, quoiqu'il acheve ſa révolution dans l'eſpace de 365 jours, quelques heures, & quelques minutes, ſon mouvement eſt pourtant inégal à cauſe de ſon excentricité, & ſon cours eſt plus long dans l'hemiſphere ſeptentrional, que dans l'hemiſphere meridional ; car il parcourt celui-ci en 176 jours, au lieu qu'il en met 187 à parcourir celui-là, ce qui fait onze jours de difference. Auſſi le plus grand jour pour les terres ſeptentrionales, lequel eſt en cancer, eſt plus long que le plus grand jour des terres meridionales, lequel eſt en capricorne. D'ailleurs nous ne pourrions conclure tout au plus qu'une égalité de chaleur dans les deux tropiques, mais non pas une égalité d'effets ſur d'autres choſes également ſoumiſes à ſon pouvoir. Car il approche également des americains ; ſans

qu'ils reſſentent les mêmes effets. Rejetter cette difference ſur la canicule, c'eſt ne rien avancer; car les mêmes raiſons demanderoient qu'elle influât également ſur l'Afrique, & ſur l'Aſie. Et quoiqu'elle ne ſoit verticale à aucune partie de l'Aſie, & qu'elle ne faſſe que cotoyer la terre inconnue, elle n'en eſt pas moins verticale en paſſant ſur le Perou & ſur le Breſil.

6° Une choſe remarquable, eſt que bien au delà du tropique meridional, au cap de bonne eſperance qui eſt au 36 degré de latitude, où les chaleurs doivent être temperées, les peuples y ſont noirs : au lieu qu'en Amerique, & au même degré de latitude ſeptentrionale ils ſont blancs, & qu'en Europe ceux de Candie, de Sicile, & de quelques provinces d'Eſpagne ſont au plus olivâtres.

7° On ſe perſuade enfin qu'il n'y a point de peuple qui ſoit plus brûlé par le ſoleil que les africains, à cauſe de la ſechereſſe de la terre, & de la rareté des eaux; mais nous allons montrer l'inſuffiſance de cette raiſon. Et d'abord, les régions occupées par les négres ne ſont pas ſi dépourvues d'eau qu'on le dit. Car au delà des montagnes de la lune dans le Zanguebar on trouve les grandes rivieres de *Suama*, & de *Spirito ſanto*, & au deça le Zaire, le Nil, & le Niger qui rafraîchiſſent l'air par leur

exhalaiſons, & humectent les terres par leurs débordemens annuels. D'ailleurs dans cette partie de l'Afrique laquelle eſt ſituée entre les deux tropiques, ſans rivieres, ſans débordemens, & qui n'eſt qu'une mer de ſable; dans cette région ſi aride, que les voyageurs ſont obligés de faire porter ſur des chameaux leur proviſion d'eau, parce qu'ils ſeroient ſouvent pluſieurs jours ſans en trouver, dans la Libye enfin les peuples ne ſont pas noirs; & Ptolomée les nomme *leuco-æthiopes*, ou les maures pâles & olivâtres.

Il eſt vraiſemblable que cette opinion vient de ce que l'on a obſervé que la chaleur, le feu, la fumée produiſent communément une noirceur ſenſible. C'eſt pour cela que les anciens regardoient la zone torride comme inhabitable, & croyoient par conſéquent que les peuples qui en ſont voiſins ne pouvoient manquer d'être noirs. Mais la geographie moderne a fait voir combien ils ſe trompoient ſur cet article, puiſque là même, ainſi que nous l'avons déja remarqué, il y a des peuples qui ne ſont pas tout-à-fait noirs. J'ajoute qu'il eſt douteux que le ſoleil puiſſe produire cet effet; il peut bien obſcurcir la couleur des êtres vivans; ou noircir les chairs mortes; mais il n'eſt pas également décidé qu'il puiſſe noircir des êtres dont les parties ſont

ſucceſſives, & dans un changement continuel.

Ce n'eſt donc point le ſoleil qui produit cette couleur, du moins je croi l'avoir rendu probable; mais quand ces peuples ont-ils commencé d'être noirs, c'eſt encore une enigme, & il y auroit de la préſomption à vouloir fixer une pareille époque. Mais puiſque nous en ignorons la cauſe phyſique, eſſayons d'en aſſigner qui ſoient vraiſemblables. Examinons d'abord ſi la boiſſon de certaines eaux n'auroit point pû produire cet effet. Nous trouvons des exemples ſemblables dans Ariſtote, dans Strabon, dans Pline. Telles étoient deux fontaines de la Béotie, dont l'une blanchiſſoit les moutons, & l'autre les noirciſſoit; telle étoit encore l'eau de Siberis qui rendoit noirs les bœufs, & les hommes même, dont elle noirciſſoit & la peau, & les cheveux. Voilà du moins quelle fut l'idée d'Ariſtobule, qui ne pouvant comprendre que le ſoleil peut produire l'effet dont nous recherchons la cauſe, aimoit mieux l'attribuer aux eaux.

2° On pourroit auſſi concevoir que cela ſe fit au commencement de la même maniere que les moutons de Jacob prirent differentes couleurs, c'eſt à dire par le pouvoir de l'imagination. Car on rapporte pluſieurs faits ſemblables, qui ne peuvent

être révoqués en doute. Hippocrate fait mention d'un homme qui ayant attentivement regardé un tableau, engendra un négre. Heliodore parle d'une reine maure qui pour avoir conſideré un tableau qui repréſentoit Andromede conçut & mit au monde un enfant blanc. On pourroit donc rapporter l'origine de cette noirceur à une cauſe ſemblable ; enſorte que l'imagination ayant d'abord influé ſur la ſemence, & trouvant dans le climat une diſpoſition favorable, l'effet fut perpetué. C'eſt ainſi que Plotin explique l'origine des paons blancs, & que pluſieurs attribuent à l'abondance des neiges qui tombent dans les régions ſeptentrionales, & qui y durent long-tems la blancheur des faucons, des vautours, & d'autres animaux. Et S. Auguſtin va juſqu'à croire que Satan employa cette méchanique pour faire que les égyptiens euſſent toujours un bœuf blanc, qu'ils adoraſſent ſous le nom d'Apis.

3° Cette noirceur pourroit avoir les mêmes principes que ceux à qui nous voyons produire certaines jauniſſes; enſorte que ces principes ſe trouvant combinés avec d'autres cauſes de même nature ils auroient produit comme par degrés cette noirceur qui n'avoit eu que de foibles commencemens. Ce qui rend ceci plus vraiſemblable, eſt que pareille choſe eſt

arrivée

arrivée en des organes entiers, & que cette alteration a passé aux descendans, & s'est même augmentée de génération en génération. Telle fut l'origine des *macrocephales*, ou des hommes à longue tête, dont Hippocrate parle en ces termes : *Cum primum editus est infans caput ejus tenellum manibus effingunt, & in longitudine adolescere cogunt; hoc institutum primum hujusmodi naturæ dedit vitium, successu verò temporis in naturam abiit, ut proinde instituto nihil amplius opus esset; semen enim genitale ex omnibus corporis partibus provenit, ex sanis quidem sanum, ex morbosis morbosum. Si igitur ex calvis calvi, ex cæcis cæci, & ex distortis ut plurimum distorti gignuntur, eademque in cæteris formis valet ratio, quid prohibet cur non ex macrocephalis macrocephali gignantur.* C'est ainsi qu'au rapport d'Aristote les cerfs d'*Arginuse* avoient les oreilles fendues, parce qu'on les avoit auparavant fendues à quelques-uns. C'est ainsi que les chinois ont les pieds petits; la plûpart des négres des nés plats, & de grosses lévres; & que plusieurs espagnols descendus des maures de Barbarie, quoiqu'ils se soient souvent mélés depuis avec d'autres races, sont encore plus ou moins camus.

Ceux que nous appellons bohêmes se noircissent en se frottant avec du lard & des huiles, & s'exposant ensuite au soleil. On a remarqué que les maures de la Guinée

s'humectent ſouvent la peau avec des ſubſtances graſſes & huileuſes, pour diminuer la démangeaiſon que la ſechereſſe cauſée par l'ardeur du ſoleil, leur feroit ſouffrir autrement. Ne ſe pourroit-il pas que cet uſage eût contribué à leur noirceur, & qu'enſuite elle leur fût devenue naturelle ?

Enfin, ſi l'on vouloit abſolument que nous expliquaſſions comment & en quel tems cette partie de la poſterité d'Adam a commencé de prendre cette couleur noire, nous répondrions qu'elle devint noire de la même maniere que certaine eſpece de renards, d'écureuils, de lions, tels qu'on en voit des eſpeces entieres dans pluſieurs régions, devinrent noirs eux-mêmes : que certaines perdrix commencérent à avoir le bec & les pattes rouges ; changemens qui paroiſſent devoir ſubſiſter, quelqu'en ait été l'origine. Si l'on nous preſſoit encore pour expliquer la maniere de ces changemens, nous avouerions que dans les faits d'une grande antiquité, il eſt impoſſible de rien ſtatuer, à moins qu'ils n'ayent été ſoigneuſement détaillés dès le commencement. De même ſi l'on demandoit comment les animaux furent diſperſés dans les differentes parties de la terre après le deluge, & comment ils avoient été raſſemblés dans l'arche, la réponſe ne ſeroit cer-

tainement pas aiſée, & l'on auroit de la peine à faire comprendre comment pluſieurs eſpeces d'animaux ſe ſont trouvés dès le commencement en des îles, & principalement dans l'Amerique; ce ſeroit envain que l'on auroit recours à la philoſophie pour expliquer comment les maux veneriens y ont commencé, puiſque l'hiſtoire garde ſur cet article un ſilence profond. Je ſçai que lon attribue l'origine de ce mal à l'uſage où étoient les americains de manger des hommes; mais ſi nous en croyons Ptolomée, Strabon, Pline, il y a eu des cannibales dans les trois autres parties du monde. Et ſi Moyſe ne nous avoit pas inſtruits ſur ce qui regarde la confuſion des langues, s'il ne nous avoit appris nettement qu'elle commença au tems de la conſtruction de Babel, les diſputes n'auroient jamais fini ſur cette matiere, & peut-être auroit-il fallu attendre le retour du prophete Elie pour avoir ſur cela des éclairciſſemens.

Que ſi l'on inſiſte davantage, je demande à mon tour pourquoi les chameaux de la Bactriane ont deux boſſes ſur le dos, tandis que ſuivant la relation de tous les voyageurs ceux de l'Arabie n'en ont qu'une? comment & quand les bœufs de certains pays ont commencé & continuent d'être boſſus? d'où eſt venue la prodigieuſe dif-

ference des chiens, dans leur forme, dans leur couleur, dans leur nature ? pourquoi il s'en trouve en certains pays, leſquels n'ont point de poil, tandis que d'autres en ont une grande quantité ? pourquoi les lievres des Indes ont de longues queues, tandis qu'ailleurs ils n'en ont preſque point? pourquoi dans l'Illyrie les cochons, au témoignage d'Ariſtote, n'ont point les pieds fendus comme dans les autres régions, & ſuivant la deſcription qu'en fait Dieu lui-même ? ce qui doit beaucoup ſurprendre ceux qui reconnoiſſent qu'il n'y avoit dans l'arche qu'une ſeule paire d'animaux impurs ; car ils ſont forcés de recourir ici à des cauſes inconnues.

Mais de quelque maniere que cette couleur ait commencé, il eſt évident qu'elle ſe perpetue par la gehération ; & que la noirceur de la peau opere de genération en genération comme un principe ſeminal: enſorte que les étrangers ne prennent point la couleur dont il eſt queſtion, en demeurant dans le pays des négres, & que ceux-ci ne la perdent point en des terres étrangeres, à moins qu'il n'intervienne un mélange de quelqu'autre nation ; encore ce changement n'arriveroit-il qu'après pluſieurs genérations. Et, ſuppoſé le fait veritable, ceci pourroit être confirmé parce que Magin & beaucoup d'autres rapportent

de l'empereur des abyſſins qui étant deſcendu de Salomon n'a point encore pris la couleur de ſes ſujets. Mais bien que nous concevions que le principe de la couleur des maures ſoit ſeminal, nous ne ſommes pourtant pas de l'avis d'Herodote qui croyoit que leur ſemence étoit noire : Ariſtote a refuté cette opinion, & les ſens en ont confirmé la fauſſeté. Ce qu'avance ce philoſophe eſt probable, je veux dire que la ſemence de tous les animaux eſt blanche ; & c'eſt un fait inconteſtable par rapport à ceux qui produiſent vivans leurs ſemblables, à ceux encore qui ont des teſticules & des vaiſſeaux où ſe prépare la ſemence, car elle y acquiert une blancheur ſenſible. Ce même fait m'a paru certain auſſi par rapport aux poiſſons, & même à la ſemence des plantes qui renferment la plûpart, même ſous des gouſſes noires une ſubſtance de couleur blanche, comme on le voit dans la graine des oignons, de la pivoine &c. Je ne dirai pas qu'il en ſoit de même par rapport aux grenouilles & aux écreviſſes de mer à longue queue, dont le fray eſt blanc d'abord, mais ſe noircit enfin ; & qui dans les écreviſſes dont il eſt queſtion répond à la couleur de leurs écailles, & dans les grenouilles, à celle du petit animal qui en ſort, & ſe forme enſuite en grenouille. La même choſe peut arriver

à la ſemence des négres qui de blanche qu'elle étoit d'abord, peut dans ſon développement prendre une teinture de noir. Du moins eſt-il certain que non ſeulement leurs enfans qui viennent à terme, mais les avortons mêmes ſont noirâtres, quoiqu'ils n'ayent point encore ſenti la chaleur, ou aucun des effets du ſoleil.

CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

IL y a encore une autre opinion généralement reçue ſur le chapitre des négres, c'eſt que leur couleur eſt l'effet de la malédiction portée ſur Cham leur ancêtre, parce qu'il avoit découvert la nudité de ſon pere Noé. Mais ſuivant cette explication, il y auroit bien d'autres peuples noirs que ceux que nous reconnoiſſons tels; car l'effet de la malédiction n'aura pas dû tomber ſeulement ſur les éthiopiens, & ceux que l'on croit deſcendus de Chus, il aura dû tomber encore ſur les égyptiens, les arabes, les aſſyriens, les chaldéens, car ces régions furent également peuplées par la poſterité de Cham. Et ſi nous jugeons des voyages & des établiſſemens de celui-ci par quelques paſſages de Denys d'Halicarnaſſe, de Macrobe, de Beroſe, de Caton, nous pourrons chercher des noirs juſqu'en

Italie, où pourtant il n'y en eut jamais.

2° La malédiction dont il s'agit ne fut pas prononcée contre Cham, mais contre Chanaan le plus jeune de ſes trois fils ; en voici des preuves. La premiere eſt fondée ſur la tradition des juifs qui ſoutiennent que ce fut Chanaan qui découvrit la nudité de Noé, & qui la fit remarquer à Cham. La ſeconde preuve eſt que ſi Cham avoit été maudit, ç'eut été pour le crime d'un ſeul enveloper dans la même punition toute ſa poſterité. Cham enfin fut épargné, parce qu'il avoit été beni auparavant. Or ſi bornant la malédiction au ſeul Chanaan, nous penſons qu'elle fut accomplie dans ſes deſcendans, nous faiſons des ſidoniens, & des habitans de la Paleſtine autant de négres ; car de Chanaan ſont ſortis les chananéens, les jebuſites, les ammonites, les gergazites, & les hivites.

3° En ſuppoſant que la malédiction regarde un des fils de Cham, qui nous déterminera dans le choix des trois ? car leur poſterité n'eſt pas exactement diſtinguée ; & l'on ne peut aſſurer duquel ſont deſcendus les éthiopiens. Quoique ceux d'Afrique paſſent ordinairement pour deſcendre de Chus fils ainé de Cham, cette opinion n'eſt pas facile à prouver. Car la terre de Chus que les ſeptante rendent par la terre d'Ethiopie, n'eſt point une

partie de l'Afrique, ni le pays des négres; c'eſt l'Arabie heureuſe, & l'Arabie pétrée, où excepté Nimrod & Havilah ſe fixerent tous les fils de Chus, c'eſt à dire Saba, & Ramaah, Sabtacha & les fils de Ramaah, de Dan & Sheba, de qui les peuples de ces contrées ont pris le nom, comme on peut le juger parce que diſent Pline & Strabon, & le conſervent encore à peu de choſe près, ſuivant des relations exactes & fideles. Cette armée d'un million d'hommes que Zaara roi d'Ethiopie mena contre Aſa, fut tirée non de l'Ethiopie, ou pays des négres, mais de l'Arabie, & des colonies de Chus. Car nous liſons qu'Aſa pourſuivant ſa victoire prit ſur ce prince infidele la ville de Gerare. Or cette ville n'appartenoit point à l'Ethiopie; elle étoit ſituée entre Cadesh, & Zur, où Abraham avoit demeuré. Ainſi les éthiopiens d'Afrique n'étant vraiſemblablement pas ſortis de Chus, on pourroit conjecturer qu'ils deſcendent de Phut, ou de Miſraim, & peut-être de tous les deux. Car Miſraim s'empara de l'Egypte, & des parties orientales de l'Afrique. De Lubim ſon fils deſcendirent les libyens, & de ceux-ci peut-être les éthiopiens. Phut occupa la Mauritanie & les parties occidentales de l'Afrique; & c'eſt peut-être de ceux-là que ſortirent les maures occidentaux de Man-

dinge, de Meleguette, & de Guinée. Mais aucun de ces peuples ne tire ſon origine de Chanaan ſur qui fut portée la malédiction. Car il ſe renferma dans la terre de Chanaan & dans la Syrie, quoique dans la ſuite il en ſortit des colonies, dont quelques-unes s'établirent ſur les côtes d'Afrique, leſquelles avoient été auparavant occupées par leurs aînés.

4°. Pour écarter toute interprétation forcée, il eſt conſtant par le texte ſacré que la malédiction regarde Chanaan, & l'aſſujettit à ſes freres : *ſervus ſervorum erit fratribus ſuis.* Et cette prédiction eut ſon accompliſſement, lorſque les iſraelites qui étoient la poſterité de Sem conquirent la Paleſtine. Abraham l'entendit de la ſorte, lorſqu'il obligea Eliezer de jurer qu'il ne prendroit point de femme pour ſon fils Iſaac parmi les enfans de Chanaan : & Iſac obſerva la même choſe, lorſqu'il fut queſtion de marier ſon fils Jacob.

Pour ce qui regarde Cham & ſes autres fils, ils ne ſentirent point l'effet de la malédiction ; car Nimrod fils de Chus fonda le royaume de Babylone, & érigea la premiere monarchie ; Miſraim & ſes fils devinrent de puiſſans rois en Egypte ; & l'empire des éthiopiens fut encore plus conſiderable. La malédiction ne tomba pas même ſur toute la poſterité de Chanaan

en genéral ; car il paroît que les ſidoniens, les arkites, les amathites, les ſinites, les arvadites en ont été exemts. Mais que de onze fils il n'y en ait eu que cinq qui ayent eu part à la malédiction, c'eſt une ſorte de myſtere qui ne ſe peut comprendre, mais qui n'ôte rien à la verité de la prophetie.

Enfin, je ne vois pas que l'on doive regarder la couleur des négres comme un effet de la malédiction, puiſqu'eux-mêmes en penſent differemment. Ils ſont contens de la nature à cet égard, ils ſe felicitent de leur couleur, & chés eux le diable, & tous les objets terribles ſont blancs. Et ſi nous examinons ſerieuſement en quoi conſiſte la beauté, & ce qu'en penſent les eſprits judicieux, nous ne croirons point qu'il y ait dans cette couleur noire aucune difformité. Car 1° les uns font conſiſter la beauté dans l'exacte proportion des parties, ou dans une belle harmonie du tout enſemble ; or il ne s'agit ici d'aucune couleur particuliere, auſſi les perſonnes ſenſées ne défendent-elles point aux négres de prétendre à la beauté. D'autres, & ceux-ci ſont en plus grand nombre, la font dépendre non ſeulement de cette ſymmétrie, mais encore de la beauté du teint. Mais ce ſentiment qui fait du teint une partie eſſentielle de la beauté, a d'étran-

ges difficultés. Ariſtote & Galien dans les définitions qu'ils donnent de la beauté ne font aucune mention du teint. Et les animaux qui ont chacun leur beauté particuliere n'ont pas beſoin de cette partie. Ainſi les chevaux, quand il ne leur manque rien du côté des proportions, ſont beaux de toutes couleurs. On n'y fait aucune attention par rapport aux animaux qui n'ont qu'une couleur. Car on regarderoit la blancheur comme une beauté dans un merle, ou dans une corneille. Ainſi puiſqu'il n'y a point de couleurs affectées à la beauté, les maures ne doivent point paſſer pour laids, tout noirs qu'ils ſont. Enfin à quoi que l'on ſe fixe ici, il ſera toujours difficile de convenir dans le détail de cette ſymmétrie, ou de cette couleur qui ſont néceſſaires pour former la beauté. Car l'opinion ſeule en décide, & telle choſe paroît belle à l'un qui déplaît à d'autres, comme une autre paſſera généralement pour belle ſuivant la prévention de la coutume, ou la force de la ſympathie. Le nés plat eſt charmant aux yeux d'un maure; le nés aquilain eſt du goût des perſes; les grands nés plaiſoient aux romains; & de toutes ces formes aucune ne plairoit en Angleterre. Ici les bracelets ſiéent aux poignets; là c'eſt à la jambe. Les uns portent leurs anneaux, & leurs bijoux aux oreilles, les autres

aiment mieux en parer les parties ſecretes ; d'autres ſe croiroient laids, s'ils les portoient ailleurs qu'aux lévres, aux joues, ou au nés. Homere pour donner une idée de la beauté de Minerve, l'appelle γλαυκῶπις, c'eſt à dire aux yeux d'un bleu clair ; & dans les pays ſeptentrionaux on fait plus de cas des yeux noirs. Par cette même raiſon les blancs traitent les noirs de laids ; mais l'épouſe du cantique des cantiques ne penſe pas de la ſorte ; car en louant ſa beauté, elle dit : *Je ſuis noire mais belle.*

Il eſt donc contraire à la raiſon de prendre la noirceur du teint pour une malédiction, puiſque le teint eſt ſuſceptible de tant de couleurs differentes ; & rien ne doit paſſer pour laid en effet que ce qui s'éloigne abſolument des idées reçues partout. Et c'eſt aller contre le bon ſens, & travailler au triomphe de l'ignorance que de recourir aux miracles dans les choſes obſcures, & dont on ne démêle pas d'abord les cauſes. Les chrétiens donnent dans cet abus, lorſqu'ils trouvent une odeur particuliere aux juifs, & qu'ils l'attribuent à un jugement de Dieu ſur ce peuple en conſéquence de la mort du Meſſie. Les ſuperſtitieux s'imaginent que c'eſt un effet de la bénédiction de S. Patrice qu'il ne ſe trouve point d'animaux venimeux en Irlande ; & que la marque noire en forme de croix qui

deſcend ſur les épaules des ânes eſt un preſent fait à la race entiere, parce qu'un âne a porté le Sauveur. Toutes ces idées ſont plus ridicules que celles de ſympathie, d'antipathie, & de qualités occultes; car en ce dernier cas on ne fait que renvoyer les effets à leur cauſe générale & primitive; au lieu que dans l'autre on veut pallier ſon ignorance.

CHAPITRE XII.

Digreſſion ſur la noirceur.

JE vais eſſayer maintenant de donner quelqu'idée de la noirceur; peut-être ne rencontrerai-je pas mieux que ceux que j'ai refutés; mais je m'appuyerai du moins ſur des faits & des experiences, & je déduirai les cauſes de la noirceur de ce que nous connoiſſons dans la nature qui peut être rendu noir par artifice. L'art eſt une imitation de la nature, une expreſſion ſenſible d'effets qui ont les mêmes cauſes, quoiqu'un peu plus éloignées. Ainſi les operations de l'art peuvent ſervir à développer les operations de la nature. Et bien que les couleurs ne viennent peut-être que des differentes modifications de la lumiere, j'eſpere démontrer qu'il y a certaines matieres qui diſpoſent plus les corps à recevoir les couleurs particulieres,

1° Les corps ſont noircis par une matiere fuligineuſe qui vient du ſouffre des choſes enflammées, & qui reſſemble à la ſuye. Par-là nous entendons, non toute excretion vaporeuſe & humectante ; mais ce qui, ſuivant Ariſtote, renferme toute ſéparation des corps par l'action du feu, ſeche, ou humide, & qui colore les corps qui y ſont repreſentés. Ariſtote, dans ſes metéores en diſtingue trois ſortes qu'il tire des qualités du ſujet ; les exhalaiſons des corps ligneux & ſecs, tels que les os, les cheveux &c ; & il les nomme καπνος *fumée* ; les exhalaiſons des corps graiſſeux, mais dont la graiſſe n'eſt point raſſemblée, & ne ſe manifeſte pas ; tels que la cire, les reſines, les therebentines ; & il les appelle λιγνυς *fuligo*, enfin les exalaiſons des corps onctueux dont la graiſſe eſt viſible, & celles-ci il les nomme κνισα, ou *nidor*. Or ces trois eſpeces d'exhalaiſons noirciſſent les matieres qui leur ſont preſentées, & par là elles appartiennent à notre ſujet.

Je dis les particules ſulphureuſes qui ſortent des corps brûlés d'où reſultent l'huile, la graiſſe, & les parties onctueuſes en quoi conſiſtent les principes de l'inflammabilité. Je ne dis pas le ſouffre pur & rafiné, mais celui qui contient des parties terreſtres, qui entraîne avec ſoi le ſel volatile des corps, & que l'on diſtingue au goût

dans la ſuye. Je ne dis pas non plus le ſouffre commun : car celui-ci ne donne preſqu'aucune noirceur ſenſible, à moins qu'on ne lui preſente un corps métallique.

Je dis encore qu'il faut que ce corps ſoit brûlé, ou qu'il ait reçu quelque impreſſion du feu. Tels ſont les corps noircis par accident, ou à deſſein qui étoient naturellement d'une autre couleur. Tel eſt le charbon de bois noirci par la ſuffocation de ſes propres exhalaiſons. Tels ſont encore ces corps dont on dit *aduſta nigra*, *peruſta alba*, qui d'abord étant noircis par leurs exhalaiſons fuligineuſes, blanchiſſent enſuite lorſqu'ils ſont abſolument brûlés, comme les cendres. C'eſt ainſi que le feu purifie certains corps, parce qu'il conſume les ſouffres qui cauſoient leur impureté, & qu'il en nettoye d'autres que l'eau ne pourroit nettoyer. Le camphre qui eſt blanc produit par ſa ſuye un noir foncé. Le goudron vient du même arbre que la reſine ; cependant il eſt noir parce que la reſine diſtillé naturellement, & que le goudron eſt exprimé par l'action du feu.

Ainſi de la vapeur des flambeaux, & de la fumée des lampes on fait une ſorte de noir velouté ; de la corne de cerf brûlée on fait une autre eſpece de noir. Ainſi le lard ſe noircit dans les cheminées. La langue, les dents, les excremens des ma-

lades deviennent noirs dans les fiévres chaudes par l'impreſſion de la bile enflammée. Un coup de ſoleil, ou un vent ſec & boreal noirciſſent les arbres & les grains. Les chairs cauteriſées, gangrenées, ou ſphacelées deviennent noires, parce que l'humide radical, ou le ſouffre de vie s'y trouve éteint ou ſuffoqué. Ce n'eſt pas ſeulement le feu actuel qui noircit, mais encore tout ce qui a la vertu du feu; ni le feu ardent ſeul, mais encore une eau cauſtique. Les cheminées & les fournaiſes ſont communément noires, à moins que l'on n'y brûle un ſouffre clair; car la fumée du ſouffre ne noircit pas même le papier, & les femmes s'en ſervent pour blanchir leurs gazes. Il produit cet effet par ſon acide vitriolique, & l'eſprit pénétrant qui en ſort; & c'eſt pour cela qu'il n'eſt pas propre à allumer des matieres, pas même une chandelle, juſqu'à ce que cet eſprit ſoit conſumé, & que la flamme touche le coton. C'eſt cet acide & cet eſprit ſi pénétrant qui ſont ſi dangereux dans les operations chymiques, & d'autres operations. Ainſi l'on peut ajouter foi à Bellon, lorſqu'il dit que le charbon fait de bois de cedre aigu, *oxicedron*, eſt blanc. Et le docteur Jordan en donne la raiſon dans ſon excellent traité des eaux minerales; c'eſt dit-il parce que la vapeur du cedre eſt

plus

plus ſulphureuſe que la vapeur de toutes les autres ſubſtances combuſtibles. Nous voyons de même en Angleterre que le charbon de terre de Tinby loin de noircir le linge expoſé à ſa fumée, le blanchit plus tôt, parce qu'il eſt plein de parties ſulphureuſes qui blanchiroient des roſes rouges. Ce n'eſt donc pas raiſonner philoſophiquement que de concevoir dans l'enfer une noirceur univerſelle, en même tems que l'on y établit des flammes de ſouffre pur : puiſque cela repugne aux effets naturels de ce mineral.

Telles ſont les noirceurs artificielles dont on peut trouver des analogies dans la nature. Tels ſont les effets des feux ordinaires, auxquels répondent, ceux des feux élémentaires. C'eſt par le même méchaniſme que l'on peut concevoir l'origine de la noirceur dans le bitume, le charbon, le jais, le plomb noir, & pluſieurs terres minerales, qui ne ſont ou que des concretions fuligineuſes de la terre, ou qui dès leur premiere formation ont ſouffert une ſorte d'embraſement dans quelques-uns de leurs principes. De même le teint des hommes eſt different ſelon leurs divers temperamens, & les tranſpirations qui en reſultent, & ils ſont plus ou moins noirs à proportion qu'ils ont plus ou moins de cette humeur fuligineuſe; & voilà peut-être la cauſe de la

grande noirceur des éthiopiens, ou des négres.

Une autre cauſe de la noirceur des corps, c'eſt une qualité atramenteuſe, ou une qualité vitriolique ou de couperoſe jointe à une humidité terreſtre & aſtringente. Telle eſt l'encre que l'on fait ordinairement avec de la couperoſe ſur une infuſion de noix de galle. J'ai dit une qualité de couperoſe ou de vitriol; car le vitriol eſt ce qui entre principalement dans la compoſition de l'encre; & je ne connois point d'autre ſel qui opere cet effet ſur l'infuſion des noix de galle, car ni l'alum, ni le ſel gemme, ni le nitre, ni le ſel armoniac ne le produiſent point. Or la couperoſe artificielle dont on ſe ſert d'ordinaire eſt un ſel acre & rude que l'on tire des terres ferrugineuſes, laquelle tient ſur tout du fer & du cuivre, la bleue de celui-ci, & la verte de celui-là; & l'on diſſout ſouvent des morceaux de fer dans ſa liqueur pour en augmenter le poids par la concretion. J'ai dit encore une humidité aſtringente ou terreſtre, parce qu'autrement il n'en reſulteroit aucune noirceur; car ſi l'on jette de la couperoſe dans une décoction de laitues ou de mauves, cette décoction ne deviendra point noire: au lieu qu'elle prendra cette couleur, ſi l'on y mêle quelque choſe d'aſtringent, quand même on y

joindroit de l'huile, comme les couleurs des peintres ne permettent pas d'en douter. Mais comme dans la compoſition de l'encre on n'employe d'ordinaire que la noix de galle qui eſt une excreſcence du chêne, il n'eſt pas hors de propos d'avertir qu'en cela nous ſommes plus tôt guidés par l'úſage que par la raiſon; car toute plante qui a des parties rudes & ſtiptiques y eſt également propre; comme je l'ai experimenté dans la biſtorte, les myrobolans, & le myrte du Brabant, les balauſtes & les roſes rouges. Auſſi la décoction de la plûpart des plantes aſtringentes, de quelque couleur qu'elles ſoient, eſt d'un rouge foncé, lequel devient noir ſi l'on y jette du vitriol; & Dioſcoride n'employoit point la noix de galle dans la compoſition de ſon encre; il ſe ſervoit de ſuye avec la couperoſe.

Or ſi l'on examine en quelle partie du vitriol réſide cette vertu de noircir, on verra que c'eſt principalement dans ſon ſel le plus fixe. Car le phlegme, ou l'évaporation aqueuſe ne noircit pas, ni l'eſprit de vitriol, parce qu'il eſt impregné de ſel volatile, & moins fixe. En effet ſi l'on jette ſur une décoction de couperoſe & de noix de galle, de l'eſprit ou de l'huile de vitriol, l'encre perdra ſa couleur, les noix & la couperoſe ſe précipitant au fonds, & l'encre redevenant claire. Or

ceci ne ſe fait pas ſi facilement dans l'encre commune, parce que la gomme arabique que l'on y ajoute empêche la ſéparation de ſes parties. Au contraire le vitriol rougi au feu, & ſa leſcive dans l'eau chaude font de bonne encre, parce qu'ils contiennent le ſel fixe. Mais ce qui reſte de la terre inſipide loin de produire aucune noirceur, ſert à faire un rouge commun. Et quoi que l'eſprit de vitriol jetté ſur une décoction de noix de galle ne produiſe point de noirceur, ſi pourtant on le fixe de quelque maniere, & que l'on en refaſſe du vitriol, il produira la noirceur comme auparavant.

Si nous examinons encore de plus près par quelle qualité, ou quel principe le ſel de vitriol communique cette couleur, nous trouverons que cela vient d'un principe métallique, & ſurtout du rapport qu'il a avec le fer. Car la couperoſe bleue qui a plus de rapport au cuivre ne noircit que foiblement; le verd de gris du cuivre ne noircit point du tout. Mais la limaille de fer infuſée dans le vinaigre avec la décoction de noix de galle fait de bonne encre ſans couperoſe. On réuſſira de même avec l'infuſion de l'aiman à cauſe de ſa relation avec le fer. Et quoi que cette qualité ou vertu de noircir ſe faſſe plus remarquer dans le fer, nous ne la refuſons pas abſolument aux autres métaux, dans les ſolutions

deſquels nous appercevons ſouvent quelque teinture de noir. C'eſt ainſi qu'un citron, qu'un coin, ou une pomme aigre ſe noirciſſent au moment qu'on les a coupés avec un couteau. La même choſe arrive aux artichaux, & au ſublimé battu avec du blanc d'œuf. C'eſt par la même raiſon que l'eau forte noircit les corps auxquels on l'applique. La ſeule ſolution de couperoſe noircit facilement le cuir tanné avec l'écorce du chêne. Les eaux minerales ferrées ſe noirciſſent avec une infuſion ou la poudre des noix de galle. L'acier infuſé dans quelque liqueur la rend brune, & pris interieurement par des perſonnes d'un tempéramment qui y ait rapport, il noircit leurs excremens. C'eſt auſſi par la même raiſon que le mercure doux & les émetiques vitrioliques font ſortir des matieres noirâtres. Mais il n'eſt pas également certain ſi cette vertu de la couperoſe vient des parties ferrées, ou ſi elle ſe rencontre dans le fer à cauſe des parties vitrioliques qui y ſont attachées ; ou ſi les teintures noires tirées des corps métalliques ne procedent pas plus tôt des parties vitrioliques contenues dans leur ſouffre, puiſque le ſouffre commun même renferme beaucoup de vitriol. Mais quelque parti que l'on embraſſe, il eſt indubitable que le fer & le vitriol ſont les deux principales cauſes de la noirceur.

Il ſe rencontre naturellement dans quelques animaux vivans une diſpoſition ſemblable. Ainſi cette humeur noire qu'Ariſtote appelle θολος & que l'on rend communément par encre, peut ſe trouver dans un certain poiſſon. Il en eſt de même de certains fruits comme des groſeilles & des ceriſes noires : ce qui leur donne la vertu de rafraîchir, de fortifier l'eſtomach, & les rend, ſelon quelques-uns, d'excellens ſpecifiques contre l'épilepſie. Cette qualité d'encre ſe trouve quelquefois dans notre ſang, lorſqu'il s'y rencontre des acides, que les uns nomment *acetum*, & les autres *vitriolum*, en même tems qu'il y a d'autres parties diſpoſées à recevoir une impreſſion de noirceur. Et ſeroit-il impoſſible que la couleur des négres ait eû une ſemblable origine ?

Ce que nous diſons qu'il y a dans les corps vivans des parties vitrioliques & même du vitriol, ne doit ſurprendre perſonne. Car dans tout ce qui eſt terreſtre il y a un ſel acide & ſtiptique répandu, & ce ſel étant reçu dans les plantes par la vegetation, s'adoucit, & devient plus agréable au goût. Cela même eſt un vitriol vegetable qui donne à pluſieurs plantes & à leur fruit un acide agréable : tels ſont les grenades, les citrons, les ceriſes ; & qui donne à d'autres une rudeſſe ou une

auſterité crue, comme aux prunelles, aux neffles, aux coins. Et ſi l'on ne veut contredire l'experience, il faut avouer que le vitriol n'eſt pas ſeul cauſe de la noirceur, & que les ſels des corps naturels y contribuent beaucoup auſſi. C'eſt ce que l'on peut apprendre des teinturiers qui rehauſſent ou qui affoibliſſent leurs couleurs avec des ſels. Les décoctions des ſimples qui portent leur couleur ſont inſipides & foibles, tant que l'on n'y mêle point d'alum ou d'autres ſels. C'eſt ce qui ſe remarque encore mieux dans les operations chymiques. Le cinnabre devient rouge par l'exhalaiſon acide du ſouffre, & ſans cela il ſeroit d'un blanc de neige. L'eſprit de ſel jetté ſur du papier bleu fait un beau rouge. Le tartre ou le vitriol ſur une infuſion de violettes produit un beau cramoiſi. Et c'eſt une choſe admirable que de voir les differentes couleurs que produit l'eſprit de nitre, ſurtout lorſqu'il eſt contenu dans un verre, & qu'il en pénétre les côtés. Ce ſont des verds de toute eſpece, & tels qu'une cauſe ſemblable en produit dans les plantes.

C'eſt ſuivant toutes les apparences de ces mêmes irradiations ou projections ſalines que naît cette merveilleuſe diverſité de couleurs dans les animaux, comme dans les plumes de paon &c. couleurs qui varient encore ſelon qu'elles ſont diver-

ſement expoſées à la lumiere. C'eſt ainſi que le nitre, le ſel armoniac & l'eſprit des mineraux produiſent une infinité de belles couleurs ; & que l'eau forte miſe dans un verre étroit par le haut, & verd répand ſur ſes bords un bleu foncé.

Nous finirons ici nos conjectures ſur une matiere auſſi difficile. Si nous n'avons pas ſaiſi le vrai, nous avons du moins rencontré la vraiſemblance ; & peut-être avons-nous jetté ſur notre route des fleurs qui ont leur prix.

CHAPITRE XIII.

des Bohêmiens.

IL n'eſt pas ſurprenant que nous ignorions l'origine des éthiopiens, ou des noirs naturels, puiſque nous ſommes auſſi peu inſtruits ſur le chapitre des bohêmiens, ou de ces noirs artificiels qui ſont répandus en pluſieurs endroits de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique.

Ils viennent d'Egypte ſelon l'opinion commune, & prétendent eux-mêmes qu'ils en ſont ſortis, comme le découvrit Munſter par le paſſeport qu'ils obtinrent de l'empereur Sigiſmond. Ils y expoſent qu'ils ſortirent d'abord de la petite Egypte, & qu'en punition de ce qu'ils avoient abandonné le chriſtianiſme, on en condamna quelque-uns

quelques-uns de chaque famille à errer ſur la terre. Mais, ſelon Avantius, ils donnent une autre raiſon de leur vie vagabonde ; c'eſt, diſent-ils une punition que Dieu impoſa à leurs peres, parce qu'ils avoient refuſé l'hoſpitalité à Jeſus & à la Vierge, lorſqu'ils s'enfuirent en Egypte.

Mais la plûpart des auteurs qui ont recherché leur origine, rejettent ces raiſons comme frivoles, & les font deſcendre de pluſieurs autres nations. Polydore Virgile les croit ſyriens d'origine. Philippe Bergamaſque les fait venir de Chaldée ; Æneas Sylvius de quelques endroits de la Tartarie ; Bellon de la Valachie & de la Bulgarie ; Aventinus des frontieres de la Hongrie.

Bellon prouve clairement qu'ils ne ſont pas égyptiens ; car il en rencontra pluſieurs troupes près du Caire, & dans les villages ſitués ſur les bords du Nil ; & là comme parmi nous ils étoient reputés étrangers.

Il eſt encore probable qu'ils ne ſont pas ſortis de l'Egypte, en ce qu'ils parurent d'abord en Allemagne vers l'an 1400 : & qu'alors on n'en avoit vû dans aucune partie de l'Europe, ainſi que l'aſſurent Munſter, Genebrard, Crantzius & Ortelius.

Mais il n'eſt pas moins probable que leur origine n'eſt point allemande, puiſqu'ils parlent l'eſclavon, & que quand ils ſe répandirent dans la ſuite en France, ils

furent nommés bohêmiens, comme ils le ſont encore aujourd'hui.

Ainſi, lorſque Crantzius dit qu'ils commencerent à paroître ſur les bords de la mer Baltique, lorſque Bellon les fait venir de la Valachie, & de la Bulgarie, & que d'autres les font ſortir de la Hongrie, ils ne ſont point en contradiction; car la langue de ces peuples eſt l'eſclavone, ou quelqu'un de ſes dialectes. Mais de quelque nation qu'ils tirent leur origine, on peut dire qu'ils ſont maintenant de toutes les nations, parce qu'ils ſe ſont mêlés avec tous les peuples chés qui ils ont paſſé; & il eſt fort douteux que cette race puiſſe jamais s'éteindre. Car il n'eſt pas ſans exemple que des nations errantes ayent ſubſiſté plus long-tems que telle autre qui avoit des demeures fixes; & quoi que les bohêmiens ayent été bannis de preſque de toute la chrétienté, ils ont trouvé de la protection dans l'empire des turcs: le grand ſeigneur leur permet de demeurer à Pera, & d'y tenir publiquement des lieux de proſtitution. Souvent il en tire des avantages politiques, parce qu'il employe ces miſerables à eſpionner les autres nations; & c'eſt ce qui détermina Charle-Quint à les bannir.

CHAPITRE XIV.

De quelques autres points concernant la cosmographie ou l'histoire.

NOus accusons communément les anciens d'avoir donné des noms ridicules, & des figures peu convenables aux differentes constellations dans les sphéres soit greques, soit barbares. Cependant les historiens & les geographes ne sont pas moins reprehensibles, lorsqu'ils attribuent à certaines parties de la terre des ressemblances qui n'ont aucun fondement. Tite Live, & Jule Rustique dans la vie d'Agricola comparent la grande Bretagne à un plat ovale, ou bien à une double hache. Rutilius Numatianus compare l'Italie à une feuille de chêne, & l'Espagne à une peau de bœuf. Strabon compare à un manteau les parties de la terre habitées de son tems; & Denys l'Africain les compare à une fronde. On trouve encore en de bons auteurs bien d'autres comparaisons qui ne sont pas mieux fondées; & par là ils semblent justifier le choix que les astronomes ont fait de leurs figures du zodiaque. Ceux-ci au reste n'ont jamais prétendu y trouver une ressemblance réelle, mais seulement une analogie entre ces figures, & les influences particulieres de chaque const-

tellations, ou les differens effets du ſoleil & de la lune dans les diverſes régions de l'air.

Or une longue preſcription ayant rendu authentiques ces figures, il peut arriver que les ignorans en abuſent, & les prennent litteralement. C'eſt ce qui a donné lieu au ſçavant Hevelius de transferer dans ſon exacte ſelenographie les noms connus de pluſieurs régions, mers, & montagnes aux differentes parties de la lune. Et plus tôt que d'employer des noms inventés ou fabriqués par les hommes, il a fort ingenieuſement trouvé dans la lune un mont ſinai, un mont taurus, des palus mæotides, une mer Mediterranée, une Mauritanie, & une Aſie mineure.

Nous aurions de la peine à découvrir dans les cieux certains mots hebraiques compoſés de grandes & de petites étoiles, qu'y découvrent les ſpectateurs cabaliſtiques, où ils prétendent lire les événemens futurs. Ainſi, des étoiles qui ſont dans la tête de meduſe ils compoſent le mot *charab*, & y trouvent la déſolation de Javan, ou de la Grece. Mais de pareilles viſions ne méritent pas d'être relevées.

Il n'eſt pas facile de concilier les differentes ſupputations des longitudes, puiſque dans les calculs modernes le 180 degré eſt 30 degrés au delà de celui que Ptolo-

mée compte le 180. Et l'on ne peut ſe ſauver en diſant que les modernes ont fait leur premier meridien plus occidental. Les anciens commençoient à compter leurs longitudes des îles Fortunées ou Canaries ; les modernes commencent à les compter des îles Açores ou de S. Michel. Mais puiſque les Açores ne ſont que de 15 degrés plus occidentales, pourquoi les modernes en comptent-ils 180 ? ou pourquoi Ptolomée en compte-il plus de 220 ? & prenant 15 degrés à l'occident, pourquoi comptent-ils 30 degrés à l'orient au delà de la même longitude ? C'eſt ce qui reſte encore à décider ; & les modernes ne ſe tirent pas d'affaire en diſant que le calcul de Ptolomée convenoit moins aux canaries qu'aux îles du cap verd.

On pourroit douter ſi la maniere que pluſieurs nations ont pratiquée de compter les mois par la premiere apparence de la lune n'entraîne point plus de confuſion que la maniere de les compter par la conjonction de ce même aſtre. Car non ſeulement ſon apparition eſt incertaine ; mais il varie encore en tout tems, & ſe montre plus tôt ou plus tard ſelon qu'il ſe trouve, dans les poiſſons, le belier, le taureau, dans le perigée ou le mouvement le plus rapide, & dans la latitude ſeptentrionale ; de là vient qu'on peut le voir quelquefois le jour

même de ſon changement ; ce qui arrivera dans les mois d'avril & de may de l'année 1654.

Il eſt très douteux que l'on meſure bien exactement le jour par le lever & le coucher viſible du ſoleil ; car le ſoleil eſt quelquefois réellement couché, lorſque la refraction le rend encore viſible ſur l'horiſon : de même que l'on voit au fond d'un baſſin, lorſqu'il eſt rempli d'eau, une piece de monnoye que l'on n'y auroit point vue autrement.

Il eſt encore incertain ſi le globe de la terre n'eſt qu'un point par rapport aux étoiles & au firmament ; & comment, ſi les rayons tombent ſur un point, ils ſont pourtant reçus par une ſi grande varieté d'angles qui paroiſſent grands ou petits, ſelon la difference des refractions.

Si le mouvement des cieux ceſſoit pour quelque tems, l'univers rentreroit-il néceſſairement dans le chaos au même inſtant ? qui tiendroit pour l'affirmative, ne feroit-il point trop dépendre les choſes ſublunaires de la cauſe premiere & conſervatrice ; ou plus tôt ne donneroit-il point trop au mouvement des cieux, dont la principale activité ſe manifeſte par la chaleur, la lumiere, l'influence, tandis que le mouvement ne ſert guere, ſuivant la ſçavante remarque de Cabeus, qu'à l'application

ſucceſſive des vertus de ces corps céleſtes ?

On peut encore douter ſi les cometes ſont des ſignes auſſi menaçans que l'antiquité l'a crû. Puiſque la plûpart de celles dont on a tiré des prédictions, étoient plus élevées que la lune, pourquoi leur attribuer d'autres influences que celles qui naiſſent de leur poſition, & de leur aſpect avec les étoiles qui ſont reputées benines ? ou, puiſque lon conçoit qu'elles ne ſont autre choſe que des exhalaiſons d'autres étoiles, pourquoi n'en retiennent-elles pas la benignité ? ou, puiſque la nature des étoiles fixes eſt aſtrologiquement differenciée par les planetes, & qu'elles ſont eſtimées martiales, ou joviales, ſelon qu'elles répondent à la couleur de ces planetes, pourquoi ſi l'on veut toujours que les cometes rouges menacent de la guerre, ne veut-on pas auſſi que les cometes blanches annoncent des tems heureux, comme on le prétend de jupiter & de venus, auſſi-bien que du cœur du ſcorpion, ou du bouvier ?

ESSAI
SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE SEPTIE'ME.

De plusieurs opinions historiques communément reçues, & de quelques-unes surtout qui sont tirées des livres saints.

CHAPITRE PREMIER.

Du fruit défendu.

C'Est une opinion géneralement reçue que le fruit défendu au premier homme étoit une pomme. La tradition populaire l'a confirmée, & les poetes & les peintres l'ont perpetuée. Qui croiroit que l'on eût tiré de ce fruit, parce qu'il a été la source de tout mal, l'étymologie du mot latin *malum*, *mal*? c'est pourtant ce que quelques-uns ont fait. D'autres ont prétendu que le fruit dont il est question étoit la vigne, parce que dans le mystere de

ſon fruit devoit ſe trouver l'expiation de la premiere tranſgreſſion. Becan ramene l'opinion de Barcephas ; il veut abſolument que ce fût la vigne des Indes, & il s'efforce de le prouver par une ingenieuſe allegorie. Il y a d'ailleurs certains fruits que l'on appelle *pommes d'Adam*, mais qui ne reſſemblent en aucune façon aux pommes. L'un de ces fruits décrit par Mathiole differe peu du citron. Seulement il eſt plus rude, & plein de coupures que l'on a coutume de regarder comme des marques imprimées par les dents du premier homme. D'autres croyent que c'étoit le fruit que les chrétiens orientaux appellent *pommes de paradis* ; mais la figure de ce fruit n'a rien de la pomme : & pour le goût, il tient du melon, ou du concombre.

Quoique l'antiquité ait impoſé ces noms aux fruits dont nous venons de parler, nous ne pouvons pas en conclure que c'étoit le fruit défendu ; comme on ne croit point que l'arbre communément appellé l'arbre de vie ſoit le même que celui du paradis terreſtre, & que l'arbre qui porte le nom de Judas ſoit de la même eſpece que celui où Judas ſe pendit. D'ailleurs le texte ſacré ne décide point ; il dit ſeulement que ce fruit étoit agreable à la vûe, & bon à manger : en quoi il y a beaucoup de fruits qui l'emportent ſur la pomme. Auſſi plu-

ſieurs ſçavans ſont perſuadés que cette énigme eſt inexplicable ; & Philon coupe le nœud gordien, en diſant qu'il n'y a plus eu de fruit ſemblable. Le texte ſacré l'auroit nommé certainement, s'il n'avoit pas été beſoin d'en faire un myſtere, comme il a nommé l'arbre qui couvrit la nudité de nos premiers parens. Car il eſt dit au même chapitre qu'ils la couvrirent avec des feuilles de figuier. Et l'on trouve dans l'écriture des détails moins importans ; on y lit qu'Abſalom fut ſuſpendu à un chêne, qu'Elie s'aſſit ſous un geniévre ; & que Zachée monta ſur un ſicomore. On y lit encore que ce fut l'oreille droite que Pierre coupa à Malchus ; & que le Sauveur mangea la derniere pâque dans une chambre haute. Il y a d'autres faits dans leſquels, quoique l'écriture ne décide point, nous pouvons prendre parti. Nous pouvons aſſurer que le cadran ſolaire d'Achas étoit placé ſur le côté occidental du temple, ſuivant la deſcription d'Adricomius. Nous ne doutons pas que le ſerviteur d'Abraham n'ait mis ſa main ſur la cuiſſe droite de ce patriarche ; & que le larron qui étoit à la droite de J. C. fut ſauvé, & que par conſéquent celui qui étoit à ſa gauche fut reprouvé, ſelon ce qui doit s'obſerver au jugement dernier. Mais en vain rechercherions-nous de quel bois étoit la verge de Moyſe, ou

de quel arbre étoit celui qui ôta l'amertume des eaux, ou de quelle eſpece d'épine étoit la couronne de J. C. ou ſi la croix à laquelle il fut attaché étoit des quatre bois differens que Durant exprime dans ces deux vers :

Pes cedrus eſt, truncus cupreſſus, oliva ſupremum,
Pulmoque tranſverſum Chriſti ſunt in cruce lignum.

ou ſi elle étoit de chêne ſeulement, comme l'ont prétendu Lipſe & Becan.

Or peut-être a-t-on donné au fruit défendu le nom de pomme, parce que les pommes étant fort communes, elles ſont priſes ſouvent pour toute ſorte de fruits. C'eſt par cette raiſon que la déeſſe des fruits a été nommée Pomone ; que le proverbe ancien dit : donner des pommes à Alcinous ; que le fruit que Paris donna à la plus belle étoit une Pomme ; qu'un dragon gardoit les pommes d'or dans le jardin des heſperides : fable, au reſte, que l'on croit tirer ſon origine du jardin d'Eden. Et, à dire vrai, ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on a choiſi ce fruit par préference, car le mot qui l'exprime en grec eſt générique, & renferme les oranges, les limons, les citrons, les coins, & ſelon Ruel tous les fruits qui n'ont point de noyau, & dont la pulpe eſt molle, excepté la grenade. Spigelius donne encore plus

d'étendue à l'acception de ce terme, puiſqu'il comprend ſous ce mot tous les fruits ronds, même les noix & les prunes.

Un paſſage de la vulgate a fortifié cette opinion ; on le trouve ce paſſage dans le cantique de Salomon : *ſub arbore malo ſuſcitavi te ; ibi corrupta eſt mater tua, ibi violata eſt genitrix tua*, mais le livre entier étant allegorique, quelle induction tirer de ce paſſage ? ainſi lorſque Dieu prédit dans Amos la deſtruction de ſon peuple par un pannier de fruits d'été, ou de pommes ſuivant pluſieurs verſions, pouvons-nous dire que ces fruits ayent aucun rapport avec celui dont nous parlons ? le ſens de ſa prophetie étoit que la déſolation des juifs arriveroit bien-tôt, & que leur tranquillité ne dureroit pas plus que ces fruits d'été qui paſſent en peu de tems, & que par cette raiſon l'on nomme *fructus horæi.*

On ne doit pas croire davantage que ces paroles de la vulgate, *poma deſiderii animæ tuæ diſceſſerunt à te*, renferment quelque relation avec le fruit défendu. Ce n'eſt autre choſe qu'une menace contre Babylone à qui l'on déclare que ſon luxe & ſes plaiſirs vont finir. On lit dans Pierius que la pomme étoit le ſymbole de l'amour, & que c'eſt pour cela que l'on repreſentoit Venus tenant une pomme à la main. Par la même raiſon Philoſtrate fait jouer les

petits amours dans un jardin avec des pommes. Et beaucoup d'auteurs ont entendu en ce ſens l'hiſtoire de la pomme dans le paradis terreſtre.

Puis donc que nous ne pouvons ſatisfaire notre curioſité ſur cet article, je n'y inſiſterai pas davantage, plus affligé ſans comparaiſon qu'Adam, ait gouté de ce fruit, que de ce que j'ignore ce que c'étoit. J'ajouterai ſeulement que les hommes prononcent trop légerement ſur des choſes incertaines, comme il paroît parce qu'ils ont dit de ce fruit, & du ſerpent même, qui perſuada à Eve d'en manger. Pluſieurs n'ont-ils pas prétendu déterminer de quelle eſpece de ſerpent il s'agit ici ? Quelques-uns aſſurent que c'étoit un dragon. Selon Eugubinus, c'étoit un baſilisc ; ſelon Delrio, une vipere ; & ſelon d'autres, un ſerpent ordinaire. En tout cela, rien de certain.

CHAPITRE II.

Si l'homme a une côte moins que la femme.

L'Erreur qui attribue à l'homme une côte de moins qu'à la femme, tire ſon origine de l'hiſtoire de Moyſe, où il eſt dit qu'Eve fut formée d'une des côtes d'Adam ; d'où l'on infere que cette côte manque à ſes deſcendans en ligne maſculine. Cette

erreur qui eſt répandue dans le peuple, fut auſſi ſoutenue contre *Columbus* à cette occaſion. Il ſe trouva par hazard qu'une femme qu'il diſſequoit à Piſe, avoit treize côtes d'un côté. Et les ſpectateurs s'écrierent à l'inſtant, que c'étoit-là cette côte que la femme avoit de plus que l'homme. Si ce fait en étoit une bonne preuve, on ſçauroit certainement duquel des côtés d'Adam Eve fut formée, & il n'en faudroit pas davantage pour réfuter l'opinion d'Oleaſter, qui ſoutient qu'elle fut formée d'une côte de chaque côté; auſſi-bien que l'interprétation allegorique d'Origene, de Cajetan, & de ceux qui craignant d'accorder une choſe monſtrueuſe, ou de mutiler Adam, ſe ſont imaginé que Dieu l'avoit créé avec treize côtes. Mais ce ſentiment ne s'accorde point avec l'experience : en examinant les ſquelettes des deux ſexes, on voit que les hommes comme les femmes ont vingt-quatre côtes, douze de chaque côté, ſept grandes qui tiennent au ſternum, & cinq moindres qu'on appelle fauſſes côtes, leſquelles n'y tiennent pas. Et ſi quelquefois il s'en trouve un plus grand nombre dans l'un ou l'autre ſexe, c'eſt une conformation irreguliere, & qui n'eſt pas plus affectée aux mâles, que l'eſt un nombre excedant des doigts aux pieds ou aux mains. Il y a bien quelque différence dans

la figure des os : *l'innominatum* de la femme eſt plus exterieur que celui du mâle, & le *coccyx* un peu plus relevé, pour faciliter la ſortie du fœtus ; ſes côtes mêmes ſont plus plattes que celles de l'homme, mais encore une fois, le nombre en eſt égal dans les deux ſexes. Ainſi c'eſt avec raiſon qu'Ariſtote doutoit, que la relation qui ne donnoit à une nation entiere que ſept côtes de chaque côté, fût une relation fidele ; & nous ſommes également fondés à l'abandonner lui-même, lorſqu'il aſſure que les hommes n'en ont pour l'ordinaire que huit.

Suppoſé d'ailleurs qu'il manquât une côte à Adam, il n'en ſeroit pas moins abſurde de ſoutenir qu'elle manque auſſi à ſes deſcendans en ligne maſculine. Car nous remarquons que les mutilations ne paſſent point du pere au fils. Les aveugles font des enfans qui voyent ; les borgnes en font qui ont deux yeux ; & la poſterité des hommes boiteux & contrefaits, eſt ſouvent bien formée. Il ſemble qu'une portion de la ſemence du mâle contienne le tout en puiſſance, & c'eſt pour cela que des parens qui n'ont point de mains, engendrent des enfans qui ont des mains, comme dans un grain de froment ſe trouve quelque fois renfermée la vertu d'en produire plus de cent. Ne pourroit-on pas expli-

quer par là-même la production des jumeaux: car bien que la matiere seminale se partage dans la matrice, l'agent invisible s'évertue à rendre le tout fécond, & de ces matieres disperſées, il en fait autant qu'il est possible des êtres parfaits.

C'est pourquoi les histoires que l'on raconte d'une comtesse de Hollande, & d'une autre femme, qui selon Albert le Grand, fit d'une seule couche 150 enfans, ne sont peut-être pas impossibles, toutes merveilleuses qu'elles paroissent. Si nous considerons jusqu'à quel point multiplient certains animaux, nous ne nierons pas facilement que d'autres puissent multiplier à peu près de même, & nous ne révoquerons pas si légerement en doute, ce grand ouvrage, qui est si éloigné de celui de la création. Et peut-être qu'une idée juste de l'un nous feroit entrevoir l'autre.

CHAPITRE III.

De Mathusalem.

CE qui a été généralement crû par tout, & dans tous les siécles, ne paroît pas susceptible de contradiction : delà vient que nous croyons sans peine que Mathusalem est celui de toute la posterité d'Adam qui a vêcu le plus long-tems. Mais d'un autre côté, la raison ne nous oblige point

point à croire que le fait ſoit néceſſairement vrai : car le texte ſacré ne dit autre choſe, ſinon que ſa vie a été plus longue que celle des autres patriarches, dont l'âge eſt marqué dans l'écriture. Mais ſuit-il delà que depuis la création nul homme n'ait autant vêcu ? Des neuf patriarches qui moururent avant le déluge, le texte dit bien qu'Enoch vêcut le moins, & qu'il ne paſſa pas 365 ans ; mais on ſeroit mal fondé à en conclurre, qu'aucun de ceux dont l'âge n'eſt pas marqué, ne mourut plus jeune. Il y en a d'ailleurs un grand nombre dans ces ſiécles de longue vie, dont l'écriture ne détermine point l'âge, comme tous ceux de la race de Cain, les femmes de ces neuf patriarches, & leurs fils & leurs filles, dont il ſe peut que pluſieurs ayent plus vêcu que Mathuſalem ; le texte ne s'attachant qu'à la ligne de Seth, & cela par rapport à Jeſus-Chriſt. Nous ne pouvons donc pas conclurre du ſilence de Moyſe, que ceux dont il n'a point parlé ont vêcu moins que les autres. L'écriture ne marque pas même l'âge d'Abel, qui ſemble pourtant avoir plus vêcu que l'on ne ſe l'imagine ordinairement. On ne doutera point de ce fait, ſi l'on en croit l'épitaphe qu'Adam lui dreſſa, ſelon Salien : *Poſuit mœrens pater, cui à filio juſtius poſitum foret, anno ab ortu rerum 130, ab Abele nato 129.* Cajetan embraſſe ce mê-

me ſentiment, lequel eſt très probable, ſi Abel nâquit la ſeconde année d'Adam, & Seth un an après la mort d'Abel. Puiſqu'il eſt dit qu'Adam étoit âgé de 130 ans, lorſqu'il engendra Seth, il faut neceſſairement qu'Abel ſoit mort l'année d'auparavant, c'eſt-à-dire, l'an 129.

Si nous avions le dénombrement des fils de Cain juſqu'au déluge, il eſt encore très-probable que nous en trouverions dont la vie fut plus longue que celle des enfans de Seth. Il ſe pourroit même que ceux dont la félicité ne devoit point s'étendre au-delà du trépas, ont eu une plus longue vie, & reçû plus de bénédictions temporelles, que ceux qui attendoient un autre genre de félicité. Car nous remarquons que tandis que la race de Jacob étoit dans la captivité & dans l'affliction, celles d'Iſmael & d'Eſau étoient floriſſantes, l'une ayant produit douze princes ou chefs de nations, & l'autre huit rois, & quatorze princes.

L'âge de Cain & celui de ſes deſcendans n'étant point marqué dans l'écriture, il y a des critiques qui croyent que cela s'eſt fait à deſſein, parce qu'elle détermine rarement la durée de la vie des méchans ou des impies, comme on peut le remarquer dans l'hiſtoire d'Eſau, & celle des rois de Juda & d'Iſrael. Delà vient que l'Ecriture

marquant l'âge d'Iſmael, on a crû qu'il adoroit le dieu d'Abraham, comme firent quelques autres qui n'étoient pas deſcendus de Jacob ; Job entr'autres, qui ſuivant l'opinion commune, étoit iduméen, & de la race d'Eſau.

Enfin nous n'omettrons pas ici le ſentiment de pluſieurs ſçavans, qui veulent qu'Adam ait vêcu plus long-tems que Mathuſalem, puiſqu'il fut créé dans l'âge d'une parfaite virilité, qui n'arrivoit alors qu'à 50 ou 60 ans. En effet nous liſons que c'étoit à peu près à cet âge qu'ils commençoient d'engendrer : enſorte que ſi à 930 ans nous ajoûtons ces 50 ou 60, il aura plus vêcu que Mathuſalem ; & que s'il n'a point ſurpaſſé tous ſes deſcendans par le nombre des jours, il les a pourtant ſurpaſſés en vieilleſſe, quoiqu'il n'eût point paſſé par l'enfance & par l'adoleſcence ; & à prendre les choſes à la rigueur, il n'avoit encore qu'un an, lorſqu'il engendra. Et s'il eſt vrai que tous ceux qui ſont nés dans la même année ſoient du même âge, il ſera vrai qu'Eve fut auſſi âgée que ſon époux Adam, & que leur fils Cain fut auſſi âgé qu'eux.

Pour cette opinion qui veut qu'aucun homme n'ait vêcu mille ans, afin qu'il n'y en eût aucun qui pût dire : j'ai vêcu un jour devant le Seigneur, aux yeux de qui,

ſelon l'expreſſion de David, mille ans ne ſont qu'un jour ; c'eſt une opinion populaire, & qui ne mérite pas d'être réfutée. Car on peut dire également que mille ans ne ſont qu'un inſtant devant Dieu, & par conſéquent Mathuſalem n'approcha pas plus de ce jour qu'Abel, parce que toutes parties du tems ſont égales devant celui que le tems ne peut meſurer, & à qui toutes choſes, ſoit paſſées, ſoit futures, ſont toûjours préſentes. Ainſi quoique nous ſoyons ſujets à la meſure du tems, & à la ſucceſſion de tous ſes momens, nous ne pouvons pas cependant meſurer la ſphere de Triſmegiſtes, ni calculer la durée immuable de l'être ſouverain.

CHAPITRE IV.

Où l'on examine s'il n'y eut point d'arc en ciel avant le déluge.

QU'il ne doive point y avoir d'arc en ciel 40 ans avant la fin du monde, & que la ſéchereſſe qui précedera l'embraſement de l'univers, doive conſumer la matiere de ce metéore, c'eſt une opinion qui n'a point de fondement légitime. Il n'en eſt pas de même du ſentiment qui veut qu'il n'y ait point eu d'arc en ciel pendant les ſeize cens ans qui s'écoulerent avant le déluge. Il paroît fondé ſur le chap. 9 de

la geneſe où il eſt dit : *Je place mon arc dans les nues, & il ſervira de ſigne pour mon alliance entre moi & les hommes.* Cependant il ne ſemble pas que l'on doive conclure de ces paroles, qu'il n'y ait point eu d'arc en ciel avant celui-là ; & c'eſt renverſer l'ordre naturel que de prendre l'ancienneté des effets qui ont des cauſes naturelles & déterminées pour une cauſe ajoûtée, & qui dépend de la volonté indéterminée d'un être intelligent. Or ſelon les regles de la raiſon & de la phyſique, l'arc en ciel a ſon principe dans la nature ; puiſqu'il eſt cauſé par les rayons du ſoleil tombans ſur un nuage qui leur eſt oppoſé, dont les uns réfléchis, & les autres renvoyés par angles, forment enſemble ce metéore de diverſes couleurs, & le forment neceſſairement, toutes les fois que ces cauſes ſe trouvent réunies. Ainſi croire qu'il n'y eut point d'arc en ciel avant le déluge, parce que Dieu en fit le ſigne de ſon alliance, c'eſt vouloir qu'aucune choſe n'exiſte avant le tems où elle aura été priſe pour le ſigne d'une autre. On pourroit également conclure, qu'avant l'inſtitution du baptême, il n'y avoit point d'eau.

D'ailleurs, outre l'arc en ciel ſolaire que Dieu montra à Noé, & dont on nie l'antiquité, il y en a un lunaire, viſible ſeulement pendant la nuit, & ſurtout au tems

de la pleine lune, à quelques degrés au-deſſous de l'horiſon. Or on ne conteſte point l'exiſtence de celui-ci avant le déluge, quoiqu'il ſoit cauſé de la même maniere. Il y a même apparence qu'étant moins fréquent que l'autre, on l'a obſervé plus tard; & ceux qui le remarquerent par hazard, le prirent pour un phénomene extraordinaire, & qui préſageoit des évenemens, leſquels n'avoient aucun rapport à ſa nature.

On concevra enfin qu'il n'étoit pas néceſſaire que Dieu créât ſeulement l'arc en ciel au moment où il l'établit ſigne de ſon alliance, ſi l'on conſidere que de tous les metéores il étoit le plus propre à cette deſtination. Les éclairs & le tonnerre ont quelque choſe de trop effrayant pour être ſignes de miſericorde & de reconciliation; les cometes paroiſſent trop rarement, pour ſignifier une alliance que nous devions nous rappeller ſouvent; & d'ailleurs elles étoient plus faites pour annoncer l'embraſement de l'univers, que pour certifier qu'il ne ſeroit plus ſubmergé par les eaux.

La voye lactée paroiſſoit convenir d'avantage; une partie en eſt viſible partout, & la galaxie ſe montre entiere aux peuples qui habitent ſous l'équateur; mais comme elle ne paroît que la nuit, & l'air étant ſerein, on l'auroit vue trop rare-

ment. Une étoile fixe n'auroit pas été visible à toute la terre, & par conséquent c'étoit un signe peu propre à rassurer tous les hommes. Mais l'arc en ciel se manifeste partout, & dans toutes les positions de la sphere. En Angleterre, on peut le voir le matin, pendant que le soleil est élevé de 45 degrés sur l'horizon, ce qui est le plus grand demi diametre de tout arc en ciel; & l'après-midi encore, lorsqu'il est descendu vers la même latitude. Dans la position directe de la sphere, l'arc en ciel peut paroître trois heures après le lever du soleil, & trois heures avant qu'il se couche; car le soleil montant 15 degrés par heure, il arrive dans trois à la hauteur de 45. Et même dans la sphere parallele, & sous les poles, on en peut voir six mois de l'année quelque partie pendant tout le jour; car le soleil ne se couche point dans cette position de la sphere, il ne fait que tourner autour des poles.

Mais on comprendra mieux que pour être le symbole de cette alliance, rien n'étoit plus propre que ce metéore, si l'on examine sa proprieté naturelle, & ce qu'il peut prédire par lui-même. Lorsqu'il est dans un nuage clair & prêt à tomber, il marque dans l'air une disposition à la pluye; mais comme il faut en même tems que le soleil paroisse, ces pluyes ne peu-

vent être univerſelles, & par conſéquent elles ne peuvent cauſer un nouveau déluge. Ainſi, lorſque les cataractes du ciel furent ouvertes, en vain eût-on cherché l'arc en ciel, il eût été impoſſible de le voir, quoiqu'il devînt enſuite viſible à Noé. Il eſt donc vraiſemblable que l'arc en ciel exiſta avant le déluge, & que Dieu ajouta ſeulement la promeſſe, qu'il n'empêcheroit plus déſormais l'arc en ciel de paroître, ou qu'il n'aſſembleroit plus dans l'air une ſi grande quantité d'eaux que l'on ne pût l'appercevoir; & lorſque Dieu faiſoit cette promeſſe, il n'eſt pas impoſſible qu'il plût encore, ſans que ſa fidelité en eût ſouffert. Ainſi ce ſymbole ſignifioit plus pour les premiers hommes, qu'il n'a ſignifié dans la ſuite pour les payens, qui le nommerent iris, la meſſagere des dieux, & le ris de l'olympe en pleurs, *riſus plorantis olympi*: Et ce paſſage d'Iſaie: *J'ai mis mon arc & ma fléche dans les nues*, annonce de la pluye & du beau tems tout à la fois.

La cabale qui dans ce paſſage trouve un livre celeſte, où elle lit les grands évenemens, a en vue la figure hémiſpherique de l'arc en ciel, laquelle reſſemble au *caph* hébraique. Or ce caractere déſigne le nombre de 20; & Joſeph fut vendu à l'âge de 20 ans, comme c'eſt ordinairement à cet âge que l'on embraſſe la profeſſion des armes.

Nous

Nous dirons en finiſſant, que nous approuvons extrêmement l'uſage des juifs qui de la manifeſtation de l'arc en ciel prennent occaſion d'exalter la fidelité de Dieu dans ſes promeſſes, ſuivant ce conſeil de la Sageſſe : *Conſidere l'arc en ciel, & loue celui qui l'a fait.*

CHAPITRE V.

De Sem, Cham, & Japhet.

C'Eſt une opinion preſque génerale, & que S. Auguſtin même a ſuivie, que les trois fils de Noé ſont nommés dans l'écriture, ſuivant l'ordre de leur naiſſance, & que Japhet eſt le dernier des trois ; mais les preuves ſur leſquelles établit cette opinion, ne paroiſſent pas aſſés fortes pour déterminer les peuples de l'Europe deſcendans de Japhet à l'embraſſer.

L'écriture, à la verité, nomme toûjours Sem le premier, mais cela même ne prouve pas abſolument qu'il ſoit l'aîné. Sem eſt la ſeconde tige de la race ſainte, & c'eſt pour cela ſeulement qu'il eſt nommé le premier. Souvent le cadet eſt nommé dans l'écriture avant l'aîné ; Haram étoit le premier fils de Tharé, cependant il y eſt dit que Tharé engendra Abraham, Nachor, & Haram. De même Rebecca y eſt nommée la mere de Jacob & d'Eſau.

J'ajoute que les cadets y ſont nommés ſouvent les premiers, parce que c'eſt à eux d'ordinaire que la bénédiction eſt donnée. Ainſi Abel fut préferé à Cain, Iſaac à Iſmael, Jacob à Eſau, Joſeph & David à tous leurs freres.

Suppoſé, enfin, que Japhet ne ſoit pas le fils aîné de Noé; c'eſt du moins à tort que nous le ferions plus jeune que Cham; car il eſt dit formellement qu'après que Sem & Japhet eurent couvert la nudité de Noé, celui-ci s'éveilla, & qu'il reconnut ce que le plus jeune de ſes fils avoit fait, υἱὸς ὁ νεωτερος ſuivant l'expreſſion des ſeptante, *filius minor.* Selon S. Jérôme, c'eſt apparemment ces motifs qui ont déterminé Joſephe à les nommer dans cet ordre, Sem, Japhet, & Cham. S'il reſte quelque difficulté ſur l'aîneſſe de Sem, & de Japhet, & ſi S. Cyrille, S. Epiphane, S. Auguſtin, Salien, le P. Petau, ſe déclarent pour Sem, il eſt conſtant d'un autre côté par les livres ſaints, que Cham étoit le plus jeune.

Ce ſentiment quadre encore mieux avec l'hiſtoire profane, & la chronologie des payens, qui fait de Noé Saturne, lequel avoit partagé le monde entre ſes trois fils, & avoit pour ſymbole un vaiſſeau. On croit que Cham étoit leur Jupiter, le plus jeune des fils de Saturne, & qu'ils adorerent ſous le nom d'Ammon. C'eſt du moins ce

nom que les libyens avoient donné à ce même Jupiter, qui, ſelon eux, avoit coupé à ſon pere les parties de la génération : ce qui eſt évidemment tiré de l'hiſtoire de Cham qui avoit vû celles de Noé ; &, ſuivant la remarque de Bochart, on n'auroit pas beſoin de s'écarter beaucoup du texte pour lui préferer ici la fable des payens. Il ne faudroit que lire *veiaggod il a coupé*, au lieu de *veiegged, il a annoncé.*

CHAPITRE VI.

Si la tour de Babel fut bâtie contre un nouveau déluge.

ON croit d'ordinaire que les hommes entreprirent de bâtir la tour de Babel, pour ſe garantir d'un nouveau déluge. Joſephe & d'autres hiſtoriens l'aſſurent poſitivement ; mais il y en a d'autres qui après un examen ſérieux ont douté que ce fût en effet le motif de l'entrepriſe. Car 1° ceux qui élevérent cet édifice pouvoient-ils ignorer que Dieu avoit juré de ne plus détruire le genre humain par les eaux, & n'avoient-ils pas devant les yeux l'arc en ciel qui étoit le gage de cette promeſſe ? En ſecond lieu, ſi l'on examine la nature du déluge, on verra que ne pouvant être produit ni par des pluyes, ni par des éruptions d'eaux ſouterraines, & demandant

une cauſe ſurnaturelle & irréſiſtible, ces premiers hommes auroient bien manqué de jugement, en tentant une entrepriſe auſſi inutile. D'ailleurs ils devoient avoir appris que les eaux du déluge ſurpaſſérent de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. Or ſi, comme l'aſſurent quelques geometres, la hauteur perpendiculaire des plus hautes montagnes eſt de quatre milles, ou de quatre ſtades ſeulement, ſelon quelques autres, il eſt difficile de concevoir que l'on ait pû conſtruire une tour de cette élévation. Et ſi l'on admet la deſcription que fait Herodote de la tour de Belus, laquelle avoit huit étages, & le plus bas de ces étages un ſtade de largeur & de hauteur; ſi l'on rabbat même de ce qu'en rapporte l'hiſtoire fabuleuſe des juifs, il y a de l'apparence que le projet pouvoit s'executer; & s'il avoit été impoſſible, il n'eût pas été néceſſaire que Dieu intervînt pour le détruire.

Le lieu que l'on ſuppoſe qui avoit été choiſi pour l'édifice, rend peu vraiſemblable le motif que l'on prête à ces premiers hommes. Car ce fut la plaine de Sennaar; & ſi la ſituation de Babylone étoit alors la même qu'au ſiécle d'Herodote, c'étoit plus tôt une ſituation délicieuſe, qu'un lieu convenable à un pareil deſſein. En effet c'eſt une vaſte plaine, & ſi peu

propre à garantir d'un autre déluge malgré des tours ou des édifices élevés, qu'il falloit, comme dans la baſſe Egypte, des chauſſées pour ſe défendre contre les inondations annuelles. C'eſt pour cela, dit le chevalier Rawleigh dans ſon hiſtoire univerſelle, que ſi les nations qui s'attachérent à Nimrod, craignirent un nouveau déluge, il eſt inconcevable qu'il ayent voulu habiter cette humide vallée de la Meſopotamie. On croiroit plus tôt qu'ils choiſirent cette ſituation pour ſe garantir d'un incendie général, & pluſieurs ſelon Pierius, ont crû que c'étoit leur intention.

Enfin le motif de cette conſtruction eſt nettement exprimé dans l'écriture :» Bâtiſ»ſons, dirent-ils, une ville & une tour dont »le ſommet touche les nues, de peur que »nous ne ſoyions diſperſés ſur la face de la »terre, ainſi que nous avons déja commencé »à l'être.» Tel fut le motif communiqué au peuple; mais le deſſein ſecret de Nimrod étoit d'aſſujettir ſes freres, & de fonder un empire, comme il y réuſſit dans la ſuite : car les livres ſaints diſent que c'eſt par là que commença le royaume de Babel.

CHAPITRE VII.

Des mandragores de Lia.

CE que dit l'écriture des mandragores de Lia m'a ſemblé mériter quelque diſcuſſion. *Ruben étant ſorti à la campagne, lorſque l'on ſcioit le froment, trouva des mandragores qu'il apporta à Lia ſa mere à laquelle Rachel dit : Donnés-moi des mandragores de votre fils ; mais elle lui répondit : N'eſt-ce pas aſſés que vous m'ayez enlevé mon mari, ſans vouloir avoir encore les mandragores de mon fils ? Rachel ajouta, je conſens qu'il dorme avec vous cette nuit, pourvû que vous me donniez de ces mandragores de votre fils.* Ce paſſage a fait croire que Rachel ne demanda des mandragores, que parce qu'elle ſçavoit que ſi elle en uſoit, elle deviendroit féconde ; mais c'eſt une choſe extrêmement douteuteuſe.

Car 1°, ſi l'on compare ce texte avec un autre, on doutera que les mandragores de celui-ci ſoient la même choſe que ce que nous appellons aujourd'hui mandragore. On trouve encore ce mot dans le chapitre du cantique des cantiques, où l'épouſe invitant ſon bien-aimé à venir avec elle dans les vignes parmi les raiſins & les grenades, elle lui dit : *Les mandragores ont déja répandu leur odeur.* Or loin que nos mandragores exhalent une odeur agréable, leurs

fruits & leurs feuilles ont l'odeur des pavots.

Une autre raiſon de douter, c'eſt la diverſité des acceptions de ce mot. Si les ſeptante & Joſephe le rendent ici par mandragore, la paraphraſe chaldaique le traduit dans ce dernier paſſage par un terme qui ſignifie baume. Le rabbin Salomon, ſuivant la remarque de Druſius, croit que c'étoit ce que les arabes nomment du jaſmin : Oleaſter & George Venitien veulent que c'étoit le lys, & que le mot *dudaim* peut ſignifier toute plante de bonne odeur, qui reſſemble au ſein des femmes, & fleurit au tems de la recolte. Tremellius entend par ce mot toutes les fleurs dont l'odeur eſt agréable. La bible de Genéve retient le mot *mandragore* dans le texte, mais elle le rejette dans les notes, où elle dit que le terme original *dudaim* eſt une ſorte de fleur, ou de fruit que l'on ne connoît pas.

Lorſque nous conſidérerons avec quelque attention combien les interprétes ont été embaraſſés à définir exactement les ſimples dont l'écriture fait mention, nous ne ſerons point ſurpris qu'ils ſoient ſi partagés ſur le texte dont il s'agit maintenant. Ainſi la plante qui couvrit Jonas eſt de la coloquinthe ſuivant les ſeptante ; de la *calabaca*, ſelon la verſion eſpagnole ; une courge ſuivant la verſion angloiſe, tandis que la vulgate en fait un lierre, auſſi-bien que

S. Jerôme qui pourtant ne croioit pas que ce fût un vrai lierre, mais ſeulement un arbuſte qui en approchoit. La verſion italienne de Diodati, la verſion latine de Tremellius, & les notes marginales de la verſion angloiſe ont nommé cette plante *ricinus* ou *palma Chriſti*. Les traducteurs de Geneve ont retenu le terme original *kikaion*, & les anglois l'ont inſeré dans leurs notes.

Les mêmes plantes n'y ſont pas toujours appellées du même nom, ou de celui qui eſt reçu maintenant. Ainſi, lorſqu'il eſt dit de Salomon qu'il compoſa un livre ſur toutes les plantes, depuis le cedre du Liban juſqu'à l'hyſſope qui croît ſur les murailles, on ne doit pas entendre ici notre hyſſope; car elle n'eſt pas la plus petite des plantes, & ne croît point ſur les murailles; mais on peut l'entendre avec Lemnius de quelque eſpece de capillaire; c'eſt en effet une plante très menue, & qui ne croît que ſur des murailles, ou dans des lieux fort pierreux. De même on peut dire que l'encens, le ſtacte, l'onycha, & le galbanum qui entroient dans la compoſition du parfum ſacré ne ſeroient pas fort goûtés aujourd'hui. Il eſt vraiſemblable que le *nard piſtique* dont parlent S. Marc & S. Jean, étoit une compoſition, la même peut être que celle qui eſt décrite par Dioſcoride, & dont Galien aſſure que les dames romaines

faiſoient un fréquent uſage ; & qu'on la tranſportoit ailleurs de Laodicée où l'on faiſoit la plus excellente. Mais il n'eſt pas aiſé d'entendre ce que c'étoit que la menthe, l'anis, & le cumin ; car il n'y a dans l'original aucun terme qui puiſſe être rendu par anis.

Enfin nous aurions beſoin que les iſraelites nous appriſſent eux-mêmes ce que c'étoit que cette manne dont ils furent ſi long-tems nourris dans le déſert. Car ceux qui croyent que c'étoit la manne des médecins, ou toute autre manne connue aujourd'hui, ou même aucune des mannes dont les auteurs ont fait mention, ſeroient fort embaraſſés à rendre raiſon de leur ſentiment ; parce qu'aucune ne répond par ſes qualités à celle des livres ſaints, qui tomboit à terre, avoit le goût de l'huile fraiche, avoit beſoin d'être moulue, & reſſembloit aux grains de coriandre, & au bdellium par ſa couleur.

D'ailleurs le grand nombre des commentateurs ne favoriſe point l'opinion commune par rapport à Rachel. Ils croyent la plûpart avec S. Auguſtin que Rachel ne ſouhaita les mandragores qu'à cauſe de leur rareté, de leur douceur, & de leur beauté. Et quelle vraiſemblance y-a-t'il qu'elle eût abandonné ſon mari à Lia, tandis qu'elle auroit crû poſſeder un fruit qui devoit la rendre féconde ? auſſi Druſius qui a écrit

exprès ſur cette matiere dit qu'il ne peut comprendre comment une ſemblable idée a pû tomber dans l'eſprit des hommes, que pour lui il eſt fort éloigné de l'adopter: parce que l'écriture ne dit rien qui aille à l'établir, non pas même par des inductions.

3° Suppoſé que telle ait été l'idée de Rachel, l'effet ne répondit pas à ſon intention, car elle ne conçût Joſeph que bien des années après cet événement; au lieu que Lia eut dans cet intervalle trois enfans, Iſſachar, Zabulon, & Dina. J'ajoute qu'il eſt incertain qu'on attribuât dans ces premiers tems à la mandragore cette prétendue qualité, & qu'elle l'ait véritablement. Si cette opinion avoit été reçue dans la terre de Chanaan, Lia en auroit eu quelque connoiſſance; & comment Rachel auroit-elle pû ſe flatter de lui enlever ſes mandragores? Quant à leurs vertus naturelles, les anciens ont regardé les mandragores comme un narcotique, & Dioſcoride, Galien, Ætius, Æginete les ont placés dans la liſte des poiſons. J'avoue qu'au tems de Théophraſte elles paſſoient pour un philtre, & que Dioſcoride en parle dans ce même ſens. Et s'il ne s'agiſſoit pas des femmes de Jacob, ou ſi Rachel avoit demandé les mandragores pour ſon mari, & non pour elle-même, il ſeroit plus raiſonnable de lui prêter cette intention.

Or ce que Dioſcoride avance que les graines des mandragores purifient la matrice, & qu'appliquées avec du ſouffre elles arrêtent les mois, ſemble plus tôt renverſer l'opinion commune que la favoriſer, puiſque cet effet eſt plus contraire que favorable à la conception. Il dit encore que leur ſuc purge par en haut comme l'ellebore, & qu'appliqué en forme de peſſaire, il provoque les mois ; l'on croit par l'experience que le vin de mandragores avec la *triphera magna*, eſt très propre à procurer la fécondité. Mais peut-être que la vertu de ce remede conſiſtoit principalement dans la *triphera*, qui eſt une excellente compoſition, & que Nicolas recommande auſſi pour la même fin. Levinus Lemnius impute cette vertu à la froideur de la mandragore, & croit que dans les climats chauds elle eſt propre à rendre les femmes plus capables de la conception. Ce fruit en effet pourroit y contribuer par un uſage fréquent & réglé; mais peut-on conclure de là qu'il opere par une vertu qui lui ſoit affectée ? on pourroit dire de même que tous les vegetables procurent la fécondité ſelon la difference des temperamens ; mais de ſçavoir diſtinguer les cas où les plantes humides ou ſéches doivent être appliquées, c'eſt ſans doute une ſcience qui ſurpaſſoit celle de Rachel.

On pourroit peut-être s'imaginer que les

mandragores contribuent à la fécondité ; & cela ſur ce que l'on donne au pavot l'épithete de fecond, & que Venus tenant à la main une tête de pavot, étoit le hieroglyphe de la fécondité ; mais ce n'eſt pas la vertu de rendre fécond, qui a fait choiſir le pavot dans cette vue, c'eſt la multitude des grains qu'il renferme.

Peut-être croira-t-on encore que la mandragore a cette vertu, parce que l'opium, ſelon quelques auteurs excite à l'amour, & que les turcs, & la plûpart des orientaux en uſent par ce motif ; mais Amatus portugais & Roderic ſont d'une opinion differente, & *Garcias ab horto* refute ce ſentiment d'après ſa propre experience.

CHAPITRE VIII.

Des trois rois de Cologne.

C'Eſt une opinion genérale que les trois rois de Cologne ſont les mages qui guidés par l'étoile ſe rendirent à Bethléem pour y adorer le Sauveur. Or ce qui a contribué à établir cette opinion, ſans parler des longues diſſertations de Baronius, de Pineda, & de Montacutius, c'eſt non ſeulement la tradition, & l'autorité de quelques peres de l'égliſe, mais encore ce que diſent les livres ſaints : *Les gentils viendront à votre lumiere, & les rois à la clarté de votre lever.*

Les rois de Tharſe & les îles, les rois d'Arabie & de Saba vous offriront des preſens. La plûpart des chrétiens, & pluſieurs rabbins ont entendu ce paſſage du Meſſie, non qu'ils ayent conçû que ces rois duſſent être de puiſſans ſouverains, mais des rois de certaines villes, ou de petits territoires, comme furent autrefois les rois de Sodome, & de Gomorrhe, ceux de Jericho, & d'Haï, & les trente & un rois que vainquit Joſué, ou des princes ſemblables aux amis de Job.

Mais quand nous ſerions aſſurés que ces mages étoient rois, comment ſçaurions-nous qu'il y en avoit trois préciſément, puiſque l'écriture n'en déclare point le nombre ? Les preſens qu'ils firent d'or, de myrrhe, & d'encens ni prouvent rien à cet égard ; ils avoient trouvé dans leur pays ces mêmes preſens, tels apparemment que la ſeule reine de Saba en avoit autrefois apporté à Salomon. Les fils de Jacob ne diviſérent point les preſens qu'il deſtinoit à Joſeph. Il eſt vraiſemblable qu'un ſeul en fut chargé : *Prenez avec vous des plus excellens fruits de ce pays-ci*, leur dit Jacob, *pour en faire preſent à celui qui commande.* Puis donc que l'on n'eſt pas certain du nombre de ces rois, on doit ſe défier des noms de Gaſpar, Melchior & Balthazar qu'on leur donne, plus encore de leurs portraits que l'on diſtribue à Cologne comme des préſervatifs

contre le mal caduc, de leur habillement, de leur teint, & de leur figure.

Et quand on accorderoit qu'ils étoient rois, & préciſément au nombre de trois, il ne s'enſuivroit pas qu'ils fuſſent rois de Cologne; car bien qu'il fût vrai que Cologne autrefois *Ubiopolis*, enſuite *Agrippine* étoit la capitale des ubiens, on ne lit nulle part que cette ville ait eû trois rois en même tems. D'ailleurs ils auroient ſelon les apparences, obtenu de leurs ſujets qu'ils ſe convertiſſent à la foi chrétienne; & cependant ils n'embraſſérent le chriſtianiſme que 70 ans après par le miniſtere de Materne diſciple de S. Pierre. Enfin le texte ſacré dit que les mages vinrent d'orient, & Cologne eſt à l'occident de Bethléem, & de Jeruſalem; la longitude de la premiere ville n'étant que de 34 dégrés, & celle de la derniere de 72.

Voici l'origine de cette tradition. Il eſt vraiſemblable que ces mages ou rois partirent de l'Arabie, & qu'ils étoient iſſus d'Abraham, par Céthura. Soit qu'ils fuſſent inſpirés, ſoit qu'ils fuſſent déterminés par la prophétie de leur ancêtre Balaam qui eſt citée par Suetone, & qui étoit connue dans tout l'orient: *que de la Judée ſortiroit quelqu'un qui gouverneroit le monde entier*, ils furent conduits dans la Judée par l'étoile, & ils y furent baptiſés dans la ſuite par S. Thomas.

Environ 300 ans après leurs corps furent transportés à Constantinople par l'impératrice Helene, ensuite à Milan par S. Eustache, enfin à Cologne par l'évêque René. On croit qu'ils y reposent encore dans le tombeau que l'on montre aux voyageurs; c'est là du moins qu'ils ont été transformés en rois de Cologne

CHAPITRE IX.

De la nourriture de S. Jean Baptiste dans le désert.

POur guerir s'il est possible la prévention générale, nous allons entrer dans le détail des principales opinions sur cet article; on dit 1° que les sauterelles dont Jean Baptiste faisoit sa nourriture dans le désert n'étoient autre chose que ce fruit que les grecs nommoient Κεράτιον, & dont S. Luc fait mention dans la parabole de l'enfant prodigue; les latins *siliqua*, & d'autres *panis S. Joannis*, fruit au reste qui est renfermé dans une gousse, & qui approche de la douceur du miel. Mais cette opinion détruit moins l'idée que l'on a des sauterelles, qu'elle n'établit ce que l'on doit entendre par le miel sauvage.

2° Selon d'autres c'étoit les bourgeons des arbres; car c'est ce que signifie le mot latin *locusta*, ce qui convient au mot latin qui signifie sauterelles, mais ne conclut

rien pour le terme grec ἀκρίδες, à moins qu'on ne liſe ἀκρόδρυα, ou ἀκρέμονες, qui ſignifient l'un & l'autre l'extrêmité des branches. C'eſt la correction d'Iſidore de Peluſe qui dit formellement dans ſes lettres, que ceux qui penſent autrement ſont des ignorans. Baronius en a été ſi frapé, qu'il a crû devoir laiſſer la choſe indéciſe : *Hæc cum ſcribat Iſidorus, definiendum nobis non eſt, & totum relinquimus lectoris arbitrio; nam conſtat græcam dictionem ἀκρίδες & locuſtam inſecti genus, & arborum ſummitates ſignificare.* Mais au jugement de Montacutius, celui-ci eſt dans l'erreur : *Nam conſtat contrarium*, dit-il, *ἀκρίδα apud nullum autorem claſſicum ἀκρόδρυα ſignificare.* Paracelſe embraſſe ce même ſentiment avec tant de chaleur que dans ſon traité du miel, il n'épargne pas même ſon ami Eraſme : *Hoc à nonnullis ita explicatur, ut dicant locuſtas aut cicadas Joanni pro cibo fuiſſe; ſed hi ſtultitiam diſſimulare non poſſunt, veluti Hieronymus, Eraſmus, & alii prophetæ neoterici in latinitate immortui.*

Selon un troiſiéme ſentiment c'étoit de veritables ſauterelles, c'eſt-à-dire, des inſectes à ſix jambes, & dont les aîles ſont doubles, ou enveloppées. Et ce ſentiment paroît le mieux fondé. Car outre qu'il eſt ſuivi par Origene, S. Jerôme, S. Chryſoſtome, S. Hilaire, S. Ambroiſe, c'eſt l'acception propre du terme ſouvent em-

ployé

ployé par les ſeptante, & c'eſt de la ſorte qu'il eſt rendu dans les lexiques grecs. Suidas remarque ſur le mot ακρίς, que c'eſt l'inſecte dont S. Jean ſe nourriſſoit dans le déſert, & Ariſtote, Dioſcoride, Galien &c. le rendent de la même maniere.

Enfin, il n'y a aucune abſurdité dans ce ſentiment. Il étoit permis aux juifs de manger des ſauterelles, & ils en comptoient juſqu'à quatre eſpeces parmi les animaux purs. Il y a d'ailleurs pluſieurs nations qui en ont mangé avant & depuis S. Jean. Diodore, Strabon, Solin, Elien, Pline, aſſurent que les éthiopiens, les maures, & les arabes en faiſoient leur nourriture ordinaire; & Leon *Cadamuſtus*, nous apprend qu'ils continuent d'en manger. C'eſt pourquoi le Sauveur dit que Jean Baptiſte n'eſt pas venu mangeant & buvant, c'eſt-à-dire, que loin de ſe nourrir délicatement comme on faiſoit dans la Judée, il n'uſoit que d'aliments groſſiers, & conformes à la ſimplicité de ſon habillement, qui étoit fait de poil de chameau; à ſa demeure qui étoit le déſert; à la doctrine qu'il prêchoit, qui étoit la pénitence & l'humilité.

CHAPITRE X.

Si S. Jean l'evangeliſte ne devoit pas mourir.

C'Eſt une choſe peu importante de ſçavoir ſi S. Jean mourut, ou ne mourut point ; mais parce que ceux qui prétendent qu'il n'eſt point mort, s'appuyent ſur l'écriture, & que dans tous les ſiécles il s'eſt répandu des erreurs à cette occaſion, nous allons examiner la queſtion.

Après que le Sauveur eut prédit ſa propre mort à ſes diſciples, Pierre lui dit : *Seigneur, que deviendra celui-ci ? Jeſus lui répondit, ſi je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne, que vous importe ? ſuivez-moi donc. Et alors il ſe répandit un bruit parmi les freres, que ce diſciple ne mourroit point.* Or ou les diſciples ne diſtinguerent point la maniere dont celui-ci devoit demeurer, ou bien ils conçurent qu'il ſeroit tranſporté dans le paradis comme Enoch & Elie juſqu'au dernier jour, & qu'il ſeroit mis à mort par l'Antechriſt, ſuivant ces paroles de l'apocalypſe : » Je donnerai pouvoir à mes deux témoins, » & revêtus de cilices, ils prophétiſeront » 1260 jours, & quand ils auront achevé » leur témoignage, la bête qui montera de » l'abîme, leur fera la guerre, les vaincra, » & leur ôterala vie.» S. Hippolyte martyr eſt le premier, ſuivant la remarque de Ba-

ronius, qui ſur la fin du troiſiéme ſiécle, ait avancé cette opinion. Métaphraſte, Freculphe, & ſurtout George de Trapezonte, ont embraſſé le même ſentiment; & celui-ci ſoutenoit dans le ſeiziéme ſiécle, que S. Jean n'étoit pas encore mort.

Le Dante, ce ſçavant poete italien, y fait auſſi alluſion. Dans ſa revue poetique du paradis, il rencontre l'ame de S. Jean, & ſouhaitant de voir ſon corps, il reçut cette réponſe, que ſon corps étoit en terre, & qu'il y reſteroit avec les autres juſqu'à la plénitude des ſaints;

In terra è terra il mio corpo, & ſaragli
Tanto con gli altri, che l'numero noſtro
Con l'eterno propoſito s'agguagli.

Pour ce qui regarde l'opinion génerale qu'il ne mourroit pas, elle eſt réfutée par les paroles mêmes de l'écriture, qui ſuivent celles que nous avons citées. *Mais Jeſus leur dit encore, il ne mourra pas; mais ſi je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne, que vous importe?* & ceci fut écrit par S. Jean lui-même, pluſieurs années après cet événement, S. Pierre ayant déja ſouffert le martyre, & verifié la prédiction de J. C.

La tranſlation n'eſt certainement pas prouvée par le texte de l'apocalypſe; car S. Jean n'y eſt point nommé avec les deux

témoins. Sa mort eſt d'ailleurs atteſtée par l'hiſtoire, qui nous apprend que ſon tombeau étoit à Epheſe, ville de l'aſie Mineure, où après avoir été relegué dans l'iſle de Patmos ſous Domitien, il revint ſous l'empire de Nerva, & y mourut ſous celui de Trajan. On voyoit encore ſon tombeau du tems de Tertullien, de S. Jerôme, de S. Chryſoſtôme, & d'Euſebe, comme il nous l'apprennent eux-mêmes; & ce dernier cite un témoignage plus ancien, je veux dire, celui de Polycarpe, qui fut un des premiers ſucceſſeurs de notre ſaint au ſiége d'Epheſe, & dont on trouve ces paroles, dans une lettre à S. Victor de Rome: *Joannes ille qui ſupra pectus Domini recumbebat, doctor optimus, apud Epheſum dormivit.* Baronius, Janſenius, Eſtius, citent beaucoup d'autres témoignages ſemblables.

Or ce qui a principalement fondé cette erreur, c'eſt que l'on a mal pris le ſens des paroles de J. C. On a compris qu'elles étoient abſolues, au lieu qu'elles ne ſont que conditionelles, & qu'elles tendent plus à reprendre la curioſité de S. Pierre, qu'à la ſatisfaire. C'eſt comme s'il avoit dit: vous avez reçu votre arrêt, pourquoi vous embarraſſez-vous de ce que deviendront vos freres? pourquoi voulez-vous pénetrer dans les ſecrets du Seigneur? s'il vit juſqu'a mon retour, que vous importe à

vous qui devez mourir auparavant ? Il s'exprima de la ſorte, ſans doute, parce qu'il prévoyoit que S. Jean ne ſouffriroit point une mort violente, & qu'il repoſeroit en paix ; & peut-être que ſi Pierre l'avoit ſçû, le zele qu'il avoit de ſouffrir pour la gloire de ſon maître, ſe ſeroit ralenti.

Le diſciple bien-aimé eſt le ſeul des apôtres qui n'ait point ſouffert le martyre, & cela parce qu'il reſta ſeul attaché, pour ainſi dire, à la croix de ſon divin maître, pendant que tous les autres prirent la fuite, & que ſa douleur lui tint lieu de martyre. En effet, ſi le ſeul récit de la paſſion eſt capable d'amolir aujourd'hui les cœurs les plus durs, quelles impreſſions ne doit point avoir fait ſur l'ame de S. Jean, la vûe d'un objet ſi touchant ; & ne dût-il pas ſouffrir davantage en cette partie de lui-même, que S. Pierre ne ſouffrit dans ſon corps, lorqu'il fut attaché à la croix ?

D'ailleurs, on s'eſt trompé dans l'application de ces mots, *ſi je veux* qu'on auroit dû rapporter à celles-ci : *Lorſque je viendrai :* & ſi on les avoit entendus, comme on a fait depuis, non du dernier avenement de J. C. mais de cet avenement qui déſignoit la deſtruction des juifs, & de leur gouvernement, on n'auroit pas donné dans cette erreur Car S. Jean ſurvêquit à S.

Pierre, il eut le tems de voir l'entier accompliſſement de la prophétie de Daniel, & même, au ſentiment de quelques-uns, de compoſer ſon apocalypſe.

Mais outre l'erreur que nous venons de réfuter, il s'en eſt encore établi d'autres en differens tems. Il y en a qui ont ſoutenu que les diſciples contemporains de S. Jean avoient crû qu'il ne mourroit point, & qu'ils s'étoient fondés pour le croire, ſur l'affection que Jeſus portoit à ce diſciple. Or ils purent bien ſe perſuader qu'en effet il ſeroit diſpenſé de mourir, ou que ſon divin maître lui permettroit de vivre juſqu'à ſon retour glorieux, parce qu'il avoit été ſeul témoin de ſa mort, & de ſon ignominie.

Il s'étoit encore établi dans ces premiers tems une autre opinion, c'eſt que J. C. ne tarderoit pas à revenir; on s'étoit imaginé ſur pluſieurs expreſſions de J. C. priſes à la lettre, que ſon dernier avenement ſuivroit de près ſa paſſion; & nous trouvons cette opinion cenſurée par S. Paul. Or il n'étoit pas difficile aux diſciples de conclure de cette idée, que S. Jean vivroit juſqu'à ce même tems.

Enfin la longue vie de cet apôtre a pû contribuer à faire croire qu'il ne mourroit point. Car il ſurvêquit à tous les apôtres, il ne mourut que dans ſa 94 année, c'eſt-

à-dire, 68. après le Sauveur, la seconde année de l'empire de Trajan. Or comme il avoit vêcu jusqu'à ce tems, on s'imagina qu'il vivroit jusqu'à l'avenement de son maître.

Dans les siécles suivans, deux choses surtout purent contribuer à l'établissement de cette opinion. C'est en premier lieu, qu'il échappa au martyre, au lieu que tous les autres le souffrirent. Domitien, selon quelques historiens, le fit jetter dans de l'huile bouillante, mais il en sortit comme il y étoit entré. Or les siécles suivans, convaincus qu'il n'avoit point souffert le martyre, & que la persécution la plus cruelle n'avoit pû lui ôter la vie, on a pû se confirmer dans l'idée qu'il ne mourroit point, & que celui que le feu n'avoit pû détruire, vivroit éternellement.

C'est en second lieu que dans le texte latin, il y a *sic*, au lieu de *si eum volo manere*, qui est dans le grec. Or ce changement peut faire d'une proposition conditionelle une proposition absolue.

Mais ce qui a davantage accredité cette opinion dans les siécles posterieurs, c'est qu'on n'a point trouvé les os de S. Jean dans le tombeau qui les avoit renfermés. Et delà les uns ont soupçonné qu'il n'étoit point mort; les autres qu'il étoit ressuscité; d'autres encore, qu'il étoit descendu vivant au tombeau, & qu'il en étoit sorti

ſecretement. Mais toutes ces opinions, ſuivant la remarque de Baronius, n'ont aucun fondement. Cet écrivain cite le pape Celeſtin, qui dans une lettre au concile d'Epheſe, déclare que les reliques de cet Apôtre y étoient en grande veneration. Un paſſage de S. Chryſoſtôme qui dit que Jean guériſſoit les malades après ſa mort, comme s'il eût été vivant, réfute encore cette même opinion ; & je remarque qu'Eſtius examinant la queſtion dont il s'agit, conclut en ces termes : *Quod corpus ejus nuſquam reperiatur, hoc non dicerent, ſi veterum ſcripta diligenter perluſtraſſent.*

Au reſte, que ceux des premiers ſiécles du chriſtianiſme ayent pû concevoir des hommes immortels après la chute d'Adam, ou que dans ces derniers tems on ait pû ſe perſuader qu'il y auroit des hommes dont la vie égaleroit celles des patriarches avant le déluge ; c'eſt une choſe prodigieuſe à la verité, mais qui pourtant n'eſt pas incroyable. Les hommes ſont plus d'une fois tombés dans cette erreur. S. Irenée & Tertullien nous apprennent qu'un certain Menandre ſamaritain fit accroire à ſes diſciples que la mort n'auroit aucun pouvoir ſur eux, & que ceux qui recevroient ſon baptême, recevroient en même tems l'immortalité : doctrine à la verité bizarre & inſenſée ; mais quoiqu'il y ait eu des hom-

mes

mes qui pour être crus immortels comme ils le disoient, sont morts en des lieux écartés, & que d'autres se soient imaginés qu'ils étoient morts dans le tems qu'ils étoient pleins de vie, il est certain qu'il y en a peu, ou même qu'il n'y en a point qui ayent pensé qu'il leur fût impossible de mourir. Ces hommes superbes qui se sont fait appeller dieux, n'ont jamais été assés aveuglés pour se flatter d'une immortalité réelle, & les plus orgueilleux ont été convaincus de la vanité de ces titres fastueux, par l'experience qu'ils faisoient chaque jour de leur déperissement. L'homme peut bien s'étourdir pour un tems, mais il ne tarde pas à se souvenir de sa nature. Car les imperfections que nous ne pouvons dissimuler, ou celles que nous remarquons dans les autres, nous font à chaque instant appercevoir de notre corruptibilité, & nous prêchent continuellement que nous devons retourner dans la terre d'où nous sommes sortis.

CHAPITRE XI.

De quelques autres opinions.

IL y a bien d'autres erreurs populaires; mais nous abandonnons les unes à la discussion des théologiens, & nous ne parlerons pas des autres, parce qu'elles ne mé-

ſitent pas d'être réfutées. Lorſque David eut fait le dénombrement de ſes ſujets, fut-il puni, comme l'on croit, uniquement à cauſe de la vanité de ſon cœur, ou comme le prétend Joſephe & quelques autres, parce qu'il négligea encore de payer le tribut que le Seigneur avoit impoſé ſur chaque tête ? c'eſt ce que nous ne déciderons point. Nous avouerons pourtant, que la loi contenue dans l'exode, menace formellement les iſraelites de la peſte, s'ils manquent à payer ce tribut. Si l'on compare les ſommes qu'ils avoient levées auparavant à l'occaſion des dénombremens, on verra à quoi pouvoit aller ce tribut, ſous le regne de David, où les iſraelites étoient dans leur état le plus floriſſant. Dans le premier dénombrement que fit Moyſe, le tribut ſe monta à cent talens, & 1775 ſicles. Chaque homme paya une *beka*, qui faiſoit un demi ſicle, ſelon le poids du ſanctuaire. Cette ſomme fut levée ſur tous les iſraelites depuis l'âge de 20 ans, & ils ſe trouverent au nombre de 603550 hommes. C'eſt ſur ce tribut que ſe regla Veſpaſien, comme nous l'apprend Joſephe, lorſqu'il aſſujettit chaque juif à envoyer deux drachmes au capitole : ce qui faiſant un quart d'once d'argent, revenoit au beka, ou demi ſicle du ſanctuaire, & faiſoit environ 30 ſols tournois. Car la drachme attique valoit

ſept ſols & demi ſterling, ou un quart de ſicle; le tribut qu'on levoit en forme de capitation étoit d'un didrachme, ou d'une double drachme, ou d'un demi ſicle: & la *ſtatere* qui ſe trouva dans le poiſſon étant d'un ſicle entier, ſuffit à payer le tribut de J. C. & de S. Pierre.

Nous ne doutons point que la femme de Loth n'ait été changée en une ſtatue de ſel, quoiqu'il y ait des auteurs qui prenant cette expreſſion au figuré, veulent que cette ſtatue de ſel ne fût autre choſe qu'une colomne durable, parce que le ſel eſt incorruptible. C'eſt en ce ſens que l'alliance de Dieu eſt appellée *l'alliance de ſel*, & qu'il eſt dit de David, que Dieu lui donna le Royaume par un ſemblable traité, ou pour toujours.

Nous croyons qu'Abſalom a été ſuſpendu par ſa chevelure, & non pas par le col, comme le prétend Joſephe. Nous remarquerons ſeulement qu'il y a beaucoup de ſçavans commentateurs qui ſont d'un autre ſentiment; & j'avouerai que j'ai moi-même de la peine à comprendre que le fait ſoit poſſible, ſuppoſé qu'Abſalom eût ſon caſque en tête. Il ne paroît pas que S. Jerôme & Tremellius ayent ſuivi l'opinion commune dans leurs verſions.

Nous croyons encore que Judas ſe pendit lui-même, & qu'il mourut en cet état.

Cependant Janſenius produit les témoignages de Théophylacte & d'Euthymius, pour prouver qu'il fut écraſé par la roue d'un chariot. Baronius ajoute que ce fut l'opinion des grecs du tems de Papias même, qui avoit été diſciple de S. Jean l'Evangeliſte. Et, ſuivant la remarque de Grotius, il eſt bien difficile de concilier l'expreſſion de S. Mathieu avec celle de S. Pierre, l'un diſant en termes formels qu'il ſe pendit, & l'autre qu'il ſe précipita, & qu'il creva par le milieu. Grotius obſerve encore que le terme grec employé par S. Mathieu ne ſignifie pas ſeulement ſe pendre, ou s'étrangler, à la maniere dont les peintres le repréſentent, mais qu'il ſignifie encore une ſuffocation, un étranglement qui empêche la reſpiration : ce qui peut être l'effet d'une extrême douleur, ou d'un deſeſpoir violent. On trouve ce terme au même ſens dans l'hiſtoire de Tobie au ſujet de Sara : *Ita triſtata eſt, ut ſtrangulatione premeretur*, dit Junius ; or l'horreur que Judas conçut de ſa perfidie, put produire en lui un ſemblable effet. Ainſi les hébreux aſſurent que ce fut le dépit qui ſuffoqua Achitophel, car le terme employé dans l'original, ne ſignifie pas ſeulement ſuſpenſion, mais encore indignation, ſelon que l'a remarqué le même Grotius.

CHAPITRE XII.

De la ceſſation des oracles.

QUand on lit que les oracles du paganiſme ſe turent à la naiſſance de J. C. il ne faut pas l'entendre préciſément à la lettre, comme s'il ne s'en étoit point rendu depuis, ou qu'ils n'euſſent point perdu de leur crédit auparavant. D'un côté on ne peut nier qu'ils ne fuſſent déja conſiderablement tombés; & ce paſſage de Ciceron ne permet pas d'en douter : *cur iſto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo noſtra ætate, ſed jam diu, ut nihil poſſit eſſe contemtius.* Mais d'un autre côté un paſſage de Suetone prouve qu'ils n'étoient pas tout-à-fait muets de ſon tems. Car dans la vie de Tibere ſous qui le Meſſie fut mis à mort, il dit que cet empereur voulant détruire les oracles aux environs de Rome, il en fut détourné par les ſorts de Preneſte. Le même Suetone rapporte que l'oracle d'Antium avertit Caligula de ſe défier de Caſſius, lequel en effet conſpira ſa mort. Plutarque examinant pourquoi les oracles ſe ſont tus, excepte celui de Lebadie ; & dans le même traité Démétrius aſſure que les oracles de Mopſus, & d'Amphiloque étoient très fréquentés de ſon tems. On en trouve beaucoup d'autres exemples dans

les hiſtoriens ; & du tems de Julien même il s'en rendit pluſieurs.

Ainſi, pour ne pas démentir l'hiſtoire, il faut dire que les oracles ne furent pas abſolument muets, mais qu'ils furent interrompus, & peu fréquentés ; & qu'un grand nombre fut abandonné des prêtres. C'eſt ainſi que l'on peut concilier les diverſes opinions, en accordant qu'il s'eſt rendu quelques oracles mal concertés, dont des auteurs fideles font mention. Car on ne peut nier qu'ils ont été confondus en général à la venue de J. C. ſans que les payens en ayent aſſigné de cauſe légitime. Quelques-uns mêmes de ces oracles n'en ont point donné d'autre raiſon ; le principal eſt celui qui fut rendu à Auguſte par l'oracle de Delphes :

Me puer hebræus divos Deus ipſe gubernans
Cedere ſede jubet, triſtemque redire ſub orcum ;
Aris ergo dehinc tacitis diſcedito noſtris.

Le ſecond allegué par Plutarque dit qu'une voix ſe fit entendre en pleine mer, criant *le grand Pan eſt mort* : hiſtoire remarquable & qui ſe lit au traité de la ceſſation des oracles. Le troiſiéme eſt rapporté par Euſebe dans la vie de Conſtantin. Là il raconte qu'Apollon ſe lamentoit en diſant que ſes oracles étoient faux, & que les juſtes s'oppoſoient à ce qu'il dît la vérité.

Theodoret fait encore mention d'un oracle qu'Apollon rendit à l'empereur Julien avant ſon expedition contre les perſes. L'oracle lui déclara qu'il écarteroit les corps qui l'environnoient avant qu'il pût répondre à ſes demandes ; & peu de tems après le temple fut brûlé par le feu du ciel.

Or ces differents traits ſont comme autant d'hommages rendus à la puiſſance qui leur fermoit la bouche, & mettoit fin à cette illuſion qui avoit ſi long tems joué les hommes.

Mais, comme la malice de Satan eſt toujours active, il ne ſe repoſe point, & il ne ceſſera jamais d'impoſer à la poſterité de celui qu'il a engagé dans le premier péché. C'eſt pourquoi chaſſé des temples, & des antres myſterieux, il s'eſt retiré en de petites contrées, où de tems en tems il ſuſcite des magiciennes, des ſorciers, des devins.

Et, ce qui eſt le plus déplorable, nous nous arrêtons à ces futilités, lors même que nous diſons que Dieu nous a laiſſé ſes prophetes pour expliquer ſes volontés. Tandis que nous publions que Satan a été réduit au ſilence, nous avons la foibleſſe d'avouer qu'il parle par ces foibles inſtrumens de ſa malice ; & pendant que nous rejettons l'eſſentiel, nous nous attachons aux branches, & nos actions ſont peu con-

formes à nos ſentimens ; c'eſt donc en vain que les chrétiens ſe glorifient d'avoir impoſé ſilence aux oracles, puiſqu'ils encenſent leurs autels

Il n'appartient pas à notre ſujet de nous étendre davantage ſur cet article ; d'autres l'on fait avec ſuccès ; mais nous ne pouvons omettre ici que l'hiſtoire la plus détaillée qui nous ait été conſervée touchant les oracles, eſt celle que nous liſons dans Herodote. Créſus pour les éprouver en envoya conſulter pluſieurs qui étoient éloignés les uns des autres, il prit ſi bien ſes meſures que ſes couriers arriverent en même tems dans ces lieux differens, & firent tous la même demande, ſçavoir à quoi s'occupoit alors Créſus. Le ſeul oracle de Delphes rencontra juſte, & répondit qu'il étoit occupé à faire cuire un agneau & une tortue dans un vaiſſeau de cuivre, dont le couvercle étoit de même métail. Le ſtile en eſt pompeux dans le grec, un peu moins dans le latin :

Æquòris eſt ſpatium, & numerus mihi notus arenæ.
Mutum percipio, fantis nihil audio vocem.
Venit ad hos ſenſus nidor teſtudinis acris
Quæ ſimul agninâ coquitur cum carne lebete,
Ære infra ſtrato, & ſtratum cui inſuper æs eſt.

Je connois l'étendue des mers ; le nombre

des grains de ſable m'eſt connu. J'entens les muets. Avant que l'on ait parlé, je ſçai ce que l'on me demande. La fumée d'une tortue que l'on fait maintenant cuire avec un agneau dans un chaudron de cuivre couvert de même métail, eſt venue juſqu'à moi.

Cette réponſe acquit à l'oracle avec une haute réputation des richeſſes immenſes, & Créſus dans la ſuite regarda comme un dieu celui qui l'avoit rendue. Quelque tems après il paya cher ſon erreur ; car ayant conſulté le même oracle ſur l'évenement de la guerre qu'il entreprenoit contre Cyrus, la réponſe ambigüe qu'il en reçut, le précipita à ſa ruine. Et quiconque ſe confie à Satan doit s'attendre à une ſemblable tromperie ; car il profite habilement de la foibleſſe des hommes, & dans ſa longue experience il trouve les moyens de les attirer dans le piege. C'eſt donc une extravagance, un crime contre Dieu, d'eſperer quelque bien de cet auteur de tout mal ; car il commence par dévorer ſes favoris, & plus on approche de Moloch, plus tôt ont eſt conſumé. Ses faveurs en un mot ſont de fauſſes faveurs. Le bien qu'il fait en apparence eſt un mal réel ; & s'il nous éléve ce n'eſt que pour rendre notre chute plus terrible.

CHAPITRE XIII.

De la mort d'Ariſtote.

C'Eſt une opinion géneralement reçue, & que Procope, S. Gregoire de Nazianze, S. Juſtin martyr, & quelques autres ont confirmée, qu'Ariſtote au deſeſpoir de ne pouvoit comprendre la raiſon du flux & reflux de l'Euripe s'y précipita en s'écriant : *Siquidem ego non capio te, tu capies me.* Or comme il y en a qui s'imaginent qu'*Euripe* eſt le nom d'un fleuve, & que d'autres avouent qu'ils ignorent ſa ſituation, nous avertirons d'abord que ce mot en géneral ſignifie tout détroit, golphe, ou bras de mer enfermé entre deux terres, ſuivant la définition de Julius Pollux. Ainſi les auteurs font mention de l'Euripe de l'Helleſpont, de l'Euripe pyrrhée, & de l'Euripe euboique ou chalcidique dont il s'agit ici. Celui-ci eſt un golphe qui ſépare l'Attique d'avec l'île d'Eubée, & que l'on nomme aujourd'hui golphe de Negrepont, du nom de l'île & de ſa capitale que les guerres d'Antiochus, & le ſiége de Mahomet II qui la prit ſur les venitiens ont rendue célebre.

Qu'Ariſtote ſe ſoit précipité dans ce golphe, & à l'occaſion que nous avons dite, comme on le croit géneralement, c'eſt ce qui mérite d'être examiné, & qui ſouffre

bien des contraditions. Diogene Laerce qui a écrit la vie de ce philoſophe n'en fait aucune mention ; il rapporte au contraire deux autres traditions ſur le genre de ſa mort ; l'une qu'étant accuſé d'impieté à l'occaſion d'un hymne qu'il avoit compoſé pour Hermias, & qui ſe trouve dans Laerce & au 15 livre d'Athenée, il ſe retira dans l'Eubée, & qu'il s'y empoiſonna ; l'autre atteſtée par Appollodore, qu'il mourut à Chalcis d'une foibleſſe d'eſtomach dans ſa grande climacterique, c'eſt à dire dans la 63 année de ſon âge ; Cenſorin & Suidas ont ſuivi cette derniere tradition. Et ſi l'on pouvoit s'aſſurer de ce que dit Rabbi Ben Joſeph, il ſeroit mort dans le ſein du judaiſme, & l'opinion reçue ſeroit encore moins probable.

D'ailleurs, ſans cet argument négatif, la raiſon ſeule nous obligeroit à ſuivre un parti contraire. Car comment attribuer à notre philoſophe un ſemblable deſeſpoir, lui qui convient ſi ſouvent de ſon ignorance, & qui dans les choſes difficiles croyoit que les conjectures ſuffiſoient ? & qu'elle apparence qu'il ſe ſoit deſeſperé à ce ſujet, lui qui ſe contentoit des moindres vraiſemblances, & ſoutenoit par exemple que le ſoleil eſt la cauſe des differentes couleurs que l'on remarque dans les oiſeaux, & que l'érection eſt un effet de la déliberation des

teſticules? lui qui répetoit ſans ceſſe le ὅτι, le ποτερον, l'εσως, l'επι το πολυ &c? Il eſt à préſumer qu'une conjecture un peu ſupportable l'auroit tranquilliſé, & qu'il n'eût pas porté l'opiniâtreté juſqu'à vouloir être compris dans ce qu'il ne pouvoit comprendre. Il eſt même impoſſible de prouver qu'il ſe ſoit attaché à démêler ce qui regarde l'Euripe, ou à chercher les cauſes du flux & reflux en géneral. Car il n'en fait aucune mention dans ſes écrits, bien qu'il en ait eu occaſion dans ſes metéores où il diſpute des propriétés de la mer, & dans ſes problêmes qui contiennent 41 queſtions touchant la mer. On cite à la vérité ſous ſon nom un ouvrage, où l'on traite des propriétés des élémens; mais les critiques ſoutiennent tous qu'il n'eſt point d'Ariſtote. Peut-être eſt-ce le même que celui d'où Plutarque a tiré cette hiſtoire.

Enfin le fondement même de cette hiſtoire eſt incertain; car il eſt douteux que l'Euripe ſouffre le flux & le reflux juſqu'à ſept fois par jour. Je ſçai que Pomponius Mela, Pline, & Solin l'aſſurent poſitivement; mais ni Thucydide qui parle ſouvent de ce bras de mer, ni Pauſanias qui nous a laiſſé une ſi exacte deſcription de la Grece, n'en diſent rien. Eſchine ſe contente d'y faire alluſion dans ſon Cteſiphon, & Strabon n'en parle que d'une maniere douteuſe,

ὡς φασί, comme on dit. Magin après lui dit ſeulement : *Velocis ac varii fluctus eſt mare, ubi quater in die, aut ſepties, ut alii dicunt, reciprocantur æſtus.* Botero s'exprime plus clairement : *Il mare creſce e cala con un impeto mirabile quatra volte il di benche communimente ſi dica ſette volte &c.* Cette mer hauſſe & baiſſe quatre fois par jour avec une merveilleuſe impetuoſité, quoiqu'on diſe communément ſept fois, & que l'on croye généralement qu'Ariſtote s'y précipita, deſeſperé de n'en pouvoir pénétrer la cauſe. Or ſi l'on entend bien ces deſcriptions, on ne trouvera nulle difference entre ce golphe & les autres mers, puiſqu'il n'a que deux flux & deux reflux dans les 24 heures. Elles ſe rapportent encore à ce que dit *Thomaſo Porrohacchi* dans ſa deſcription des îles Fameuſes, que deux fois par jour le flux eſt d'une impetuoſité ſurprenante. Il n'y a point de rade plus dangereuſe, au témoignage de Tite Live ; car dit cet hiſtorien, ce bras de mer ne hauſſe & ne baiſſe point ſept fois par jour, comme on le croit d'ordinaire ; mais il varie ſelon les vents qui par leur ſouffle impetueux pouſſent les flots tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. *Gillius* à voulu s'en inſtrire par lui-même, il a examiné le courant, & des meuniers qui habitent la côte lui dirent que ce golphe avoit deux flux & reflux par jour, ou de

ſix en ſix heures, comme l'Ocean ; mais qu'à la vérité il y avoit des ſaiſons où ce flux n'étoit pas reglé. C'eſt ſans doute de cette irregularité jointe à ce mouvement impetueux qu'eſt née l'opinion vulgaire. Au reſte c'eſt par là qu'il faut expliquer *Cteſiphon*, & qu'il faut entendre Ariſtote, lorſque dans ſes problêmes il emprunte une métaphore de l'Euripe, & que dans la 25 ſection il demande pourquoi du haut des maiſons la terre ſemble *euripiſer*, c'eſt à dire tournoyer.

Voici un témoignage plus récent ; c'eſt celui de M. du Loir qui vers le milieu du ſiécle paſſé fit quelque ſéjour à Négrepont, & paſſa pluſieurs fois l'Euripe ; il s'exprime en ces termes : » Je ne conçois rien à l'o-»pinion reçue touchant l'Euripe, je vous »aſſure qu'elle eſt très fauſſe. Je donnai un »écu à un marinier pour qu'il me deſcendît »dans un endroit où je fuſſe à portée d'exa-»miner le fait ; & j'obſervai que ce golphe »hauſſoit & baiſſoit pendant ſix heures, »comme le golphe de Veniſe ; mais que le »cours en étoit extrémement rapide.

Ariſtote mourut à Chalcis capitale de l'Eubée & ſituée ſur le golphe de ce nom, c'en fût aſſés pour occaſionner l'erreur que nous refutons. Il y en a à la vérité qui racontent non qu'Ariſtote ſe précipita dans ce golphe, comme le veut Rhodigin, mais

qu'il tomba dans une eſpece de langueur pour n'avoir pû trouver la cauſe de ſon reflux ; c'eſt un autre fait qui n'eſt appuyé ſur aucun témoignage ancien. Il eſt conſtant que les anciens philoſophes grecs & latins n'avoient pas fait de grandes découvertes ſur cette matiere ; il n'étoit guere poſſible même que s'attachant uniquement à la Mediterranée qui dans certains endroits n'a point de reflux, & qui partout en a peu, ils en fiſſent quelqu'une. Et nous qui connoiſſons l'Ocean & tous les golphes, combien nos connoiſſances ſont elles encore imparfaites à cet égard ? lorſque nous en attribuons la cauſe à la lune, cette hypotheſe paroît bien conclure pour l'Ocean, mais conclut-elle pour les bayes, pour les golphes, qui n'ont ni flux ni reflux, & reſout-elle cette difficulté, pourquoi au fond du golphe de Veniſe la mer hauſſe de trois ou quatre pieds, pendant qu'elle ne hauſſe preſque point à Ancone, à Durazzo, ou à Corfou ſur le même golphe ? Tout ce qu'on peut dire de plus raiſonnable, c'eſt que pour d'anciennes difficultés, on a trouvé de nouvelles explications. Quelques-uns ſuivant l'hypotheſe de Copernic tâchent d'expliquer cette diverſité par la comparaiſon d'un baſſin rempli d'eau, laquelle monte ou baiſſe ſur les côtés du baſſin, ſelon qu'il eſt mu lui-même ; par

là ſont levées certaines difficultés, comme on peut le voir dans Galilée; & rien n'eſt plus ingenieux que cette comparaiſon.

Mais il eſt encore indécis, ſi en reconnoiſſant la lune pour cauſe du reflux, on ne peut pas en faire une application differente; ſi elle agit par exemple par une ſimple operation ſur la ſurface de la mer, ou en élevant les eſprits de nitre & de ſouffre, & trouvant le fonds de la mer diſpoſé à ſe gonfler; ſi c'eſt par l'attenuation des eaux de la ſurface, d'où il arriveroit que les vaiſſeaux s'enfonceroient davantage pendant le flux que pendant le reflux; ou ſi c'eſt par des gonflemens commencés au fonds, & qui s'éleveroient enſuite vers la ſurface; d'où il arriveroit que les fleuves & les étangs n'ayant point de parties qui fermentaſſent au fonds de leur canaux, n'éprouveroient point ces mêmes gonflemens; & que dans certaines mers la marée monteroit plus qu'en d'autres qui auroient moins de ces eſprits nitreux & ſulphureux. C'eſt par là encore qu'on expliqueroit les variations du flux & du reflux, les eaux montant ou baiſſant inégalement, ſelon que les parties terreſtres du fonds ſeroient plus ou moins facilement ſoulevées.

Il ſe peut donc que les flux impetueux de certains torrens, & de certaines rivieres, comme celles de *Trent* & de l'Humber en Angleterre

l'Angleterre, & même de l'Euripe viennent de la diſpoſition particuliere du fonds où il ſe fait des mouvemens ſubits. Il ſe peut encore que les parties laterales des côtes y contribuent, en pouſſant les eaux & les courans de côté & d'autre, leſquelles retombent enſuite ſelon le mouvement de toutes ces parties, & l'operation plus ou moins forte des premieres cauſes, qui conſervent leur activité au deſſus & au deſſous de l'horizon, comme dans les corps des animaux, & dans les plantes.

Enfin quelqu'ait été le genre & l'occaſion de la mort d'Ariſtote, ſa mémoire vivra parmi les ſçavans, s'ils ne veulent ſe rendre coupables d'ingratitude; & ſon nom ne finira jamais que dans l'Euripe de l'ignorance, ou lorſque le torrent de la barbarie aura inondé l'univers.

On débite un conte pareil d'Homere, ce prince des poetes; on dit qu'il mourut du chagrin qu'il conçut pour n'avoir pû deviner une énigme que des pêcheurs lui avoient propoſée.

CHAPITRE XIV.

Du ſouhait de Philoxéne.

ARiſtote dit, & c'eſt ſur ſon témoignage qu'eſt fondée l'opinion génerale que nous allons examiner, que Philoxéne ſou-

haita d'avoir un col de grue pour goûter à longs traits le plaiſir de la table ; mais cette opinion n'a point de fondement dans l'hiſtoire ; le fait même eſt abſurde, auſſi-bien que les raiſons ſur leſquelles on l'appuye.

Suppoſé que Philoxéne ait fait un pareil ſouhait, peut-être étoit-ce dans la vûe de mieux chanter, comme le prétend Pic de la Mirande, & non pas pour ſavourer mieux le plaiſir de la bonne chere. Ariſtote dit l'écrivain que je viens de citer, accuſe & dans ſes éthiques & dans ſes problêmes Philoxéne de ſenſualité, parce qu'il ſouhaita d'avoir le col d'une grue, & je l'ai autrefois condamné ſur la foi d'Ariſtote, mais depuis j'ai découvert que celui-ci en avoit été repris par divers auteurs ; car Philoxéne fut un excellent muſicien, & s'il ſouhaita le col d'une grue, c'étoit non par ſenſualité, mais parce qu'il s'imagina qu'il en chanteroit mieux. Pluſieurs auteurs ont parlé d'un muſicien de ce nom, comme Plutarque dans ſon traité contre l'uſure, & Ariſtote lui-même au 8 de ſes politiques, fait mention d'un Philoxéne muſicien, qui pour ſe livrer au goût des phrygiens abandonna les dithyrambes doriques.

D'ailleurs, que l'hiſtoire ſoit véritable ou fabuleuſe, l'intention qu'Ariſtote prête à Philoxéne n'étoit pas raiſonnable, &

peut-être ne ſe propoſoit-il aucune des deux fins dont nous avons parlé. Si l'on examine bien l'organe du goût, on verra que la longueur du col n'y contribue en rien; car le goût réſidant principalement dans la langue, quel avantage reviendroit-il d'avoir le col long ? l'œſophage, & les organes de l'eſtomach qui y ſont placés n'ont point de nerfs qui ſoient deſtinés pour le goût. Ils n'en reçoivent que de la ſixiéme paire, au lieu que ceux du goût viennent de la troiſiéme & de la quatriéme, & ſe partagent enſuite dans la langue. De là vient que les grues, les herons, les cygnes n'ont pour la délicateſſe du goût aucun avantage ſur les faucons, les vautours, & les autres oiſeaux qui ont le col court.

Et la nature en formant le col, n'a point eû égard au goût, mais plus tôt aux parties qu'il renferme, & à la maniere de prendre les alimens. Les animaux qui ont les jambes longues ont auſſi d'ordinaire le col long, afin qu'ils puiſſent manger commodément en tenant leur bec à terre. Ainſi les chevaux, les chameaux, les dromadaires & tous les animaux qui ſont grands ont le col long, excepté l'éléphant à qui la nature pour y ſuppléer à donné une trompe, ſans quoi il ne pourroit prendre ſa nourriture à terre. C'eſt pour la même fin que les grues, les hérons, les cicognes ont de longs cols.

L'homme même dont la forme eſt droite a le col long ou court à proportion des autres parties. Ceux qui ont le viſage rond, ou la poitrine & les épaules larges ont rarement le col long, car la longueur du viſage eſt double de celle du col, & l'eſpace entre l'extrêmité du col & le nombril en égale le tour. La maniere dont la plûpart des animaux ſont obligés de chercher leur vie a encore déterminé la nature à leur donner de longs cols. Ainſi pluſieurs dont les jambes ne ſont pas fort longues, ne laiſſent pas d'avoir de grands cols, parce-qu'ils cherchent leur nourriture ſous les eaux, comme les cygnes, les oyes, &c. Mais les faucons & les autres oiſeaux de proye ont le col court, parce que ce qui eſt long, eſt foible en même temps, & qu'une figure ramaſſée étoit plus propre à leur deſtination. Enfin les cols des animaux varient ſuivant leur goſier, & leur œſophage. Ceux qui n'ont ni goſier, ni reſpiration n'ont auſſi preſque point de col, comme la plûpart des poiſſons, ou n'en ont point du tout, comme les pectinaux de toutes eſpéces, les ſoles, les rayes, les plies, & tous ceux qui ont des écailles, comme toutes les ſortes d'écréviſſes &c.

Ceci ſuppoſé, le ſouhait de Philoxéne paroîtra peu raiſonnable. Il auroit mieux fait de ſouhaiter d'être transformé en ſinge,

car ſelon l'idée commune, cet animal a le goût plus fin que tous les autres, ou bien en quelqu'un de ces oiſeaux qui vivent de graines, car ces oiſeaux ont le ſentiment ſi vif, qu'un coup de bec leur ſuffit pour diſtinguer les corps durs, au lieu que les hommes ne le font qu'en mâchant; ou en un animal ruminant, pour goûter deux fois la même choſe; ou plus tôt en éléphant, ou en cheval, car ces animaux mangent beaucoup. Cette derniere métamorphoſe auroit mieux convenu au Philoxéne dont Plutarque releve la gourmandiſe.

Pour ce qui regarde la ſeconde intention que l'on prête à Philoxéne, il paroît que les grues, & tous les oiſeaux à long col, loin d'avoir le chant plus doux que les autres, l'ont au contraire infiniment moins agréable. Et les oiſeaux eſtimés pour le chant comme les roſſignols, les ſerins &c. ont le col court, & le goſier étroit. En effet, quoique le goſier & la langue ſoient l'inſtrument de la voix, & que leur mouvement forme ces agréables modulations, il ſeroit pourtant difficile de déterminer quelle forme doivent avoir ces organes pour la perfection du chant; & le roſſignol qui l'emporte par là ſur tous les autres oiſeaux, paroît avoir quelque déſavantage dans la langue. Loin de ſe terminer en pointe, comme celle des autres, elle paroît comme

coupée. Et c'eſt peut-être ce qui a donné lieu à la fable de Philomele dont la langue fut coupée par Terée.

CHAPITRE XV.

Du lac Aſphaltite.

ON rapporte du lac Aſphaltite nommé encore lac de Sodome, ou mer morte, que les corps peſans nagent ſur les eaux à cauſe de leur épaiſſeur ſaline & bitumineuſe; mais les relations varient tellement ſur le fait & ſur la cauſe, qu'il eſt difficile de choiſir en cette matiere. Pour ce qui regarde le fait, Pline aſſure que les briques y ſurnagent. Munſter débite un conte que peut-être il a tiré du poeme de Tertullien, c'eſt qu'une chandele allumée y ſurnage, & qu'elle s'enfonce lorſqu'elle eſt éteinte. Mandevil va plus loin, il prétend que le fer y ſurnage, mais que les plumes vont au fond. D'autres plus moderés, comme Joſephe aſſurent ſeulement que les corps vivans ne s'y enfoncent qu'avec peine.

La plûpart, comme Galien, Pline, Solin, Strabon qui ſemble avoir pris le lac *Serbonis* pour celui-ci, ſe fondent ſur la tradition. Peu d'auteurs en parlent ſur leur propre experience; le grand nombre ſe contente de celle de Veſpaſien qui ordonna que l'on y jettât quelques priſonniers garotés, leſ-

quels furent trouvés ſurnageans, comme s'ils avoient eû la liberté de nager. Ce même fait eſt rapporté par d'autres d'une maniere toute differente. Ariſtote au 2 de ſes metéores dit à ce ſujet, ὥσπερ μυθολογουσι, & par ce mot les uns conçoivent qu'il traite cette tradition de fable; & les autres veulent qu'il en faſſe un diſcours populaire. *Biddulphus* anglois qui partage ſon voyage de la Judée en trois parties, dont l'une, dit-il, contient des vérités manifeſtes, l'autre des fauſſetés évidentes, la troiſiéme des choſes douteuſes, met dans cette derniere ce que l'on raconte du lac de Sodome. Thevet qui en parle dans ſa coſmographie comme témoin oculaire, dit qu'il y a vû jetter un âne avec ſon baſt, & que cet animal y fut noyé. Or de toutes ces relations celle-là me paroît plus recevable, qui dit que les animaux vivans ne s'y enfoncent pas facilement. Et l'on doit s'y tenir juſqu'à ce que l'on ait d'autres éclairciſſemens, parce qu'elle eſt mieux aſſortie au fait, & à la raiſon que l'on en donne.

Pour ce qui regarde la cauſe, ſuivant l'opinion génerale, comme nous l'avons dit; c'eſt l'épaiſſeur ſaline & bitumineuſe des eaux de ce lac. Ceci eſt probable dans la ſeconde relation; car il eſt conſtant que l'eau ſalée porte un fardeau plus peſant que l'eau commune; & l'on voit tous les jours

qu'un œuf s'enfoncera dans l'eau de mer, ou une autre eau legerement ſalée ; tandis qu'il ſurnagera dans la ſaumure. Mais on ne conviendra pas ſi aiſément qu'il en ſoit de même du fer ; car les corps peſans ne ſurnagent dans les fluides qu'autant que leur poids n'excede pas celui du volume d'eau qu'ils occupent. Or il n'y a certainement point d'eau qui ſoit plus peſante que le fer; ainſi ce métal s'enfoncera dans toutes ſortes d'eaux, & ce fut un vrai miracle que ce que fit Eliſée en ce genre. Les corps ſurnagent ou s'enfoncent dans les fluides, à proportion de leur ſolidité. Ainſi l'eau ſalée ſupportera tel corps qui enfoncera dans le vinaigre; le vinaigre en ſoutiendra tel autre qui enfoncera dans l'eau ordinaire ; l'eau ordinaire en ſoutiendra tel qui tombera dans l'eſprit de vin, & l'eſprit de vin tel autre que l'huile ne pourra ſoutenir. Nous avons fait ces diverſes experiences avec des boules de cire traverſées par de petits bâtons. L'or tombe dans le mercure qui ſoutient le fer & les autres métaux ; car l'or a plus de poids que le volume de mercure qu'il occupe ; c'eſt par la même raiſon que l'ambre, la corne, & les pierres legeres & ſpongieuſes ſurnagent dans une ſolution d'une once de mercure dans deux onces d'eau forte, comme nous l'avons experimenté nous-mêmes.

Mais

Mais Strabon rapporte une autre raiſon que quelques-uns ont adoptée en ces derniers tems. C'eſt, dit cet auteur, non l'épaiſſeur des eaux qui fait ſurnager les corps dans ce lac, mais une ébullition bitumineuſe du fonds, laquelle ſoutient les corps que l'on y jette, & ne permet pas qu'ils s'enfoncent aiſément. Ce ſentiment n'auroit beſoin que d'être appuyé de l'experience: il paroît aſſés vraiſemblable; car on obſerve qu'il eſt difficile de toucher avec les pieds le fonds des baïns près de leur ſource, & que des balles poſées immediatement ſur un jet d'eau y demeurent comme ſuſpendues. C'eſt pour cela que nous n'ajoutons pas entierement foi à ceux qui diſent que les corps ne vont abſolument point au fonds de ce lac, juſqu'à ce que des témoins oculaires & judicieux atteſtent ce fait; d'un autre côté nous croirons facilement que les corps ſolides ne pénetrent ces eaux qu'avec peine; mais conclure de cette difficulté qu'il eſt impoſſible qu'ils s'enfoncent, ou bien aſſurer qu'ils ne s'enfoncent point, parce qu'ils ſurnagent quelque tems, c'eſt un ſophiſme familier aux voyageurs qui ne paſſent que trop ſouvent d'un degré de vérité, à un autre dégré qui s'en éloigne. C'eſt ainſi que les anciens ayant conçû que la zone torride avoit des chaleurs brûlantes, en ont conclu trop legerement

qu'elle étoit inhabitable. De même parce qu'il n'y a point de loups en Angleterre, & que depuis pluſieurs générations on n'y en a point vû, le peuple, & des perſonnes même ſenſées ſe ſont imaginé que les loups que l'on y tranſporteroit d'ailleurs n'y pourroient vivre. On aſſure encore généralement, & peu d'anglois croyent le contraire, qu'il n'y a point d'araignées en Irlande; mais nous y en avons vû, & bien qu'elles y ſoient rares, nous trouvons des toiles d'araignées attachées aux bois qui nous viennent d'Irlande. Et, parce que les crocodiles quoique ſortis d'un œuf parviennent à une grandeur extraordinaire; on s'eſt perſuadé, & quelques auteurs le ſoutiennent, que les crocodiles ne ceſſent point de croître tant qu'ils vivent. Ainſi les hommes paſſent-ils preſque toujours les bornes de l'exacte vérité, & donnent à leurs idées une extenſion qui n'eſt point dans la nature des choſes.

On voit dans les cartes geographiques du lac de Sodome, les villes qui périrent; & dans pluſieurs de ces cartes la ville de Sodome eſt placée au milieu du lac, ou loin de ſes bords; mais cette poſition ne paroît pas exacte; car il eſt dit que Loth étant parti de Sodome au point du jour arriva au lever du ſoleil à Segor; donc Sodome n'étoit pas fort éloignée de Segor,

autrement il n'auroit pû faire ce chemin en ſi peu de tems. Or Segor étoit certainement ſituée au pied des montagnes ſur les bords de ce lac qui a ſept ou huit lieues de large.

CHAPITRE XVI.

De quelques autres traditions.

1° CE que Lucillius raconte de Craſſus grand pere de Marc Antoine, qu'il ne rit qu'une ſeule fois en toute ſa vie, & cela à l'occaſion d'un âne qui mangeoit des chardons, me paroît fort extraordinaire. Car ſi un ſpectacle auſſi indifferent put le tirer de ſa gravité, quelle apparence qu'elle ait tenu contre tant d'autres objets plus riſibles ſans comparaiſon? car le ris n'eſt pas toujours en notre puiſſance; il peut être forcé quelquefois, & des perſonnes mourantes entendant des faceties ſingulieres, de ces faceties qui peuvent remuer les ames les plus inſenſibles, n'y ont pas reſiſté. Les hommes alors devoient être moins diſpoſés à la joye que nous ne le ſommes aujourd'hui, puiſqu'ils pouvoient conſerver des dehors ſi auſteres, lors même que l'on s'efforcoit de les égayer. Pluton que Lucien fait rire des choſes humaines condamneroit ces hommes taciturnes, & tourneroit en ridicule le fameux Heraclite

qui pleuroit mal à propos de tout, & faiſoit un enfer de la vie humaine, en rejettant toutes les conſolations, & paſſant ſes jours dans les larmes.

2° On dit auſſi du Sauveur qu'il n'a jamais ri, & l'on ſe fonde ſur le ſilence des livres ſaints à cet égard, au lieu qu'on y lit qu'il a pleuré quelquefois. Mais il eſt difficile de concevoir qu'il n'ait jamais ſouri même dans ſon enfance, ſi pour cacher ſa nature divine au démon, & convaincre les hommes de ſon humanité, il paſſa ces premieres années dans les mêmes occupations que les autres enfans, & continua d'agir comme un homme juſqu'au tems de ſon miniſtere qu'il commença à donner des preuves de ſa divinité : & je ne croi pas qu'il y ait de la témerité à lui attribuer l'acte d'une paſſion qui eſt indifferente. L'écriture même ne dit-elle pas du pere qu'il ſe rira des méchans ; car il y a un ris d'indignation comme un ris de joye; & les theologiens conviennent que le Sauveur fut ſuſceptible de colere, mais d'une colere juſte & dirigée par la raiſon ; car outre l'exemple qu'il en donna en chaſſant les vendeurs de l'enceinte du temple, S. Jean nous en aſſure lorſqu'il lui applique ces paroles de David : *Zelus domus tuæ comedit me*

3° Les ſouverains pontifes ſont dans l'uſage de changer de nom à leur avenement;

& l'on dit que c'eſt le Pape *Bocca di porco*, qui perſuadé qu'un pareil nom deshonoroit la chaire de S. Pierre, prit celui de Sergius II. & introduiſit cette coutume. Mais ſi nous en devons croire Montaigu & quelques autres, rien n'eſt plus mal fondé que la tradition reçue ſur cet article. Maſſon qui a écrit les vies des papes, reconnoît que Sergius n'eſt pas le premier qui ait changé de nom à ſon exaltation; & ce même uſage, comme l'aſſure Platine, n'a pas été ſuivi par tous ſes ſucceſſeurs; car Adrien VI. & Marcelle II. conſerverent le nom qui leur avoit été impoſé au baptême. J'ajoute qu'il n'eſt ni prouvé, ni probable que Sergius ait quitté ſon nom de *Bocca di porco*, puiſque c'étoit le ſurnom de ſa famille, & non pas ſon nom de baptême.

4° C'eſt une opinion génerale que Tamerlan fut d'abord un paſteur ſcythe; mais cette même opinion eſt détruite par les témoignages de M. Knolls, & d'Alhazen, ſçavant arabe qui a écrit la vie de ce prince. Sa naiſſance même ne peut guere s'accorder avec cette tradition, car il étoit du ſang des empereurs tartares, & ſon pere Og avoit en proprieté la province de Sagathi qui comprenoit la Bactriane, la Sogdiane, la Margiane, & les Maſſagetes. Sa capitale étoit Samarcan qui fut autrefois une ville très conſiderable, bien qu'elle ſoit déchue

aujourd'hui de ſon ancienne ſplendeur. Mais ce qui rend cette tradition abſolument ſuſpecte, c'eſt qu'il fut couronné à l'âge de 15 ans par la démiſſion volontaire de ſon pere, qui étoit alors fort avancé en âge; & qu'il reçut une éducation excellente, puiſqu'il fut inſtruit dans les ſciences des arabes, & qu'il s'y diſtingua. Or les arabes excelloient alors dans preſque toutes les ſciences, ſurtout dans les mathematiques, & dans la philoſophie naturelle; & l'Arabie, quand il monta ſur le thrône n'avoit perdu que depuis peu les Avicennes, les Averroes, les Avenzoar, les Gehers, les Almanzors, & cet Alhazen qui étoit contemporain d'Avicenne, & qui a laiſſé ſeize livres d'optique fort eſtimés autrefois, & que l'on cite encore aujourd'hui.

On trouve dans une hiſtoire turque l'origine de cette erreur; quelques-uns de nos hiſtoriens, dit l'auteur, veulent abſolument que Tarmerlan fut fils d'un paſteur; mais ils peuvent s'être expliqués de la ſorte, parce qu'ils ignoroient l'uſage du pays où il avoit pris naiſſance. Là le principal revenu conſiſte en troupeaux; & les princes mépriſant l'or & l'argent s'attachent uniquement à en avoir de fort nombreux; & voilà ſans doute pourquoi quelques écrivains les appellent paſteurs, & ſoutiennent qu'ils en étoient iſſus.

Or ſi l'on peut donner le nom de paſteurs à de grands hommes dont les principales richeſſes conſiſtoient en leurs troupeaux, & s'il eſt permis de les avilir à ce titre, on pourra dire également qu'Abraham fut un paſteur, quoiqu'il eût des forces ſuperieures à celles de quatre rois : que Job étoit un paſteur, qui outre un nombre prodigieux de bœufs & de chameaux avoit ſept mille brebis, & qui dans ſon hiſtoire eſt nommé le plus puiſſant de l'orient ; & que Meſa étoit auſſi un paſteur, parce qu'il payoit chaque année au rois d'Iſrael un tribut de cent mille agneaux, & d'autant de beliers. Au reſte cette profeſſion ne devoit pas être deshonorante, puiſque Moyſe & Jacob l'avoient embraſſée. Elle étoit la plus naturelle pour s'enrichir ; & quoique les égyptiens l'ayent mépriſée, elle étoit en eſtime chés les hebreux dont les ſacrifices demandoient beaucoup de brebis & d'agneaux. Il falloit bien qu'ils en euſſent un grand nombre, puiſqu'à la conſécration du temple, le roi Salomon, outre 22000 bœufs fit offrir 120000 brebis, & que pour la dépenſe journaliere de ſa maiſon il lui falloit dix bœufs gras, vingt bœufs d'une autre eſpece, cent brebis, outre les cerfs, les chevreuils, & la volaille. En quoi pourtant, s'il faut en croire une relation moderne, le grand ſeigneur l'emporte ſur

Salomon ; car ſous l'empereur Achmet la proviſion journaliere du Serrail étoit de 200 moutons, 100 agneaux, dix veaux, cinquante oyes, 200 poulardes, 100 poulets, & 100 paires de pigeons ſans compter les bœufs.

Ainſi l'erreur qui regarde la naiſſance de Tamerlan, eſt de la même nature que l'erreur qui regarde celle de Demoſthene. On prétendoit qu'il étoit fils d'un maréchal, comme il paroît par ces vers du poete Satyrique. :

Quem pater ardentis maſſæ fuligine lippus
A carbone & forcipibus, gladioſque parante
Incude, & luteo vulcano ad rhetora miſit.

Mais Plutarque dans la vie qu'il a écrite de ce grand orateur, diſſipe ce doute. Il y dit en termes formels que Demoſthene étoit d'une famille noble, & que l'erreur ſur ſa naiſſance étoit fondée ſur ce que ſon pere ayant un grand nombre d'eſclaves, il les faiſoit travailler à des forges qui lui rapportoient un revenu conſiderable.

CHAPITRE XVII.

De quelques autres traditions.

1° QUi pourroit ne pas s'attendrir en liſant que Beliſaire pour prix des

victoires qu'il avoit remportées ſur les goths, ſur les vandales, ſur les perſes, eut les yeux crevés par l'ordre de l'empereur Juſtinien à qui il avoit rendu des ſervices ſi éclatans, & qu'il fut réduit à demander l'aumône en ces termes : *Date obolum Beliſario.* C'eſt du moins ce que l'on débite dans les converſations, & qui ſe trouve dans les ouvrages de Crinitus, de Volaterranus, & de pluſieurs auteurs graves.

Mais, ce qui ſoit dit pour la conſolation de ceux qui honorent la vertu, on ne lit cette hiſtoire tragique ni dans les auteurs contemporains de Beliſaire, ni dans les auteurs anciens. Suidas n'en dit rien ; Cedrenus & Zonare, auteurs d'une exactitude reconnue ne parlent uniquement que de la confiſcation de ſes biens. Paul diacre, loin de parler de cette extrême mendicité, aſſure que ſes biens lui furent rendus avec les honneurs dont il avoit joui. Agathias ſon contemporain, dit ſeulement qu'il eut beaucoup à ſouffrir de l'envie ; mais peut-on conclurre de cette expreſſion qu'il ait été jamais réduit à la miſere dont on fait une ſi touchante peinture ? Procope ennemi déclaré de Juſtinien & de Beliſaire, & qui a écrit un libelle contre eux garde un profond ſilence ſur cet article. André Alciat ce fameux juriſconſulte & François de Cordoue ont refuté cette fable, auſſi-bien

que Nicolas Alemannus dans ſes notes ſur les anecdoctes de Procope. Il eſt à préſumer que cette fable doit ſon origine à une méprise qui a fait attribuer à Beliſaire les malheurs qui étoient arrivés à un autre. Telle fut la deſtinée de Jean Cappadocien qui vivoit au même tems que Beliſaire, & qui poſſedoit la faveur de Juſtinien. Il fut enſuite exilé en Egypte, & réduit à mendier ſur les grands chemins.

2° On deſapprouvera peut-être que nous refuſions de regarder avec les anciens chaque dixiéme onde comme plus groſſe & plus dangereuſe que les autres; Ovide s'exprime ainſi ſur cet article:

Qui venit hic fluctus, fluctus ſupereminet omnes;

Poſterior nono eſt, undecimoque prior.

Mais ce fait eſt abſolument faux, comme je m'en ſuis convaincu moi-même, en l'obſervant avec attention. Et l'on ſe flatteroit en vain de trouver dans les mouvemens particuliers de la mer, cette régularité que l'on remarque dans ſes reciprocations générales, parce qu'elles ont des cauſes conſtantes. L'agitation des flots eſt un mouvement violent que les vents, les côtes, les bancs de ſable, & tous les corps qui interviennent varient à chaque inſtant. On pourroit de même eſperer de la régularité

dans les vents ; il y en a bien à la verité qui ſont réglés dans les mouſſons, d'autres qui ſont annuels, d'autres encore qui ſervent à marquer les points du ciel ; mais s'enſuit-il que les corps qu'ils agitent retiennent des mouvemens réglés ? & les pilotes pourroient-ils s'y arrêter ?

Je dis le même de *l'ovum decumanum*, ou de chaque dixiéme œuf que Feſtus aſſure être plus gros que les autres. *Decumana ova dicuntur, quia ovum decimum majus naſcitur.* Nous ſouhaiterions que ce fait fût veritable ; mais il n'eſt pas mieux appuyé que l'autre ; & je croi que peu de gens ſoumis comme les diſciples de Pythagore admettront ces idées qui n'ont d'autre fondement que certains nombres. Car ces idées ſont certainement numeriques ; elles ont rapport au nombre 10, ſuivant la démonſtration de Sylvius. Le nombre 10 étant le plus grand des nombres ſimples, on a par cette raiſon affecté de donner une ſorte de preéminence à chaque dixiéme choſe. Et parce qu'on a donné au figuré le nom de *decumanus* à tout ce qui étoit excellent, on a été juſqu'à en revêtir au ſens litteral beaucoup d'autres choſes ; & de là on a tranſporté au nombre 10 tout ce qui à cauſe de ſon excellence particuliere avoit été nommé *decumanus*

Les grecs pour ſignifier un flot de la premiere groſſeur ſe ſervoient du mot τρικυμια,

qui eſt une enchaînure de trois ondes en une ſeule : d'où vient le proverbe τριχυμια, κακων, qu'Eraſme traduit par *malorum fluctus decumanus*. Et quoique les termes ſoient differens de ceux des latins, ils ne laiſſent pas de rendre la même idée.

3° Plutarque rapporte ſur la foi de Cteſias que Pariſatis voulant ſe défaire de Statira, elle avoit empoiſonné ſon couteau d'un côté, & qu'ayant coupé une volaille elle en donna la partie empoiſonnée à Statira, & mangea impunément l'autre. Ce poiſon devoit être bien ſubtil, & nous avons le bonheur de ne le pas connoître. Mais peut-être que ſi nous le connoiſſions, nous aurions quelqu'idée de celui que l'on preſenta à Alexandre, & qui à cauſe de ſon extrême froideur ne pouvoit être conſervé que dans la corne d'un âne. Si pourtant l'on avoit attribué cet effet à une qualité occulte, on auroit pû s'en contenter; mais puiſqu'on l'impute à une qualité auſſi connue que le froid, nous prendrons le parti de douter, nous qui ſçavons que les plus froides eaux, celles mêmes du Stix peuvent être contenues dans le verre, ſans le pénétrer ; & pour le dire ici en paſſant, le verre étoit déja connu au tems d'Ariſtote, puiſqu'il dit que c'eſt le chef-dœuvre de l'art.

On dit bien que les glaces de Veniſe ne reſiſtent pas au poiſon ; mais nous n'en

avons point encore trouvé de cette eſpece. Il n'y auroit point en ce cas de meilleur préſervatifs pour les grands ; & quoique l'on ait là même de cette porcelaine dont ſe ſervent les empereurs de la Chine, je croi qu'elle leur ſeroit d'un foible ſecours, ſi quelqu'un avoit entrepris de les empoiſonner. J'avoue que Dieu a créé à chaque choſe ſon contraire, & qu'un poiſon eſt détruit par un autre poiſon ; cependant la malédiction divine a eu ſon effet, & l'induſtrie humaine a découvert plus de poiſons que d'antidotes, juſque-là qu'il y a des poiſons ſi violens qu'ils n'en admettent point. Nous prétendons encore avoir trouvé pluſieurs antidotes contre chaque poiſon, mais la plûpart de ces antidotes ſont inefficaces au beſoin. Il n'eſt point de vaſe qui réſiſte au *moly*, s'il n'a la vertu de la coupe de Circé; & un vaſe de la terre de Lemnos pourra contenir un poiſon mortel. Sans un miracle de *Jean* on compteroit inutilement ſur l'antidote de *Paul*; & nous ne croyons pas que le regime de Mithridate réuſsît à beaucoup d'autres.

4° On débite un autre conte touchant un roi indien. On dit qu'il envoya à Alexandre de belles femmes qui avoient été nourries d'aconit & d'autres poiſons dans l'eſperance qu'Alexandre perdroit la vie dans leurs embraſſemens. Pour moi je

doute fort qu'un pareil projet eût pû reuſſir. Il ſe peut qu'il y ait des temperamens qui reſiſtent au poiſon, ou même qui s'en nourriſſent; & nous remarquons dans certains oiſeaux à qui l'on fait manger de l'ail & de l'oignon, que les alimens ſimples ne ſe digerent pas toujours dans l'eſtomach juſqu'à l'entiere deſtruction de leurs qualités vegetables; il ſe peut donc que les poiſons conſerveroient une partie de leur vertu, mais ils ſeroient ſi attenués & ſi affoiblis qu'ils n'en auroient plus qu'une bien legere. Ainſi l'on pourroit manger ſans aucun riſque de la cicogne qui avalle des ſerpens, & de l'oiſeau qui mange de la cigue; car les animaux qui mangent des poiſons deviennent eux-mêmes des antidotes contre les poiſons qu'ils ont digerés. Et des animaux que les poiſons qui tuent l'homme ne font point mourir, peuvent ſervir d'antidote à l'homme contre ces mêmes poiſons; la chair ou le ſang de la cicogne contre le poiſon des ſerpens, la caille contre l'ellebore, & les étourneaux contre cette eſpece de cigue qui ôta la vie à Socrate. Par la même raiſon certaines parties d'animaux ſervent de contre-poiſon contre d'autres parties; & il y a des veines de terre, & même des régions entieres, qui non ſeulement détruiſent les animaux venimeux, mais qui en empêchent encore la produ-

ction. Car quoique ces terres contiennent peut-être la ſemence des araignées, des ſcorpions, qui ailleurs ſeroient animés par les influences du ſoleil, là ils ſont eux-mêmes empoiſonnés, parce qu'ils ſont dans le ſein de leur antidote.

5° Rien peut-être n'eſt moins croyable, ni plus extraordinaire que l'hiſtoire du juif errant. Mathieu Paris la raconte d'une maniere bien circonſtanciée ſur la foi d'un évêque armenien qui arriva dans le quatorziéme ſiécle en Angleterre, & qui ſe vantoit d'avoir eu pluſieurs entretiens avec ce juif. Notre hiſtorien le diſoit encore vivant; il ajoutoit que d'abord il fut nommé Cartaphilus, qu'il étoit concierge du lieu où J. C. fut jugé, qu'ayant pouſſé le Sauveur pour l'en faire ſortir, il fut lui-même condamné à y reſter juſqu'à ſon retour, qu'il fut enſuite baptiſé par Ananie ſous le nom de Joſeph, que du tems de J. C. il avoit trente ans, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vû & connu les ſaints qui reſſuſciterent à ſa mort, & qu'il n'avoit oublié ni le tems de la compoſition du ſymbole, ni les voyages des apôtres. Si cette narration étoit veritable, le juif errant pourroit bien terminer les controverſes qui agitent les chrétiens, & convaincre l'opiniatreté des juifs.

6° Pour croire l'hiſtoire de la papeſſe Jeanne que l'on fait ſucceder à Leon IV.

& préceder Benoît III, il faudroitdes preuves plus authentiques que celles que nous avons. Et puiſque les auteurs qui en ont parlé ne s'expriment que d'une maniere douteuſe; que le ſçavant Leon Allatius a découvert que les anciens manuſcrits de *Martianus Polonus* que l'on cite davantage pour ce fait, ne le contiennent point; puiſque les hiſtoriens latins n'en font point mention, que Photius même, Méthrophane de Smyrne, & les autres écrivains grecs, loin d'en parler, conviennent que Benoît III. ſucceda immediatement à Leon IV. je ſoutiens que tout homme ſenſé doit révoquer en doute une ſemblable hiſtoire

Combien de points d'hiſtoire qui paroiſſent clairement établis ſont pourtant affirmés ou niés ſuivant l'interêt de ceux qui les nient ou qui les affirment? C'eſt ce que l'on obſerve principalement par rapport à GregoireVII. dans les auteurs imperiaux,& dans ceux qui écrivoient pour la défenſe de ce pape. L'eſprit de parti en cette occaſion a tellement alteré la vérité des faits; qu'à recevoir les differentes relations on trouvera dans la même perſonne deux caracteres bien oppoſés. Les faits de cette nature exigent de la prudence & de la circonſpection.

7° Qui n'a pas entendu raconter l'hiſtoire du moine Bacon, qui fit prononcer à une

une tête d'airain ces paroles, *il eſt tems*? Mais quoiqu'on allegue de pareils exemples, il ne faut pas prendre ce trait à la lettre ; c'eſt tout au plus une fable myſterieuſe qui a rapport à la pierre philoſophale qui fut long-tems l'objet de ſes recherches. La tête d'airain ne ſignifioit autre choſe que le vaſe dans lequel il préparoit ſes matieres, & ces mots, *il eſt temps*, inſinuoient qu'il falloit veiller ſur le moment de la nativité de cet enfant myſtique de Raymond Lulle. *Ibi eſt operis perfectio, aut annihilatio*, dit Pierre le Bon, *quoniam ipſa die, immo hora oriuntur elementa ſimplicia depurata, quæ egent ſtatim compoſitione, antequam volent ab igne.* Or en laiſſant échaper ce moment critique, le tréſor entier fut perdu pour Bacon; s'il avoit réuſſi il eût pû faire un mur d'airain autour de l'Angleterre. C'eſt à dire qu'il l'eût enrichie au point qu'elle n'auroit eû rien à craindre du dehors.

8° Qui pourroit ne pas déplorer le ſort du malheureux Epicure, que l'on ſe figure ordinairement avoir attaché le ſouverain bien aux plaiſirs des ſens, & dont à cette occaſion on a flétri la mémoire ? Si l'on fait refléxion qu'il a vêcu 70 ans, qu'excepté le ſeul Cryſippe, il a compoſé plus d'ouvrages qu'aucun des autres philoſophes ; qu'il ſe contentoit de pain & d'eau ; & que quand il vouloit dîner avec Jupiter, il n'y

faiſoit ajouter qu'un peu de fromage de Cytheride, on reviendra bientôt de cette fauſſe prévention. Seneque en parle en ces termes : *Non dico quod plerique noſtrorum, ſectam Epicuri flagitiorum magiſtram eſſe ; ſed illud dico : male audit, & infamis eſt, & immeritò.* Que l'on conſulte Diogene Laerce, on trouvera dans ſes écrits la vie d'Epicure, ſes lettres, ſon teſtament, & l'on ſe convaincra que les faits que l'on avance contre lui ſont la plûpart calomnieux.

Ce qui a donné lieu à cette erreur, eſt que l'on a mal pris ſa doctrine. En effet il ne faiſoit pas conſiſter la félicité dans les plaiſirs du corps, mais dans ceux de l'ame, & dans la tranquillité que ſelon lui on ne peut obtenir que de la ſageſſe & de la vertu. M. Gaſſendi a parfaitement dévelopé comment les ſtoïciens, & les auteurs de tous les tems tels que Ciceron, Plutarque, S. Clement, S. Ambroiſe, & une infinité d'autres ont pris le change à ce ſujet.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on traite plus ſuccinctement de quelques autres traditions.

LEs auteurs, & même des auteurs eſtimés rapportent d'autres faits que nous ne nierons pas abſolument, mais que pluſieurs ont regardé comme ſuſpects, ou comme peu vraiſemblables.

1° Ce que dit Herodote de la prodigieuſe armée de Xerxès qui tariſſoit les rivieres n'a pas ſemblé véritable à tous ſes lecteurs. Il s'étonne lui-même que cette armée n'eût pas plus tôt épuiſé les vivres que ſéché les fleuves. Car ſuivant le calcul d'Herodote, & ſelon Budée qui a corrigé celui de Valla, elle aura dû conſumer 1000040 medimnes ou meſures de blé chaque jour. C'eſt pour cela que les abderitains beniſſoient avec raiſon le ciel de ce que Xerxès ne faiſoit par jour qu'un repas; & que ſon généreux hôte Pythius put plus aiſément le régaler lui & & toute ſon armée. Cependant on peut rencontrer la vérité en ſuppoſant dans l'expreſſion d'Herodote une hyperbole à peu près ſemblable à celle de Job, qui dit en parlant de Behemoth qu'il boit une riviere, qu'il ne ſe preſſe point, & qu'il croit pouvoir attirer le Jourdain dans ſa bouche.

2° On pourroit auſſi prendre trop litteralement ce qu'on raconte d'Annibal, qu'il perca les Alpes avec du vinaigre. L'auteur de ſa vie dit ſeulement qu'il s'en ſervit ſur le ſommet des plus hautes montagnes. Or dans le ſens ordinaire, c'eſt à dire qu'il ait ouvert un paſſage au travers des Alpes à toute ſon armée; c'eſt un fait abſolument incroyable. Car outre qu'une mer de vinaigre ne lui eût pas ſuffi, il eſt douteux

que le vinaigre ſoit capable d'operer un pareil effet.

3° Qu'Archimede ait brûlé les vaiſſeaux de Marcellus à la diſtance de trois milles avec des verres de figure parabolyque, quoique divers auteurs l'ayent aſſuré ; c'eſt ce que la raiſon ne conçoit pas, & que l'experience des mechaniſtes ne verifie point. Kirker n'a pû trouver qu'un exemple d'un verre qui brûloit à 15 pas ; c'eſt pour cela qu'il doute fort de la narration qui regarde Archimede. Il eſt donc à préſumer que ces vaiſſeaux étoient dans une diſtance infiniment moindre ; & ſi l'on s'imaginoit qu'à cauſe du gaudron dont les vaiſſeaux ſont enduits, Archimede pouvoit plus aiſément y mettre le feu, qu'à toute autre machine combuſtible, je répondrois que les verres ardens fondent bien le gaudron, mais qu'ils ne l'allument pas facilement.

4° L'hiſtoire des fabiens dont on dit qu'ayant marché au nombre de 306 contre ceux de Veies ils périrent tous dans la bataille, & qu'ils n'avoient laiſſé dans la ville qu'un ſeul mâle pour perpetuer leur nom, eſt une hiſtoire ſans exemple, & preſqu'inconcevable. Pour y ajouter foi, il faut pouvoir ſe figurer que de ces 306 hommes un ſeul avoit des enfans au-deſſous de l'âge preſcrit pour la guerre, qu'aucun des autres n'étoit marié, & qu'un ſeul avoit laiſſé ſa femme enceinte.

5° Le conte de Milon qui en levant tous les jours un veau, parvint enfin à le porter taureau, eſt un conte ingenieux, & qui exprime bien le pouvoir de l'habitude. Mais il étoit plus raiſonnable d'en faire l'application à quelqu'autre qui étant moins robuſte que Milon auroit eu beſoin du ſecours de l'habitude. Car, ſi nous en croyons les hiſtoriens, Milon étoit de tous les grecs le plus robuſte. Il ſe tenoit ſi ferme ſur une planche huilée, dit Galien & Mercurialis après lui, que trois hommes ne pouvoient la lui faire abandonner. Et ce n'étoit ici, ſelon Athenée, ni force de l'habitude, ni adreſſe extraordinaire; car aux jeux olympiques il porta long-tems ſur ſes épaules un bœuf de quatre ans, & le même jour il le mangea tout entier; ſemblable preſque à ce heros de Rabelais qui avalla trois pelerins dans une bouchée de ſalade.

6° L'hiſtoire que rapporte Elien du malheurenx Eſchyle dont la tête chauve fut briſée par une tortue qu'une aigle y laiſſa tomber, la prenant pour un roc, fait tort au panegyrique de Syneſius, & à l'aigle dont la vûe eſt ſi vantée. Quelques critiques ont tiré, de cette hiſtoire une objection contre le ſyſtême de Copernic touchant le mouvement de la terre; ils ſoutiennent que ce mouvement ſuppoſé, un corps qui tombe de fort haut, ne ſçauroit tomber perpendi-

culairement ſur le point de la terre, qui d'abord lui étoit exactement oppoſé.

7° Le proverbe, *que Rome ne fut pas bâtie en un jour* ſera démenti, ſi ce que rapporte Strabon ſur l'autorité de la tradition, eſt conforme à la vérité. Il dit que Sardanapale bâtit eu un ſeul jour les deux grandes villes de Tharſe & d'Anchialé, ſuivant cette inſcription qui ſe liſoit ſur ſon tombeau : *Sardanapalus Anacyndaraxis filius Anchialen & Tharſum una die ædificavit, tu autem hoſpes ede, lude, bibe.* Or ſi cette hiſtoire doit être priſe à la lettre, ſi Sardanaple commença en effet & acheva ces deux villes dans l'eſpace d'un jour naturel, ou artificiel, comment fallut-il à Salomon treize ans pour la conſtruction de ſon palais, & 8 pour la conſtruction du temple ? Comment les épheſiens eurent-ils beſoin d'un ſiécle entier pour élever un temple à Diane ? Ce trait de Sardanapale approche du grand ouvrage de la création ; & il devoit avoir des ouvriers auſſi habiles qu'Amphion qui bâtit d'une maniere auſſi admirable les murailles de Thebes.

8° Le vaiſſeau de Hieron tel qu'Athenée le décrit, ne le cedoit guere à l'arche de Noé, puiſqu'il contenoit dix écuries, huit tours, des ſales à manger, pluſieurs chambres pavées d'agathe & de pierres prétieuſes, des réſervoirs & des jardins. Mais rien n'étoit impoſſible à Archimede qui

l'avoit conſtruit, à Archimede dis-je qui auroit tiré de ſon aſſiette le globe de la terre, s'il avoit pû trouver un point fixe où placer ſon levier.

9° Il y en a qui ont crû de bonne foi que la mer de Pamphylie s'étoit retirée pour ouvrir un paſſage à l'armée d'Alexandre, lorſque ce prince marchoit contre les perſes. Joſephe adopte cette narration, dans la vue de confirmer les juifs dans la croyance où ils étoient que leurs ancêtres avoient paſſé la mer rouge. Mais Strabon qui l'a précédé en parle bien differemment. Il dit que le mont Climax laiſſe ſur les bords de cette mer un endroit par où au tems du reflux & durant le calme on paſſoit facilement; mais qu'Alexandre y étant arrivé en hyver, & ne voulant pas attendre le tems du reflux, il fut obligé de paſſer avec ſon armée au travers des eaux, & qu'ils en eurent juſqu'à la ceinture.

10° Qui pourra croire ce que l'on raconte d'un jeune lacedemonien, qu'il ſe laiſſa ronger les entrailles par un renard qu'il avoit caché ſous ſa robe, plus tôt que de trahir ſon larcin par ſes cris; & d'un autre lacedemonien qui ſouffrit avec la même fermeté qu'un charbon d'un autel lui brûlât la main? On ſauve l'honneur de ceux qui ont écrit ces faits, en diſant qu'ils les rapportent ſur de ſimples oui-dire, & ſans rien

aſſurer. Cependant on peut dire que ceux de Sparte étoient un peuple vraiment heroique, & qu'ils ont pû laiſſer des exemples d'une patience à peu près ſemblable. Si ces faits étoient entierement conformes à la vérité, on pourroit les regarder comme les ſeuls diſciples de Zenon, & peut-être auroient-ils ſouri dans les flancs brûlans du taureau de Phalaris.

11° Si content de croire que l'âneſſe de Balaam a parlé, quelqu'un refuſe de croire également ce que les turcs débitent du chameau de Mahomet, ou ce que les romains ont dit du bœuf de Livie, ou ce que rapporte Juſtin de l'anneau de Gygès; ou s'il penſe qu'il n'y a qu'un juif qui puiſſe admettre la riviere Sabbatique de Joſephe; ou s'il refuſe de croire ce que dit Leon Africain, que les queues des beliers peſent en Afrique plus de cent livres; je ne puis, je l'avoue, blâmer ſon incredulité.

12° Si un autre prend pour des fables, ou pour des relations exaggerées, ce que l'on raconte de Coclès, de Scévola, de Curtius, de la ſphere d'Archimede, des Amazones; & ce que l'on dit encore que les peuples qui habitent près des cataractes du Nil ſont ſourds, qu'Heraclite pleuroit tou ours, & que Démocrite au contraire ne ceſſoit de rire; qu'il y eut à Babylone des habitans qui ignorerent pendant trois jours

jours la priſe de la ville &c; celui-là ſans doûte aura ſes approbateurs.

13° Il ſeroit inutile, je le croi, de vouloir perſuader aux pyrrhoniens ce que débitent certaines hiſtoires du corps merveilleux d'Antée qui fut déterré par Sertorius mille ans après ſa mort; qu'il n'y avoit point d'impoſture dans ces fragmens de l'arche que l'on montroit ſi communément au tems de Beroſe; que ce pilier vû autrefois par Joſephe & par Tertullien, & de notre tems par Bochart, & la femme de Loth transformée en ſtatue de ſel; que l'arbre de therebentine ſous lequel la ſainte Vierge donna ſa mamelle au Sauveur, lorſque pour s'enfuir en Egypte elle paſſoit entre Jeruſalem & Bethléem, que cet arbre, dis-je, & le figuier ſur lequel monta J. C. ſubſiſtent toujours. En effet ſi la raiſon veut qu'en matiere de foi nous nous ſoumettions à l'autorité divine, malgré le rapport contraire de nos ſens, elle ne nous permet pas dans ce qui n'intereſſe point la foi de rien adopter qui lui ſoit contraire, ou qui repugne aux ſens. Ainſi lorſqu'Euſebe raconte que près de la ſtatue qui fut érigée à J. C. par l'hemorrhoiſſe que l'attouchement de ſa robe avoit guérie, il crût une plante qui avoit la vertu de guérir toutes ſortes de maladies; bien qu'Euſebe aſſure que 300 ans aprés le miracle il avoit vû cette ſtatue,

on n'y a pas ajouté la même foi ſur ſon témoignage, que l'on eût fait à des choſes d'une nature differente. Car encore une fois excepté dans les choſes révélées, il faut que la raiſon nous détermine à croire, ou que nos propres ſens levent les ſcurpules que nous pourrions avoir.

Il en eſt de même des choſes d'un vérité certaine, & confirmée par des experiences; ſi par exemple on vouloit perſuader à quelqu'un, ſans qu'il en eût jamais entendu parler que l'aiman attire le fer; que le jais & l'ambre attirent la paille & les autres corps legers; je doute qu'avec toute l'éloquence imaginable on pût y réuſſir. Ainſi quoiqu'il ſoit indubitable que la corde d'un inſtrument ſe remue, lorſqu'on touche celle d'un autre inſtrument qui eſt à l'uniſſon; que l'*alcanna* tout vert qu'il eſt teint dans un moment les ongles d'un rouge durable; qu'une chandele tirée d'un fuſil perce une planche aſſés épaiſſe, & qu'avec une bouteille très mince on peut enfoncer un clou dans du bois, cependant il y en aura bien peu qui veuillent croire ces choſes ſans les voir. Et c'eſt ce qui contribue au progrès des ſciences, les hommes cherchant à éclaircir leurs doutes par des experiences, & ſe tenant en garde contre les ſurpriſes de l'erreur.

CHAPITRE XIX.

De quelques relations que l'on ſouhaiteroit qui fuſſent fauſſes.

ENfin, comme il y a des relations à quoi nous ne pouvons ajouter foi, il y en a que nous n'oſons croire, & que nous voudrions qui fuſſent fauſſes.

1° C'eſt un affront pour l'humanité que l'action de cette reine barbare qui après avoir vû maſſacrer ceux qni lui avoient donné le jour, ſe livra enſuite aux embraſſemens de leur aſſaſſin, & but avec lui dans le crane de ſon pere : coupe qui ne devoit ſervir qu'à la table d'Atrée.

2° Tandis que nous traitons de fabuleux l'amour de Pygmalion pour une ſtatue, nous craignons qu'Herodote n'ait que trop dit la vérité, lorſqu'il raconte que parmi ceux des égyptiens qui embaumoient les corps, on en avoit ſurpris qui aſſouviſſoient leur brutale paſſion ſur des cadavres. S'il y avoit plus que de l'incontinence dans les amours d'Hylas & d'Hecube, quel nom donner à un crime dont on ne trouve point d'exemple dans Martial, ni dans Petrone ? Mezence égala-t-il jamais les horreurs de cet *incube* qui careſſoit des cadavres, & cherchoit juſque dans les tombeaux la matiere de ſes crimes : comme ſi la mort

même étoit un aiguillon pour les ſcelerats.

3° Ce qu'à l'opprobre du chriſtianiſme on rapporte d'un italien, qui après avoir forcé ſon ennemi de racheter ſa vie en abjurant la foi, le poignarda à l'inſtant pour avoir le plaiſir de le damner ; combien voudrions-nous que cela même fût faux ? les payens au milieu des fureurs de la perſécution imaginerent-ils rien de ſemblable ? leur malice n'alloit pas juſqu'à vouloir perdre l'ame de ceux qu'ils perſécutoient, & leur interdire l'entrée de leurs champs élyſiens. Les barbares ont bien étendu quelquefois la cruauté juſque ſur les morts, en leur refuſant la ſepulture ; mais ils ne ſongeoient point à nuire à leurs ames ; ils leur ſouhaitoient au contraire pluſieurs vies, afin de ſe raſſaſſier du plaiſir de la vengeance, en la réiterant pluſieurs fois. C'eſt approcher de la malice de Satan, que de vouloir aſſocier quelqu'un à ſes malheurs ; mais c'eſt la ſurpaſſer que de perdre quelqu'un pour l'éternité avec une mûre déliberation.

4° Je ſouhaite qu'il ſoit faux, & il y a des auteurs qui le nient avec quelque fondement, qu'un moine ait empoiſonné l'empereur Henry par la coupe euchariſtique. On ne peut trop louer nos ancêtres de n'avoir point établi de peines contre les parricides ; mais quel nom & quelle peine mériteroit

riteroit l'action dont nous parlons ? Le prince que l'on ſuppoſe en avoir été la victime mériteroit preſque le nom de martyr. A la vérité il ne ſongeoit pas à mourir pour Jeſus-Chriſt ; mais c'eſt en obéiſſant à l'évangile, qu'il perdit la vie.

L'hiſtoire nous a tranſmis bien d'autres faits qui déshonorent tout à la fois le chriſtianiſme & l'humanité. Nous voudrions encore qu'ils fuſſent faux, & nous ne pouvons les lire ſans rougir de confuſion. Ce ſeroit un crime à nous que de rapporter la plûpart de ces actions qui n'ont point de nom, comme elles n'ont peut-être point d'exemple. Et plût à Dieu que celles-ci fuſſent toujours nouvelles ! car à meſure qu'elles paroiſſent moins rares, elles ſemblent auſſi moins odieuſes, & les méchans ſe portent plus volontiers à les commettre. Les auteurs ne devroient jamais s'étendre ſur ces horreurs ſingulieres ; ſi par leurs narrations ils en inſpirent de l'averſion à quelques-uns, ils en apprennent la théorie à tous. L'on peut dire que notre ſiecle l'emporte en méchanceté ſur les ſiécles précedens, & que l'exemple des crimes anciens lui en fait imaginer de nouveaux. C'eſt par ce motif ſi louable que Galien n'a pas voulu donner une liſte complete des poiſons ; & qu'il a déſarmé la malice des empoiſonneurs qui ſe trouvent bornés à l'arſenic, & au ſublimé

corroſif ; il y en a certainement de plus ſubtils que ceux-ci, & qui pourroient détruire l'homme ſans une operation viſible. C'eſt ſur le ſilence de pareils faits que l'hiſtoire mérite d'être louée, & il eſt à ſouhaiter qu'il n'en ſoit jamais fait mention que dans les regiſtres infernaux.

Primus ſapientiæ gradus eſt falſa intelligere. Lactance.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES.

*L'étoile * devant un chifre marque les pages du premier volume que l'on a miſes au commencement du ſecond ; & la marque ſuivante ¶ les pages du ſecond volume.*

A

ABRAHAM ſacrifiant Iſaac, mal repreſenté, *page* ¶ 31
Abſalon, mal repreſenté. ¶ 291
Acier, a une vertu polaire. 120
Actéon, ſa fable. 44
Adam, ſa ſéduction. 3
Ses erreurs. 7. 8
Son péché. 5
Ses excuſes. 9
Mal repreſenté. ¶ 13
Ætite, pierre. 206
Ætius. 60
Agneau végétable, ou Boramez. 428
Aigle (pierre) 206
Ail, s'il empêche la vertu de l'aiman. 141
Aiman, ſes proprietés. 116
S'il attire le fer, ou ſi le fer l'attire. 198
Si ſa vertu eſt empêchée par l'ail. 141
Par le Diamant. 142
Idole d'aiman. 145

Si le corps humain a une vertu pareille. 147
Corps à qui on la donne. *Ibid.*
Rocher d'aiman. 149
Si le tombeau de Mahomet eſt ſuſpendu par un aiman. 152
Ses qualités médicinales. 155
S'il eſt un poiſon. 156
Boot a très-bien traité ce qui regarde l'aiman. 149
Le roi de Ceylan mange dans des plats d'aiman. 157
Emplâtre d'aiman. 159. 161
Vertus magiques ou fauſſes de l'aiman. 160
Air, ſes effets. 360
Albert le Grand. 65
Alexandre le Grand, mal repreſenté. ¶ 44
Comment il paſſe la mer. ¶ 335
Alexandre Piemontois. 66
Alimens, leurs conduits. * 470
Alpes, Annibal les paſſe. ¶ 331
Aman, mal repreſenté. ¶ 72
S. Ambroiſe. 64
Amendes. 228
Amphibologie (ſophiſme d') cauſe d'erreurs. 23
Amphyſbene, ſerpent. 320
Anges, leur chute. 4
Leurs tentations. *Ibid.*
Animaux, leur mouvement. 320
Aveugles. 346
S'il y en a dans la mer de ſemblables aux terreſtres. 384
Purs & impurs. 391
Erreurs ſur pluſieurs animaux. 430
Anneau, bague. * 441
Année climactérique. * 493
Annibal, ſon paſſage par les Alpes. ¶ 331
Antigonus. 59

Antiquité, prévention en ſa faveur. 36
Apollonius. 59
Apophtegmes. 45
Apparitions. 80
Araignées, s'il y en a en Irlande. ¶ 314
Les rouges ne font pas mourir les beſtiaux. 418
Leur antipathie contre les crapaux. ¶ 413
Arbre du bien & du mal. ¶ 248
Arc-en-ciel. ¶ 260
Archimede. 70
Son miroir brûlant. ¶ 332
Ariſtote, ſa mort. ¶ 298
Armoiries, des douze tribus. ¶ 34
Aſtrologues, ſont crus par le peuple. 19
Athenée. 62
Attraction de pluſieurs corps. 168
Augures. 88
Auteurs qui ont donné lieu à des erreurs vulgaires. 56
Mauvais, combien ſont dangereux. 67
Autorité, ce qu'elle vaut. 48
Autruche. 369
Aveugles, animaux qui le ſont. 346

B

BABEL (tour de) ¶ 267
Bagues. * 441
Baleines. 399
Balle tirée, ſi elle ſe fond. 197
Si elle s'enleve. *Ibid.*
S. Barnabé, le peuple veut le tuer. 17
S. Baſile. 64
Baſiliſc, plante. 237
Serpent. 269
Béliſaire, s'il eſt mort miſerable. ¶ 321
Beſtiaux, ſi les araignées rouges les font mourir. 418

Bezoar. 386
Bléreau. 263
Bohémiens. ¶ 240
Boiſſon, ſes conduits. * 470
Bonheur, en quoi J. C. le met. 15. 16
Bonne aventure, le peuple croit ceux qui la prédiſent. 20
Boot (Bætius de) a très-bien traité ce qui regarde l'aiman. 149
Boramez, plante ſemblable à un agneau. 428
Bourdonnement des mouches. 416
Bouſſole, ſon invention. 136
Sa variation. 129
Briarée. 44
Briques, ont une vertu magnétique. 123
Butor, oiſeau 410

C

CAIN, ſon menſonge. 10. 11.
Son déſeſpoir. 11
Sa punition. *Ibid.*
Camphre. 234
Canelle. 219
Caniculaires (jours * 522
Cardan. 66
Caron. 45
Caſtor, & Pollux. *Ibid.*
Caſtor, animal. 257
Cauſes des erreurs populaires. 1. 22
Cauſe non cauſe. 28. 29.
Cendres. 189
Centaures. 22
Centipedes. 322
Cerbere. 43
Cerf. 280
Cervelle. * 438

Ceylan, ſon roi. 157
Chair d'animaux, comment ſe conſerve. 408
Cham. ¶ 265
Chaméléon. 354
Chant du cygne. 405
Charlatans, le peuple les croit. 19
Charmes. 89
Chute de l'homme. 3
Cheval. 249
Cheveux, on les repreſente longs dans les portraits de J. C. ¶ 29
Chiens, s'ils naiſſent aveugles. 412
S. Chriſtophe, ſa repréſentation. ¶ 56
Cicognes. 409
Citations ridicules. 46
Cléopatre, mal repréſentée. ¶ 42
Climactérique (année) * 493
Cœur. * 436
Cometes. ¶ 247
Conception de J. C. 93
Conchis (Guillaume de) 65
Conduits des alimens & de la boiſſon. * 466
Coq. 414
Coral. 100
Corps humain, s'il a une vertu magnetique. 147
Differens corps à qui on la donne. *Ibid.*
Corps qui ſurnagent. ¶ 311
Coſmographie. ¶ 243
Côtes de l'homme & de la femme. ¶ 253
Couleurs. ¶ 205
Crapauds. 309. 413
Crapaudines, pierres. 309
Craſſus, s'il a ri. ¶ 315
Création du monde, en quel tems. ¶ 102
En quelle ſaiſon. ¶ 123
Crédulité cauſe d'erreur. 29
Critiques (jours) * 503

Crocodiles, s'ils croiſſent toujours. § 314
Cryſtal. 97
Cteſias. 57
Cygne (chant du) 405

D

DAVID, dénombrement qu'il fait faire. § 289
Dauphin mal repreſenté. § 5
Dédale. 44
Démétrius. orphevre, excite un tumulte. 17
Demon, ſes connoiſſances. 80
Eſt une des cauſes de nos erreurs. 74
Comment. 74
Demoſthene, ſa naiſſance. § 320
Dénombrement fait par David. § 289
Deſeſpoir, ſon malheur. 11
Celui des réprouvés. 8
Diamant, s'il empêche l'effet de l'aiman. 142
Erreurs ſur le diamant. 180
Diametre des cercles. 70
Dieu, ſon exiſtence niée. 76
Sa providence. *Ibid.*
Son immenſité. 7. 8
Seul infaillible. 7
Rien ne lui eſt caché, 7. 8
Dieu des Epheſiens. 17
Dioméde & ſes chevaux. 44
Dioſcoride. 52
Dixieme, œuf. § 323
Onde. § 22
Doctrine de J. C. admirée des payens. 16
Doigt annulaire. * 441

E

ECRITURE-SAINTE. 69
Ecriture ſympathique. 162

Elections, on s'y ſervoit de féves. 25
Electrique (vertu) 168
Elephant. 241
Elien. 61
Emplâtre d'aiman. 159. 160
Entendement affoibli par le péché. 33
Ephéſiens, Diane étoit leur divinité. 17
Epicure, ſa maniere de vivre. § 330
S. Epiphane. 65
Eponges. 183
Erreur, ce que c'eſt. 13
Populaires, leurs cauſes. 3. 12. 22.
Les ſens en ſont cauſe. 14
Et les paſſions. 15
Sur les animaux. 430
Sur les plantes & les végétables. 210
Des peintres. § 1
Eſcarboucle. 205
Eſchyle, s'il a été tué par une tortue. § 212
Eſprit humain, ſa foibleſſe. 1
Eternuement. * 473
Etoffes incombuſtibles. 318
Etriers. § 46
Euripe, ſon flux & reflux. § 299
Europe, comment elle a paſſé la mer. 229
Evangile, ſa certitude attaquée. 84
Eve, trompée par le ſerpent. 3. 4. 24. 26
Mal repreſentée par les peintres. § 10. 13
Excuſes du péché. 2
Exemples, ſont une des cauſes des erreurs. 31
Exiſtence de Dieu niée. 76

F

FABIUS, famille Romaine. § 332
Fables diverſes. 43
Fauſſeté, l'homme y eſt ſujet. 17

Le peuple y eſt porté. 18
Fauſſes idées & faux raiſonnemens, cauſes d'erreurs. 22
Fer, a une vertu polaire. 120
Attire l'aiman. 138
Feu, ſa vertu. 169
Féves, Comment condamnées par Pythagore. 23
Servoient aux jugemens & aux élections. *Ibid.*
Figuier. ¶ 227
Fléches. 197
Flux & reflux. ¶ 299. 303
Foibleſſe de l'eſprit humain. 1
Fourmi. 422
Frêne. 239
Fruit défendu. ¶ 248

G

S. GEORGES, comment repréſenté. ¶ 58
George (David) de Leyde, roi de Munſter. 18
Géroſle. 219
Geryon. 43
Gingembre. 219
Glace. 97
Glanvil (Barth.) 65
Goût, ſon organe. ¶ 307
Senſualité du goût. ¶ 306
Grégoire VII. ¶ 328
Grenouilles. 309
Gryphon. 294
Gui. 220

H

HALCYON. 289
Hector. ¶ 45
Hematite, pierre, ſes vertus. 156
Hercule. 44
Héréſies. 18

Herisſon de mer. 290
Hermaphrodites. 336.
Herodote. 56
Heros mal repreſentés. ¶ 44
Hieroglyphes. 71. ¶ 69
Hieron, ſon vaiſſeau. ¶ 334
Hiſtoire. ¶ 243
Homme, ſa chute. 3. 4
Sujet à la fauſſeté. 7
Sa figure droite. * 431
Sa peſanteur. * 466.
Horloges. ¶ 61.

I

ICARE. 44
Idées fauſſes, cauſes d'erreurs. 22.
Idolâtrie. 30. 31. 77.
La cauſe. 14. 15
Comment introduite. 27
Idole d'aiman. 145
If. 239
Incarnation, erreurs qui l'attaquent. 85
Inclinaiſon de l'aiman. 126.
Incrédulité, cauſe d'erreurs. 22
Inſectes. 229
Irlande, s'il y a des araignées. ¶ 314
Iſaac. ¶ 31
S. Iſidore de Seville. 65.

J

JAPHET. ¶ 265
S. Jean-Baptiſte. ¶ 279
Mal repreſenté. ¶ 53
S. Jean l'Evangéliſte. ¶ 282.
Jeanne, papeſſe. ¶ 327
Jephté mal repreſenté. ¶ 42

Jéricho (roſes de) 224
S. Jerôme mal repreſenté. ¶ 61
J. C. fait le contraire de Mahomet. 15. 17. 18
S'il a ri. ¶ 61
Jours caniculaires. * 522
Critiques. * 503
Superſtitieux. ¶ 134
Judas. ¶ 291
Jugement, le peu qu'en a le peuple, cauſe d'erreur. 13
Jugemens, on s'y ſervoit de *Féves.* 23
Juifs. * 478
Trompés par ſophiſmes. 23
Juif errant. ¶ 327
Juſtes, leur conſolation. 8

K

KIRANIDES. 65

L

LACEDEMONIEN qui ſe laiſſe ronger les entrailles. ¶ 335
Lamech, ſon péché. 12
Lampes perpétuelles. 362
Lamproye. 349
Laurier. 227
Licornes. 374
Mal peintes. ¶ 64
Lierre. 238
Lièvres. 334
Limaçons. 352
Lion. 414
Loth & ſa femme. ¶ 291
Loup. 278
Louve, celle qui a nourri Romulus & Remus. 279

M

MAGES. ¶ 276
Magie. 82
Magnétique, vertu. 116
Mahomet. 15. 18. 30
Son tombeau. 152
Mains, droite, gauche. * 448
Mandragores. 210
Celles de Lia. ¶ 270
Marcellus. 60
Martinpêcheur, ou heriſſon de mer. 289
Mathuſalem. ¶ 256
Médecins. 18
Médée. 45
Menſonge. 10. 11
Sa punition. 11
Mer, s'il y a des animaux ſemblables à ceux de la terre. 384
Rouge. 220
Milon le Crotoniate. ¶ 333
Mineraux, erreurs à ce ſujet. 179
Minotaure. 44
Mizalde, (Ant.) 66
Moyſe, mal peint. ¶ 32
Monſtres. 322
Morts, s'ils reviennent. 79. 81
Mouches. 416
Mouvement des animaux. 320
Muſcade. 219

N

NAGER. * 460
Corps qui ſurnagent. ¶ 311
Nègres. ¶ 205
Nicandre. 63
Nil. ¶ 184
Niobé. 44

Noé eſt le même que Saturne. 390
Noirceur. ¶ 229
Nom, changement de noms. ¶ 317
Nombres. * 493.
Nord, moyen de le trouver. 122
Nouriture, animaux qui en prennent peu. 367

O

OCCIDENT. ¶ 171
Oeuf. 323. 423
Oppien. 63
Or, s'il eſt un remède. 185
Oracles. 25. 81. ¶ 293
Oribaſius. 60
Orient. ¶ 171
Orientaux dans leur repos mal repreſentés. ¶ 17
Orphée. 43
Ourſe. 265

PAMPHILE. 60
Paons., leur chair. 408
Papes, changent de nom. ¶ 317
Papeſſe Jeanne. ¶ 327
Pâque, N. S. mal repreſenté la faiſant. ¶ 17
Pareſſe, cauſe d'erreurs. 32
Paſiphaé. 44
Paſſions, ſources d'erreurs. 15
J. C. les combat. 15
Paſteurs de troupeaux, leur condition n'eſt pas mépriſable. ¶ 318
S. Paul, on veut le tuer. 17
Paul Jove 59
Paul Venitien. *Ibid.*
Payens. 16
Péché d'Adam, ſa qualité 5

Queſtion ſur ce péché. 5. 6
Excuſes du péché. 9
Celui de Lamech. 12
Peintres 72
Leurs erreurs. ¶ 1
Pélican. ¶ *Ibid.*
Perce-oreilles. 415
Peres de l'Egliſe, non exempts d'erreurs. 64
Peſanteur des hommes. * 466
Peuple diſpoſé à l'erreur. 12. 13
Porté au faux. 18
Comment il agit. 17
Croit les aſtrologues. 19
Phénomenes. 86
Phenix. 298
Philoſtrate. 59
Philoxene, ſon ſouhait. ¶ 305
Phlegon. 59
Phoſphore. 206
Pierres de differentes eſpeces. 108. 109
Prétendues vertus de pluſieurs. 208
Des fées. *Ibid.*
Du rational. 209. 210
Pigeon. 252
Pigmées. * 488
Plagiaires. 40
Plantes, erreurs ſur ce ſujet. 210
Pleuréſies. * 440
Pline l'ancien. 61
Plutarque. 59
Pluies ſingulieres. 236
Poetes. 72
Poiſons corroſifs, remedes contre. 382. 383
Politique. 20
Pollux. 45
Porcelaine. 202
Porta (Batiſte.) 66

Poudre blanche. 191
Sa compoſition. 194
Fulminante. 199
A tirer, de quoi compoſée. 191
Poulet, d'où ſe forme. 423
Prédictions. 20
Prévention, cauſe d'erreur. 36
Prodiges. 86
Pronoſtiques. 20
Proverbes. 45
Providence divine attaquée. 76
Pythagore, ſa doctrine. 23

R

RAHAB. ¶ 33
Raiſon. La doctrine de J. C. y eſt conforme. 16
Raiſonnement faux, cauſe d'erreur. 22
Rational du Grand-prêtre. 209. 210
Reflux. 299. 303
Remus, s'il a été nourri par une louve. 279
Repos, comment le prendre. 241
Réprouvés, leur deſeſpoir. 8
Réſurrection des corps. ¶ 104
Révélations. 80
Ris, ſi Craſſus n'a jamais ri. ¶ 315
Si J. C. a ri. ¶ 316
Rochers d'aiman. 149
Rois, ou Mages. ¶ 276
Romanciers. 72
Romulus, comment il a été nourri par une louve. 279
Ros ſolis. 238
Roſe de Jericho. 224

S

SABAT. 28
Saiſons. ¶ 126

Salamandre. 316
Sangſues. 182
Sardanapale. § 334
Sariette. 239
Satan, tente J. C. 27
Saturne, le même que Noé. 390
Sauterelles. § 7
Scepticiſme eſt abſurde. 31
Sciences. 35
Scolopendre. 322
Séduction, le peuple y eſt porté. 18
Sem. § 265
Sens ſont trompeurs. 5
Sont ſources d'erreurs. 14
Senſualité du goût. § 306
Sept ſages. 45
Sérapion. 60
Serpent, tentateur. 3. § 10
Poiſon des ſerpens. 426
Sferracavallo. 226
Sibylles. § 40
Sodome. § 310. § 314
Soleil, ſon mouvement. § 139
Solin. 61
Songes. 80
Sophiſmes differens. 22. 23. 25
Superfétation. 340
Superſtitions. § 89. § 76. § 92
Sympathique (écriture). 162
Syrenes. § 64

T

TABLEAUX, fautes que l'on y fait. § 1. *& ſuiv.*
Tamerlan. § 317
Tarentule. 427
Taupes. 343
Terre, ſa ſituation. 117. 118

Comment elle a été habitée. ¶ 149
Tête parlante. ¶ 329
Theudas. 18
Thym. 239
Tonnnrre. 193
Tortue. 310
Traditions fauſſes ou incertaines. ¶ 315
Trallianus. 60
Tremblement de terre. 30. 194
Tuiles, ont une vertu magnétique. 123
Tzetzes. 64

U

URINES. 18

V

VAISSEAU d'Hieron. ¶ 334
Veau d'or. 17
Végétable., erreurs où l'on tombe ſur ce ſujet. 210
Vérité des choſes, d'où elle dépend. 13
Vermine. 215. 216
Verre. 181
S'il peut être malléable. 184
Vers, s'ils ſont inſectes. 415
Luiſans. 419
Viandes, leur choix. 388
Vincent de Beauvais. 65
Viperes. 325
Leur poiſon. 426

X

XERXES, ſon armée prodigieuſe. ¶ 338

Fin de la table des matieres.

VAM 1523699